LES IDÉES CLAIRES
Collection synthétique dirigée par Noël Aymès

1830

PAR

LOUIS RIBALLIER

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

1830

DU MÊME AUTEUR :

Philibert : *Pages de la trentième année* (Plon et Nourrit, éditeurs).

L'Épreuve de Julie Faurelle (Dujarric et Cie, éditeurs).

Journal précis de C.-A.-A. Riballier (1794-1798), H. Champion, éditeur.



LES IDÉES CLAIRES
Collection synthétique dirigée par Noël Aymès

1830

PAR

LOUIS RIBALLIER

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
85, RUE DE RENNES (VIe)

—

1911

INTRODUCTION

CARACTÈRE DE LA PÉRIODE

1830 est une date importante, un tournant mémorable dans l'histoire du XIXe siècle. C'est, en même temps que le point de départ d'une formidable poussée économique due aux progrès scientifiques, l'épanouissement et l'apogée de cette classe sociale, la bourgeoisie, que Victor Hugo a assez justement appelée « la portion contentée du peuple ».

La bourgeoisie n'avait pas joui, sous l'Empire, des bénéfices qu'elle espérait retirer de la Révolution, et l'origine première des *Trois Glorieuses* remonte à 1814. La Charte, en lui donnant satisfaction sur quelques points, ne fit qu'aiguiser sa soif de libéralisme et ses appétits, d'autant mieux qu'elle sentait qu'avec le développement de l'industrie naissante, il y avait énormément d'argent à gagner en France. Mais, pour avoir cet argent, il fallait tenir le pouvoir, et pour s'emparer du pouvoir, se grouper derrière un homme, autour d'un nom de prince. La bourgeoisie rencontra l'un des siens dans le duc d'Orléans et l'éleva sur le trône. Cet enchaînement d'idées élé-

mentaires fut d'ailleurs beaucoup moins raisonné qu'instinctif. Il demeura inconscient chez la plupart.

Si toutefois la chute des Bourbons fut escomptée par la bourgeoisie et préparée de longue main par la *Charbonnerie,* Lafitte, Béranger et les hommes du *National,* l'insurrection, elle, a été une surprise, un accident survenu en pleine paix à la suite d'un brillant fait d'armes, une romantique explosion de libéralisme exaspérée par le Soleil de Juillet. — Les *Trois Glorieuses* sont dues à ce que le Gouvernement, violemment attaqué par la presse, voulut se défendre et que les journalistes, se sentant menacés, prirent l'initiative de la résistance. Ils furent soutenus, d'une manière qui les étonna eux-mêmes étrangement, par la population parisienne. L'administration des Bourbons avait été sage et honnête, et ils laissèrent les finances de la France dans un état florissant [1]. L'Armée et la Marine, épuisées par les guerres de la Révolution et de l'Empire, s'étaient relevées sous leur règne au point que la campagne d'Espagne, celle de Grèce et l'expédition d'Alger furent possibles. Cependant, le jeu des institutions parlementaires donnait à des partis impopulaires une trop grande influence dont la Monarchie des Bourbons parut responsable aux yeux d'une bourgeoisie voltairienne et frondeuse. Dans ces conditions, et parce qu'elles ne furent pas appuyées par une armée de cinquante mille hommes, des vivres et de l'argent, les *Ordonnances* furent une maladresse. Elles devaient fatalement infliger à Char-

1 A partir de 1827, tous les budgets se soldent par un excédent de recettes.

les X un échec. — Et pourtant les troupes royales n'auraient pas été battues, elles n'eussent point fait défection sans le désarroi lamentable de la Cour, l'absence totale de direction et de commandement, sans les soldats de l'Empire et les demi-soldes qui, croyant ramener Napoléon II, dirigèrent la révolte des Parisiens et leur apprirent à se battre. Derrière chaque barricade, les soldats de Marmont rencontraient d'anciens frères d'armes.

Les Bourbons avaient été bienveillants et libéraux : la Nation ne leur en sut aucun gré. Les Français, peuple guerrier, ont toujours beaucoup parlé de liberté, et peut-être l'aiment-ils en effet; mais, selon le beau mot de Mme de Staël, ils n'ont jamais su que la « traverser ». En réalité, ils veulent être menés par une main de fer. C'est pourquoi ils ont tant pleuré Napoléon, qui n'était cependant pas tendre pour eux, dont les levées d'hommes avaient stérilisé le pays, mais qui les conduisait à la victoire.

Le peuple et beaucoup de vieux soldats n'avaient jamais cru à la mort du captif de Sainte-Hélène. On raconte que, le 30 juillet, un pêcheur de Boulogne, sorti depuis quelques jours avec son bateau, aperçut, en rentrant au port, le drapeau tricolore hissé sur la jetée : « Je savais bien qu'IL n'était pas mort, s'écria-t-il ! » IL, l'Empereur.

Le régime de Juillet.

Comme tout va par étapes en ce monde, aussi bien en politique qu'en sociologie, les journées de Juillet ont amené un régime transitoire qui fut une demi-réaction contre la Révolution.

Si la bourgeoisie voulait bien renverser le parti des nobles et des prêtres et prendre sa place, elle n'en-

tendait pas tomber dans la démagogie. Or elle eut tout lieu de le craindre lorsque, après la victoire, le général Dubourg eut arboré le drapeau noir à l'Hôtel de Ville. Les députés, réunis à l'hôtel Lafitte dans la nuit du 29 au 30 juillet, eurent certainement peur d'un nouveau 93. Lafayette lui-même, qui tout d'abord désirait la République, se rendit assez vite à leurs instances. Il se contenta de prendre le commandement de la Garde nationale. Le programme de l'Hôtel de Ville, « un trône entouré d'institutions républicaines », répond parfaitement à cet état d'esprit : d'où la Monarchie de Juillet.

Ce caractère particulier et transitoire, elle le gardera jusqu'à la fin. La construction parlementaire du régime procède de celle de la Restauration. Les différents partis avaient, pendant ces quinze ans, pris l'habitude des discussions de tribune et s'y étaient assouplis. Ils la conservèrent. Mais sous Louis-Philippe, le principe d'autorité se trouva manifestement affaibli. Le Gouvernement de Juillet, installé par surprise et pris entre les légitimistes et les républicains, eut tout de suite la vie dure. Sans l'énergie de Casimir Périer, le tenace sang-froid du roi et le dévouement de la Garde nationale, il eût très probablement succombé. Ce ne fut pas d'ailleurs uniquement sur les questions de principe monarchique et de dynastie que s'engagea la lutte. Les hommes de Juillet traînaient à leur suite toute une clientèle de partisans faméliques et prêts à la curée. La soif était grande de places, d'honneurs et d'or. Tout ce monde nouveau voulut s'enrichir. Avec la révolte des mutualistes de Lyon et pendant tout le règne, les questions sociales, le conflit entre le capital et le

travail, si aigus aujourd'hui et que devaient fatalement amener les progrès de la science et de l'industrie, font leur première apparition en même temps que le parti républicain s'organise.

Faisant avec ces intrigues, ces ambitions, le plus singulier contraste, un des traits les plus originaux de cette curieuse époque est la coexistence d'un mouvement artistique d'importation étrangère et très désintéressé, le romantisme, avec le développement des affaires et le règne d'un état d'esprit bourgeois très réaliste. Parallèlement enfin à ces deux courants, et devant les conditions nouvelles de la vie créées par l'industrialisme, nous rencontrerons des essais de régénération sociale et d'étranges utopies (Saint-Simonisme, Fouriérisme).

Attitude de l'Europe.

L'Europe, elle, considéra les événements de France à deux points de vue essentiellement différents.

Les souverains en conçurent une grande défiance et une grande inquiétude. Ils étaient en général d'esprit Sainte-Alliance; ils virent dans la Révolution de 1830 une atteinte à leur prestige et une menace d'affaiblissement pour leur autorité. Aussi presque tous, et surtout le tzar, marquèrent-ils, au moins au début, une grande froideur envers Louis-Philippe. L'Angleterre seule, très mécontente de l'expédition d'Alger qui s'était faite malgré elle, manifesta une joie indécente de la chute de Charles X.

Quant aux peuples, la Révolution de Juillet a été pour eux une occasion de mouvements nationaux, très différents d'un mouvement libéral.

Quoi qu'on en ait dit, il n'y a pas eu de mouvements libéraux à proprement parler en Belgique et

en Pologne. Ces deux pays ont simplement essayé de secouer le joug, l'un de la Russie, l'autre de la Maison d'Orange. Il y a plus. Le mouvement belge a été presque religieux, encouragé par les évêques, car la catholique Belgique ne voulait plus rester sous la domination d'un gouvernement protestant. — Et ce mouvement a si bien été indépendant qu'il a *précédé* et non *suivi* les journées de Juillet, du moins quant à son organisation. Le prince de Polignac raconte en effet dans ses *Souvenirs historiques* que, prévenu de ce qu'on préparait, il immobilisa des troupes à Lunéville et au camp de Saint-Omer, se demandant s'il ne serait pas obligé de les lancer en Belgique. Il est important de le remarquer : c'est parce qu'il ne voulut point dégarnir la frontière qu'il ne disposait que de 12.000 hommes pour *appuyer* les Ordonnances.

En résumé, comme conclusion et contrairement à ce qu'on a cru en 1831 et dit à la Chambre, la Révolution de 1830, à la différence de celle de 1848, n'est pas un mouvement européen, un mouvement général. C'est un mouvement local, français, à étudier en France, et dont les contre-coups à l'étranger sont purement accidentels. Plutôt même que des contre-coups, ce sont de simples coïncidences.

L. R.

APERÇU BIBLIOGRAPHIQUE

H. Amic : *Mes Souvenirs,* 1893.
Arvède Barine : *Alfred de Musset.*
Barbou : *Victor Hugo et son temps.*
Bardoux : *La Bourgeoisie française.*
Camille Bellaigue : *Un Siècle de Musique française,* 1887.
Camille Bellaigue : *Silhouettes de Musiciens.*
De la Bédollière : *Histoire de la Garde nationale,* 1842.
Edmond Biré : *Victor Hugo avant* 1830.
Edmond Biré : *Victor Hugo après* 1830.
Louis Blanc : *Histoire de dix ans,* 1840.
Très socialiste, peu scientifique, mais très bien documentée.
Paul Boiteau : *Biographie de Béranger.*
Intéressant pour connaître le rôle joué par Béranger dans la Révolution de Juillet.
Caro : *George Sand,* 1887.
Chabrier : *Les Orateurs politiques de la France.*
Chappuis et Berget : *Physique.*
Chesnel : *Dictionnaire des Institutions de la France.*
Chesneau : *Peintres et Sculpteurs romantiques,* 1879.
Cordier : *Stendhal raconté par ses amis,* 1893.
Charléty : *Histoire du Saint-Simonisme.*
Henri Clouard : *Balzac : pages sociales et politiques* (pour l'Introduction).
Corréard : *Michelet,* 1886.
Delaborde : *Ingres.*
Général Dermoncourt : *La Vendée et Madame.*
E. Deschanel : *Lamartine,* deux volumes.

Doumic : *George Sand,* 1909.
Dorizon : *Alfred de Vigny poète et philosophe,* 1891.
J. Dupuy : *Victor Hugo, l'homme et le poète,* 1887.
Faguet : *Le XIX*e *Siècle,* 1887.
Excellent ouvrage.
Ferry : *Balzac et ses amies.*
Flat : *Essai sur Balzac,* 1892.
Augustin Filon : *Mérimée et ses amis,* 1894.
Ganot : *Physique,* 1894.
Gide : *Charles Fourier.*
Gisquet : *Mémoires d'un Préfet de Police,* 2 volumes.
Chanoine Gubler : *Vie et Philosophie d'Auguste Comte.*
Théophile Gautier : *Histoire du Romantisme.*
Victor Hugo : *Les Misérables.*
Mme Victor Hugo : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*
D'Haussonville : *Sainte-Beuve, Mérimée, Lacordaire.*
Paul Janet : *Victor Cousin.*
Paul Janet : *Saint-Simon et les Saint-Simoniens,* 1879.
Paul Janet : *Lamennais.*
Journaux : *Débats, Quotidienne, Globe, National, Constitutionnel.*
Henri Lasserre : *Le Romantisme français.*
Lanson : *Histoire de la littérature française.*
Manuel classique toujours précieux.
Lavisse et Rambaud : *Histoire générale.* — Colin, Paris.
Jules Lemaitre : *Les Contemporains.*
Levasseur : *Histoire des Classes ouvrières,* 1867.
Littré : *Auguste Comte et la Philosophie positive,* 1857.
— *Le Livre des Cent et un.*
Lullin de Chateauvieux : *Voyages agronomiques en France,* 1848.
L. Mabileau : *Victor Hugo.*
Maximilien Marin : *Histoire des Sciences mathématiques et physiques.*
Mariéton : *George Sand et Musset.*
Charles Maurras : *Les Amants de Venise.*

Charles MAURRAS : *Trois idées politiques* (Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve).
Charles MAURRAS : *L'Avenir de l'Intelligence* (les chapitres sur Comte).
MARTIN SAINT-LÉON : *Le Compagnonnage.*
MÉMOIRES : *Duchesse d'Abrantès, Odilon Barrot, Comtesse de Boigne, Comte Beugnot, S. Bérard, Chateaubriand, Broglie, Alexandre Dumas, Guizot, Hyde de Neuville, Mazas, Pasquier.*
Henry MICHEL : *L'Idée de l'État,* 1895.
MONTÉGUT : *Nos Morts contemporains,* 1883.
Léon DE MONTESQUIOU : *Le Système politique d'Auguste Comte.*
Adolphe MOREAU : *Delacroix et son œuvre.*
NEBOUT : *Le Drame romantique,* 1897.
NETTEMENT : *Histoire de la Restauration.*
Écrite dans un sens très favorable aux Bourbons.
PALÉOLOGUE : *Alfred de Vigny.*
PARIGOT : *Alexandre Dumas.*
PARIGOT : *Le Drame d'Alexandre Dumas,* 1898.
PETIT DE JULLEVILLE : *Histoire de la langue et de la littérature française.*
Horace RAISSON : *Histoire de la Garde nationale.*
RAMBAUD : *Histoire de la civilisation.*
E. RICHET : *Théophile Gautier, l'homme, sa vie, l'œuvre,* 1893.
Édouard ROD : *Stendhal.*
ROYER : *Histoire du théâtre contemporain,* 1878.
ROUSSEL : *Lamennais,* 1896.
L. ROZET : *Chronique de Juillet.*
Jules REYSSIÉ : *La Jeunesse de Lamartine,* 1891.
RENOUVIER : *Victor Hugo, le poète et le philosophe.*
REBIÈRE : *La Vie et les travaux des savants modernes.*
SEIGNOBOS : *Histoire politique de l'Europe contemporaine.*
SPOELBERCH DE LOVENJOUL : *Les lundis d'un chercheur.*
SURVILLE : *Balzac, sa vie, son œuvre.*
George SAND : *Histoire de ma vie.*
Daniel STERN : *Souvenirs.*

Taschereau : *Revue rétrospective. Recueil de documents secrets sur le Gouvernement de Louis-Philippe,* 1848.
Paul Thureau-Dangin : *Histoire de la Monarchie de Juillet.*
Paul Thureau-Dangin : *Le Parti libéral sous la Restauration,* 1876.
Vaulabelle : *Histoire des Deux Restaurations,* 8 volumes.
Œuvre de parti, peu favorable aux Bourbons, intéressante au point de vue de la Révolution de Juillet.
Dr Véron : *Mémoires d'un Bourgeois de Paris,* 5 volumes.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Les événements à l'intérieur.

CHAPITRE II

Les premières années de la Monarchie de Juillet.

CHAPITRE III

La France extérieure vers 1830.

CHAPITRE IV

Le Mouvement littéraire. — Le lyrisme romantique

CHAPITRE V

Le Théâtre romantique.

CHAPITRE VI

Le Roman romantique.

CHAPITRE VII

La Critique et l'Histoire romantiques.

CHAPITRE VIII

L'Esprit libéral et bourgeois.

CHAPITRE IX

Le Règne politique de la bourgeoisie.

CHAPITRE X

Le Mouvement scientifique.

CHAPITRE XI

Le Règne économique de la bourgeoisie.

CHAPITRE XII

Le Compagnonnage — Condition des Ouvriers.

CHAPITRE XIII

Utopistes et théosophes.

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

Les Enfants perdus de l'Église.

CHAPITRE XVI

L'Art.

CHAPITRE XVII

La Vie en France autour de 1830.

1830

CHAPITRE PREMIER

LES ÉVÉNEMENTS A L'INTÉRIEUR

Une occasion, deux projets de lois sur l'organisation administrative des départements et des communes mirent à la Chambre M. de Martignac en minorité. Le roi, qui n'aimait pas son premier ministre, en profita pour le renvoyer et le remplaça par Polignac.

Le Ministère Polignac.

Le prince Jules de Polignac, issu d'une très ancienne famille du Velay et né en 1780, était le fils de la duchesse de Polignac qui fut l'amie de Marie-Antoinette. Émigré, compromis avec son frère Armand dans la conspiration de Cadoudal et de Pichegru (1804), il resta en prison jusqu'en 1814. Placé dès sa jeunesse auprès du comte d'Artois, il en était aimé. Il entra à la Chambre des Pairs en 1816 et, de bonne heure, fut ambassadeur à Vienne, puis à Londres (1823). — Il prit, avec la présidence du Conseil, le portefeuille des Affaires étrangères. Ses collaborateurs étaient : le général de l'Empire de Bourmont,

à la Guerre; le comte de Labourdonnaye à l'Intérieur; M. Courvoisier à la Justice; M. de Chabrol aux Finances; l'amiral de Rigny à la Marine; le baron de Montbel aux Affaires ecclésiastiques et Instruction publique. M. de Polignac était peu connu; son nom, toutefois, parut un défi à ceux qui se réclamaient, plus ou moins nettement, de la Révolution.

Le Ministère était entré en fonctions le 8 août 1829; le 10, le journal des *Débats*, organe des royalistes du Centre droit, publiait un article fameux qui fut poursuivi et se terminait ainsi : « Le « peuple paye un milliard à la loi, il ne paye- « rait pas un million aux ordonnances d'un mi- « nistre. Avec des taxes illégales, naîtrait un Hamp- « den pour les briser. Hampden ! Faut-il que nous « rappelions ce nom de troubles et de guerres ! Mal- « heureuse France ! Malheureux roi [1]. »

Le nouveau Ministère se croyait certain d'une majorité composée de tous les membres de la droite. L'article des *Débats* montre que rien n'était plus

1 L'article était signé : Étienne Becquet. Ce journaliste, homme d'esprit et bien oublié aujourd'hui, s'enivrait régulièrement une fois par jour. Il mourut jeune, en 1830, et, pendant les six derniers mois de sa vie, ne dégrisa pas. — Il est de notoriété publique que c'est ivre mort et sortant de chez Mlle Mars, dont il était un des familiers, qu'il écrivit, et tout à fait par hasard, car il n'était pas, en général, chargé du premier-Paris, qu'il écrivit, disons-nous, l'article des *Débats*. Cet article, avec une émouvante nouvelle de quelques pages intitulée *Marie ou le Mouchoir bleu,* a illustré son nom. M. Bertin, rédacteur en chef des *Débats,* condamné d'abord à six mois de prison et 500 francs d'amende, fut acquitté en appel. A la visite du jour de l'an de 1830, le roi accueillit assez mal le président Séguier et la Cour royale. Lorsque les magistrats se présentèrent devant la duchesse d'Angoulême, la princesse détourna la tête et leur dit ce seul mot : « Passez ».

faux. En même temps, les journaux ultra s'écriaient : « Plus de concessions ! le combat est rétabli entre la « Royauté et la Révolution. »

Le général Lafayette, faisant un voyage en Auvergne, son pays natal, et à Vizille, en Dauphiné, fut l'objet d'ovations enthousiastes. A Lyon, 50 à 60.000 personnes suivirent sa voiture. En même temps, une association pour le refus de l'impôt se formait en Bretagne. On l'imitait à Paris, en Lorraine, en Bourgogne, en Normandie. Le Gouvernement s'en inquiéta et ordonna des poursuites contre les journaux qui publiaient les actes d'association et engageaient les citoyens à y adhérer. Un nouveau journal, fondé par Thiers, Mignet et Armand Carrel, *le National*, se promettait « d'enfermer le Gouverne- « ment dans la Charte et, au besoin, de le faire sauter « par la fenêtre ».

Les Chambres avaient été convoquées pour le 2 mars. Le roi vint en grande pompe, entouré des princes et des dignitaires. Il termina son discours par ces paroles souvent citées : « Si de coupables « manœuvres, disait-il, suscitaient à mon Gouverne- « ment des obstacles que je ne veux pas prévoir, « je trouverais la force de les surmonter dans ma « résolution de maintenir la paix publique, dans la « juste confiance des Français et l'amour qu'ils ont « toujours montré pour leurs rois. »

L'adresse de 221.

Les Pairs, dans leur réponse, déclarèrent que les droits de la Couronne étaient inséparables des libertés publiques. La Chambre des députés vota la fameuse *Adresse des* 221 [1] qui disait en substance : « La Charte

[1] 221 voix contre 181.

« consacre comme un droit l'intervention du pays « dans la délibération des intérêts publics. Cette « intervention doit être directe, sagement mesurée « et circonscrite dans des limites étroites, mais elle « est positive dans son résultat, car elle fait du con- « cours permanent des vues politiques du Gouver- « nement avec le peuple la condition indispensable « de la marche régulière des affaires publiques. *Or ce « concours n'existe plus.* »

Le roi répondit que ses résolutions étaient immuables. Le lendemain, aux applaudissements des journaux ultra, la Chambre était prorogée au 3 septembre. Le 16 mai 1830, elle était dissoute. L'ordonnance fixait les élections au 23 juin, et l'ouverture de la session au 23 août. La rupture était consommée : tout le monde s'attendit à la lutte.

Le Ministère avait subi quelques modifications depuis son avènement. Labourdonnaye, ne pouvant être président du Conseil, s'était retiré ainsi que l'amiral de Rigny. Ils avaient été remplacés par MM. de Guernon-Ranville et d'Haussez. Après la dissolution de la Chambre et lorsque le prince de Polignac eut annoncé aux ministres que le roi « aviserait », des dissentiments profonds se manifestèrent au sein du Conseil. Un coup d'État était imminent. Polignac déclara que, dans sa pensée, l'article 14 de la Charte [1] investissait le roi d'une puissance dictatoriale toutes les fois que la sûreté de l'État ne pouvait

1 L'article 14 était ainsi conçu : « Le roi est le chef suprême « de l'État. Il commande les forces de terre et de mer, déclare « la guerre, fait les traités de paix, d'alliance et de com- « merce, ainsi que les *règlements et ordonnances nécessaires « pour l'exécution des lois et la sûreté de l'État.* »

pas être garantie par le fonctionnement régulier des institutions. Il eut pour lui, dans le Conseil, MM. de Montbel et d'Haussez. L'opposition de M. Courvoisier fut absolue. Il se retira en entraînant avec lui M. de Chabrol. Ces deux ministres furent remplacés par MM. de Peyronnet et de Chantelauze. Le baron Capelle, préfet de Versailles, fut investi du ministère des Travaux publics, qu'on créa exprès pour lui. Homme de confiance du roi, il devait, par exception, diriger les élections.

Rapport confidentiel de Polignac.

Le prince de Polignac croyait très fermement à l'interprétation qu'il donnait de l'article 14 de la Charte. C'est ce qui résulte sans doute possible d'un document très important, d'un rapport confidentiel adressé au roi par le président du Conseil le 14 avril 1830 et trouvé aux Tuileries après la Révolution. Voici le sens et les extraits de ce rapport : « Le roi, *frappé de l'agitation des esprits « au milieu des circonstances les plus prospères,* « demandé à son Conseil les motifs de ce mal. Cette « agitation, qui n'est que trop réelle, existe chez les « hommes que leur rang et leurs emplois conduisent « à s'occuper des affaires publiques, mais elle n'a « pas pénétré dans les masses de la population. A « Paris, dans les campagnes comme dans les villes, « les masses s'occupent uniquement de leurs intérêts « matériels. Le renversement de l'ordre de choses « établi bouleverserait toutes les existences. — La « presse quotidienne entretient presque seule l'agi« tation des esprits. Elle fait illusion à quelques-uns « sur la nullité des motifs de cette inquiétude. »

Quels pourraient être, en effet, les motifs de cette agitation? Serait-ce la crainte du renversement des

institutions? M. de Polignac déclare que cette accusation n'est qu'une calomnie. « Les feuilles publiques « prêtent aux ministres des intentions coupables que « *ceux-ci repoussent avec indignation*. Pour renverser « *Nos* institutions, il faudrait qu'ils eussent *quelque* « *espoir d'y réussir*. L'immense majorité de la Nation « regarde ces institutions, non pas comme un pacte « humiliant fait entre la Couronne et la Révolution, « mais comme l'expression d'un besoin senti, d'une « part par le souverain, de l'autre par ses peu- « ples. »

Après ces considérations dont on ne peut contester la sincérité, puisque, écrites pour le roi *seul*, elles devaient rester *secrètes*, le ministre passe en revue les situations intérieure et extérieure très florissantes du royaume[1], et il ajoute : « Mais les plans conçus par Sa Majesté pour consolider le bonheur de ses peuples ont été contrariés par une opposition qui ne devait pas être prévue, puisque rien ne la justifiait. Privé de la possibilité de réaliser les améliorations en l'absence des Chambres, le ministre ne peut que persévérer dans les voies légales dont il ne s'est pas écarté un seul instant. »

Voyant en même temps dans l'opposition de la presse et le mauvais esprit d'une partie du corps électoral les deux causes principales de l'agitation des esprits et des difficultés créées au Gouvernement, Polignac admettait la possibilité d'un coup d'État et il en voyait l'excuse dans l'attachement des Français pour la Charte : « Cet attachement est si

1 Les budgets de 1828 et 1829 s'étaient soldés par des excédents de recettes. Celui de 1830 présentait à fin avril un excédent de 6.947.000 francs.

« puissant que, si, par le concours de circonstances « encore imprévues, une *déviation* de nos institutions « devenait nécessaire, cette déviation, fût-elle légère, « ne pourrait être que momentanée et ne serait « favorablement accueillie qu'autant qu'il devien- « drait évident pour la conscience publique qu'elle « assurerait, d'une manière immuable pour l'avenir, « les bases sur lesquelles repose le système actuel de « notre Gouvernement. »

Ce rapport contraste évidemment avec la conduite de Polignac par la suite. Peut-être espéra-t-il jusqu'au dernier moment pouvoir éviter le coup d'État et ne s'y décida-t-il qu'en voyant la tournure que prenaient les événements. — On sait que les élections furent désastreuses pour le Gouvernement et que les 221 devinrent 270.

Dès le 4 juillet, les ministres se sentirent en face d'une Révolution. Ils offrirent une démission qui fut refusée. Le roi leur ordonna « d'examiner à nouveau « si l'article 14 donnait à la Couronne le droit de prendre, à elle seule, les mesures qui lui paraîtraient « nécessaires à la sûreté du pays [1] ».

On était d'accord sur le principe et la nécessité d'aller de l'avant. La prise d'Alger, survenue le 5 juillet, semblait devoir être d'un sérieux appoint pour le Ministère : on ne différait plus que sur le choix des moyens. Le Gouvernement s'arrêta enfin à une loi électorale donnant au pouvoir la haute main sur le choix des députés et une loi sur la presse qui ôtât toute liberté aux discussions publiques. « Pour « Charles X, dit Vaulabelle, la Charte était une con-

1 POLIGNAC : *Études historiques et politiques, passim.*

« cession, une grâce de la Couronne qui n'obligeait « celle-ci qu'autant que l'on ne tournerait pas contre « elle le bienfait. Toute tentative dans ce but deve- « nait un acte d'ingratitude qui annulait le don, « déliait la Royauté et la faisait rentrer dans la plé- « nitude de son pouvoir primordial. »

Les Ordonnances.

Le roi mettait son point d'honneur à ne pas reculer : « Ils me traiteraient comme mon malheureux « frère », disait-il. Il signa les *Ordonnances* le 25 juillet au château de Saint-Cloud. — La première suspendait la liberté de la presse périodique; la seconde dissolvait la Chambre des députés ; la troisième réduisait leur nombre à 238: la quatrième fixait les élections au mois de septembre. Avant de signer, le roi dit : « Plus j'y pense et plus je demeure convaincu « qu'il est impossible de faire autrement. » Il signa, et tous les ministres avec lui. « Messieurs, dit encore Charles X, c'est désormais entre nous à la vie, à la mort. »

Personne ne croyait à une rébellion. Le préfet de Police, Mangin, consulté, avait répondu que, quoi qu'on fît, Paris ne bougerait pas et qu'il en répondait sur sa tête. Douze mille hommes à Paris et dans la banlieue, Suisses et Gardes du Corps compris, et quarante-huit bouches à feu composaient les forces insuffisantes de la Monarchie. Marmont, gouverneur militaire de Paris et très impopulaire depuis 1814, en prit le commandement. Le roi alla chasser à Rambouillet. — Le soir, le duc d'Orléans, qui dînait à Saint-Leu chez le duc de Bourbon, interrogea M. de Vitrolles, qui était allé à Saint-Cloud le matin, sur ce qu'il y avait vu : « Mais que peuvent-ils vouloir? « disait-il. Que prétendent-ils faire? Ah ! mon Dieu !

« que nous réservent-ils? » Il semblait fort agité [1].

Le lundi 26, le *Moniteur* parut un peu plus tard que d'habitude. L'agitation fut extrême parmi les journalistes et les députés, à la lecture des *Ordonnances,* mais on ne savait que faire. Le *National,* tant par la situation de ses bureaux [2] que par la position politique qu'il avait adoptée [3], était un centre où ne tardèrent pas à se réunir la plupart des journalistes parisiens. MM. Thiers et Cauchois-Lemaire, excités par le poète Béranger [4], rédigèrent

1 « Le 26 juillet, sur la nouvelle que les *Ordonnances* étaient « au *Moniteur,* nos précepteurs coururent au salon, où nous « les suivîmes. Nous y trouvâmes mon père assis comme « anéanti. Il tenait le *Moniteur.* Il dit seulement : « Ils sont « fous. » Puis, après un long silence : « Ils vont se faire exiler « encore ! Oh ! pour moi, je l'ai déjà été deux fois. Je n'en « veux plus; je reste en France. »

(Prince DE JOINVILLE : *Vieux souvenirs* (1818-1848). CALMANN-LÉVY, 1894.)

2 Rue Neuve-Saint-Marc, près la place des Italiens.

3 Le *National* avait été fondé en 1829 par Armand Carrel, Thiers et l'abbé Louis, au château de Rochecottes, chez la duchesse de Dino et sous l'inspiration du prince de Talleyrand. Il adopta tout de suite une attitude hostile aux Bourbons, qu'il comparait aux Stuarts. — La campagne du *National* est la première campagne de presse faite en France, et elle en montre la force. De ses rédacteurs, Armand Carrel était le seul qui fût républicain.

4 Le rôle joué par Béranger dans la Révolution de Juillet est des plus importants. « A partir de 1823, Béranger fit de « fréquents séjours à Maisons, chez Lafitte, avec le député « Manuel, chez lequel il habitait à Paris, rue des Martyrs. « C'est par Manuel que lui et Lafitte connurent Thiers et « Mignet, et tous cinq travaillèrent ensemble au renverse- « ment du gouvernement de Charles X. Lafitte, conseillé par « Manuel et Béranger, agissait sur ses collègues de la Cham- « bre et le duc d'Orléans; Thiers et Mignet écrivaient leurs « *Histoires de la Révolution* et s'apprêtaient à la lutte qu'ils « soutinrent dans le *National.* Béranger travaillait ses chan-

dans les bureaux mêmes une protestation signée de quarante-trois de leurs collègues, dans laquelle ils déclaraient qu'ils ne se soumettraient pas aux *Ordonnances*. A la Bourse, la rente baissa de 4 francs. La masse de la population était parfaitement indifférente. Le roi ne revint que très tard à Saint-Cloud. Les ministres étaient tranquilles.

Le mardi 27, les agents du pouvoir se présentèrent dans les journaux de l'opposition pour y apposer les scellés et briser les presses. On sait comment, au *Temps*, M. Baude résista au commissaire de police.

La veille au soir, beaucoup d'imprimeurs, voyant qu'ils seraient gênés dans l'exercice de leur industrie, avaient renvoyé une grande partie de leurs ouvriers. Les rues se remplissaient donc de ces chômeurs, de bourgeois qui allaient aux nouvelles, d'élèves de l'École polytechnique. On criait sur plusieurs points : « A bas Polignac ! » Au Palais Royal, des pierres furent lancées sur des gendarmes et sur une compa-

« sons de 1828 qui valurent à leur auteur neuf mois de prison « et 10.000 francs d'amende. » (Étienne CHARLES : *Liberté* du 9 juillet 1909.)

Béranger fut le conseiller des hommes d'État du parti libéral. « Il avait refusé de faire partie de la *Charbonnerie*, mais « la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, le comptait au nombre « de ses directeurs les plus influents et les plus écoutés. — « Dès 1824, avec Manuel et Sébastiani, il forma le plan d'une « conspiration. Ce fut là l'idée première de la révolution de « Juillet, indépendante des Sociétés secrètes. Sans lui, la réé« lection des 221 n'aurait pas été obtenue avec ce caractère « d'opiniâtreté qui blessa tant la Cour. La Société *Aide-toi*, « *le Ciel t'aidera*, dirigeait les élections. Béranger y fut très « écouté. Il a dit lui-même dans une lettre inédite de 1839 : « Constamment lié avec les chefs du parti libéral, j'ai contri« bué comme eux à la révolution, et plus que beaucoup « d'entre eux. » (Paul BOITEAU : *Biographie de Béranger*.)

gnie d'infanterie, rue du Lycée. Les soldats firent une décharge : un homme tomba. Ce premier cadavre, que des hommes sortis on ne sait d'où se mirent à promener en criant : Vengeance, décida de l'insurrection. La foule casse les réverbères, pille les boutiques d'armuriers et commence à élever une barricade rue de Richelieu. Il était cinq heures. Marmont, après avoir établi son artillerie sur la place de la Concorde, envoya des troupes à la Bastille, au Pont-Neuf et aux Tuileries. La Garde fit feu plusieurs fois et tua quatre hommes. La nuit trouva Paris à peu près tranquille, et les ministres, voyant qu'il n'y avait ni chefs ni organisation, — au premier coup de feu les députés s'étaient cachés, — crurent la résistance épuisée.

Cependant, dès le soir, la population commença à avoir des armes. D'anciens carbonari, des officiers en demi-solde formèrent pendant la nuit douze comités directeurs, élevèrent des barricades, se firent livrer des armes par les armuriers et distribuèrent des cartouches. Ils mirent aussi la main sur l'Imprimerie royale, qui, avec celle du *National*, imprima les proclamations.

Le lendemain mercredi 28, la résistance était organisée. On s'empara sans peine de l'Hôtel de Ville, et le drapeau tricolore y fut arboré. La Garde nationale avait été licenciée en 1827, mais non désarmée. D'ailleurs le fusil de chasse du bourgeois valait alors le fusil à pierre du soldat. Des vétérans de l'Empire croyant ramener Napoléon II, des étudiants, des élèves de l'École polytechnique, si populaire depuis sa belle conduite en 1814, dirigeaient les opérations des insurgés. Le peuple se rendit maître de l'Arsenal,

de la poudrière des Deux-Moulins, du Musée d'artillerie : « Ce n'est plus une émeute, écrivait le duc de Raguse au roi, c'est une révolution. Il est temps que V. M. prenne des mesures de pacification. »

Comme il venait de masser ses troupes pour éviter une collision, il apprend que Paris est mis en état de siège et qu'il ne lui reste plus qu'à livrer bataille. Espérant, a-t-il dit, des renforts de la province, il divisa ses troupes en quatre colonnes qui devaient balayer le centre de Paris, renverser les barricades et disperser les insurgés [1].

L'une de ces colonnes, conduite par le général Talon, arriva péniblement à l'Hôtel de Ville sous un feu meurtrier. Elle y fut assiégée. Les rues environnantes étaient hérissées de barricades d'où partait un feu nourri. La colonne du général Quinsonnas parvenue au marché des Innocents, celle du général Saint-Chamans sur les boulevards, sont accablées de tuiles, de pavés, de meubles qui pleuvent de toutes les fenêtres, et décimées par une fusillade meurtrière. La guerre des rues dans le Paris d'alors, aux voies étroites et tortueuses, était très difficile pour des troupes régulières. Les soldats, épuisés de soif et de chaleur sous leurs bonnets à poils et leur lourd équipement, se battaient sans entrain. Beaucoup passaient du côté des insurgés. Le soir, ils reculaient et se replièrent sur les Tuileries.

Le 29 juillet

Le jeudi 29 y trouva l'armée concentrée et bloquée par l'insurrection. Marmont rédigea une proclamation dans laquelle il promettait une suspension d'armes aux Parisiens, à condition qu'ils rentrassent

1 Tout le monde, dans l'opposition, Armand Carrel en particulier, croyait à la seule résistance légale et à l'écrasement de la révolution par les troupes royales.

chez eux. Il ne put la faire imprimer; et comme les ministres, de retour à Paris, lui prescrivaient de redoubler de rigueur, il envoya à Saint-Cloud deux pairs de France, MM. de Semonville et d'Argout, rendre compte au roi des événements et prendre ses ordres. En même temps, on vient lui annoncer que deux régiments, le 35e et le 5e de ligne, ont passé aux insurgés. Craignant que les deux régiments qu'il a avec lui n'en fassent autant, il les masse aux Champs-Élysées, ordonne à un bataillon suisse qui est au Louvre de venir aux Tuileries, et fait dire au colonel de Salis, qui reste au Louvre avec un seul bataillon, d'éviter le combat parce qu'il attend une suspension d'armes. — Son ordre est mal compris. Le colonel dégarnit les fenêtres et masse ses hommes dans la cour. Un gamin, étant parvenu à y entrer, causa une panique. Les Suisses crurent voir les insurgés derrière lui, prirent la fuite et se dispersèrent dans toutes les directions.

Les insurgés, pendant ce temps, s'étaient approchés des grilles qu'ils secouaient avec rage. Les gardiens, restés seuls, livrent les clefs : le Louvre est pris. Le peuple se précipite dans les appartements, et, par les fenêtres, tire sur les troupes qui stationnent au Carrousel. Le désordre se met parmi les soldats; les Suisses des Tuileries sautent par les fenêtres et s'enfuient dans les Champs-Élysées : le château tombe aux mains des insurgés. Marmont comprend alors que tout est fini, et, avec ce qui lui reste de troupes, il se retire au-delà des barrières de l'Étoile et du Roule [1]. Le soir, une Commission municipale — on

1 Le dernier engagement fut la prise de la caserne de la rue de Babylone. Cent cinquante Suisses s'y défendirent long-

n'avait pas osé dire Gouvernement provisoire — s'installait à l'Hôtel de Ville, proclamait le rétablissement de la Garde nationale et en donnait le commandement à Lafayette.

La victoire restait aux insurgés, mais leur avait coûté cher. Si d'ailleurs la Révolution était maîtresse de Paris, elle ne l'était pas de la France, qui, avec l'armée et l'administration, demeurait entre les mains du roi. Les députés qui, tout le temps de la lutte, s'étaient cachés, commencèrent à se concerter : ils étaient fort inquiets. Qu'adviendrait-il de Paris si Charles X venait l'investir avec des forces supérieures? C'était ce que se demandaient une trentaine d'hommes politiques réunis à l'hôtel Lafitte, quelques-uns souhaitant la République ou l'Empire si la victoire restait au peuple, le plus grand nombre, et parmi eux Lafitte, Thiers, Béranger [1], Sé-

temps. Leur commandant, Dufay, y périt ainsi que l'élève de l'École polytechnique Vanneau, qui commandait les insurgés.

1 « Quand Béranger vit que le trône de Charles X chancelait, il se demanda tout de suite où était la puissance. Elle « était dans la bourgeoisie, et il en aurait au besoin trouvé « la preuve en lui-même. Et, comme la bourgeoisie n'avait « qu'un chef possible, le successeur du Régent, Béranger de- « vint l'âme du parti orléaniste. Il fit peu par lui-même, « mais beaucoup par les autres. Sans lui, par exemple, il est « douteux que M. Lafitte eût mis à réaliser leur commune « espérance autant de suite et de fermeté. » (Louis Blanc : *Histoire de dix ans*.)

« Le 28 juillet, au matin, il (Béranger) va chez Lafitte et « au *National* pour encourager le parti de la plus grande « résistance. A partir du 29, il ne quitte plus Lafitte et en- « courage tout le monde. Pour compromettre la pairie, il fait « inscrire le duc de Choiseul comme membre d'un gouver- « nement provisoire idéal dont il envoie la liste au *Consti-* « *tutionnel*. Le soir, il empêche Lafitte de négocier avec

bastiani, prononçant déjà le nom du duc d'Orléans.

A huit heures du soir, la Commission municipale vit arriver, exténués de fatigue, MM. de Semonville, d'Argout et de Vitrolles. Ils offraient, de la part du roi, amnistie complète, le retrait des *Ordonnances* et un ministère composé du duc de Mortemart, du général Gérard et de Casimir Périer. Voici ce qui s'était passé à Saint-Cloud.

A Saint-Cloud.

Malgré les messages réitérés et pressants du duc de Raguse, Charles X s'était, jusqu'au dernier moment, cru certain de pouvoir mater l'insurrection et n'avait voulu entendre parler d'aucune concession. Toute la journée du 29, il résista aux sollicitations du baron de Vitrolles, et il ne fallut rien moins que l'arrivée de Marmont en personne, désespéré, les vêtements en désordre et regrettant de ne s'être pas fait tuer pour le convaincre de la victoire de l'insurrection. Se faisant illusion sur sa défaite, il crut qu'un changement de ministère suffirait à tout pacifier. Après bien des hésitations, il s'était décidé à envoyer les trois pairs de France à Paris. Encore ne leur avait-il donné qu'un ordre verbal. La proposition du roi parut à la Commission municipale digne d'être écoutée. Plusieurs de ses membres s'en réjouissaient intérieurement comme d'une voie inattendue pour sortir d'une situation difficile, car ils craignaient,

« Semonville et d'Argout. Il craignait le retour de Napo-
« léon II. Il résolut donc de tout précipiter et de mettre
« le plus tôt possible le duc d'Orléans entre les Bourbons
« et le désordre. » (Paul Boiteau : *Biographie de Béranger*.)

C'est à l'instigation de Béranger que, dès le 28, Laffitte faisait dire par Oudart au duc d'Orléans : « Une couronne ou un passeport. »

d'un côté la répression [1], de l'autre les excès de la démagogie. La Commission renvoya les ambassadeurs de Charles X à la réunion des députés. M. d'Argout se présenta seul, à minuit, à l'hôtel Lafitte. — Il trouva une réunion partagée. Les uns étaient disposés à accepter des propositions; d'autres, et parmi eux Lafitte et Béranger, parlaient d'une dynastie nouvelle. On attendit une partie de la nuit le nouveau président du Conseil, le duc de Mortemart. Il ne vint pas, et l'on se sépara sans avoir rien conclu.

Cependant, les Orléanistes comprenaient que le temps pressait. Le lendemain pouvait amener le retour de Charles X, la proclamation de la République ou même celle du duc de Reichstadt. Le vendredi 30, dès le matin, les murs de Paris étaient couverts d'un placard rédigé par MM. Thiers et Mignet, proclamation qui, pour la première fois, mettait en avant le nom du duc d'Orléans.

« Charles X ne peut plus rentrer dans Paris : il a « fait couler le sang du peuple.

« La République nous exposerait à d'affreuses « divisions; elle nous brouillerait avec l'Europe.

« Le duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause « de la Révolution.

« Le duc d'Orléans ne s'est jamais battu contre « nous.

« Le duc d'Orléans était à Jemmapes.

1 « Charles X disposait encore de forces considérables. « Aux troupes qui l'entouraient, allaient se joindre quarante « pièces d'artillerie sorties de Vincennes, un régiment suisse « qui venait d'Orléans et le camp de Saint-Omer qui était « appelé. Nous craignions une attaque. » (Lettre de Mauguin, membre de la Commission municipale.)

« Le duc d'Orléans a porté au feu les couleurs « tricolores; le duc d'Orléans peut seul les porter « encore; nous n'en voulons pas d'autres.

« Le duc d'Orléans s'est prononcé; il accepte la « Charte comme nous l'avons toujours voulu et « entendu.

« C'est du peuple français qu'il tiendra la cou- « ronne. »

Cette proclamation était de la plus grande habileté. La répétition systématique du nom du duc était destinée à graver son nom dans l'esprit de la foule, qui le connaissait peu. Le souvenir de Jemmapes, cette candidature, placée sous la double protection du drapeau tricolore et de la souveraineté nationale, flattaient des sentiments alors tout-puissants dans les masses. — Au reste, le duc n'avait pas été consulté. Lafitte lui-même ignorait si le prince était à Paris ou à Neuilly, et, sur l'observation de Béranger qu'il faudrait pourtant savoir où le trouver si on avait besoin de lui, Thiers, muni d'une recommandation du général Sébastiani, partit pour Neuilly avec le peintre Scheffer.

Le duc de Mortemart premier ministre.

Cependant MM. de Vitrolles et d'Argout étaient revenus à Saint-Cloud à la fin de la nuit. Ils réveillèrent le duc de Mortemart et rédigèrent avec lui de nouvelles *Ordonnances*. Pour arriver au roi et les lui faire signer, il fallut parlementer, vaincre l'étiquette et les dernières résistances de Charles X. On perdit ainsi un temps précieux, et il était huit heures du matin lorsque le duc de Mortemart put enfin quitter Saint-Cloud. Des soldats, exécutant une consigne du Dauphin, lui barrèrent le chemin et le contraignirent à faire à pied un long détour par Auteuil

Son beau-f ère, M. de Forbin-Janson, y habitait. — Blessé à la cheville, M. de Mortemart s'arrêta chez lui.

Tandis que le futur premier ministre perdait ainsi son temps, les députés s'étaient réunis à l'hôtel Lafitte sous la présidence de M. Bérard. A l'issue de la séance, et comme Bérard rentrait chez lui, il rencontra M. de Mortemart et lui offrit l'hospitalité. Ils causèrent : « Je lui montrai la République grandis- « sant d'heure en heure et prête à nous envahir. Le « seul moyen d'y échapper, lui dis-je, est d'adopter « le duc d'Orléans comme roi. En me séparant de « M. de Mortemart, je l'engageai à accomplir sa mis- « sion auprès de la réunion des députés et à se rendre « à cet effet à la Chambre, entre midi et une heure, « ce qu'il me promit de faire [1]. »

En présentant la République comme probable si l'on n'acceptait pas le duc d'Orléans, Bérard se faisait l'écho d'exagérations habilement répandues par les partisans de ce prince, car le parti républicain n'existait alors pour ainsi dire pas. Bérard spéculait également sur les sentiments de l'opinion publique. La foule des petits industriels, des marchands, des employés qui vivent au jour le jour, commençait à s'alarmer de l'interruption des affaires. Ces hommes devaient acclamer la candidature d'un prince qui replacerait les choses dans l'état où elles étaient une semaine auparavant, à condition toutefois que ce ne fût pas Charles X, qu'ils avaient contribué à renverser.

Le duc d Orléans lieutenant-général.

Les députés, réunis à midi au Palais-Bourbon

1 S. Bérard : *Souvenirs historiques.*

attendaient le duc de Mortemart. Mais il n'arrivait pas. La cause du duc d'Orléans, fort ébranlée par l'annonce de la présence du ministre de Charles X à Paris, reprend le dessus. Le retard de M. de Mortemart provenait de ce qu'il avait voulu se rendre d'abord à la Chambre des Pairs et, épuisé de fatigue, qu'il avait été pris d'une défaillance en chemin. Il envoya un de ses collègues, M. de Sussy, porter à sa place, au Palais-Bourbon, les *Ordonnances* royales destinées à lever l'état de siège, à compléter le Cabinet et à convoquer les Chambres pour le 3 août.

M. de Sussy porte les *Ordonnances* à la Chambre et veut les remettre au président Lafitte. Celui-ci refuse d'en prendre connaissance. Presque aussitôt, le général Sébastiani, qui a été envoyé à la Chambre des Pairs avec quatre de ses collègues, revient en disant que la haute Assemblée est d'avis d'appeler le duc d'Orléans comme lieutenant-général.

On déclare aussitôt que rien n'est plus sage, et c'est la solution adoptée. On décide qu'une députation de douze membres portera un message au duc à Neuilly. — « Je déclare, dit M. Villemain, que je ne me reconnais pas le droit de changer une dynastie. » On se récrie : « A quoi pense-t-il? On n'a nommé qu'un lieutenant-général ! » Tout le monde sait bien que c'est un roi, mais enfin on ne l'a pas dit. Tout est là. — Cette décision avait été prise à l'annonce de l'arrivée de M. Thiers, qui revenait de Neuilly porteur d'importantes nouvelles.

Thiers à Neuilly.

MM. Thiers et Scheffer s'étaient rendus à Neuilly. « Le duc d'Orléans étant absent, ils avaient été reçus par la duchesse : « La royauté de Charles X vient de tomber, lui dit M. Thiers. Nous ne voulons plus de ce

roi parce que nous voulons la Monarchie représentative. Il nous faut une dynastie nouvelle qui, nous devant la Couronne, se résignera au rôle que lui assigne le système représentatif. » — La duchesse, douloureusement surprise, répondit par un chaleureux éloge de Charles X, et, s'adressant à M. Scheffer, lui reprocha amèrement de s'être associé à une pareille démarche. Les deux envoyés demeurèrent interdits. A ce moment, Mme Adélaïde, sœur du duc d'Orléans, entra. Une éducation virile et les nombreuses vicissitudes d'une longue émigration avaient donné au caractère de cette princesse une remarquable énergie. « Notre famille, dit-elle, partage tous les sentiments des Parisiens. Elle a toujours été avec eux dans l'opposition. Mais se hâter de changer de dynastie serait peut-être donner à la Révolution le caractère d'une révolution de palais. L'Europe pourrait croire que Charles X n'est tombé que d'une intrigue du duc d'Orléans, quand c'est l'opinion publique seule qui l'a renversé. » — M. Thiers lui expliqua la situation, lui fit envisager la proclamation de la République, une guerre générale, peut-être : « Tout est possible, dit-il, à l'heure où je parle ; il y a table rase. Le trône est au premier occupant. » Il parvient à la persuader. Aux derniers mots, la princesse Adélaïde se lève et répond sans hésiter : « Si vous croyez que l'adhésion de notre famille peut être utile à la Révolution, nous la donnons volontiers. *Une femme n'est rien, on peut la compromettre.* Je suis prête à me rendre à Paris. J'y deviendrai ce que Dieu voudra. Je n'exige qu'une chose, c'est que M. Lafitte ou le général Sébastiani vienne me chercher. » — « Madame, lui dit aussitôt M. Thiers, vous

placez aujourd'hui la Couronne dans votre famille. » (L. ROZET : *Chronique de Juillet.*)

Le duc d'Orléans s'était retiré au Raincy le jeudi soir 29 [1]. Ce fut le vendredi, au milieu de la journée, que les lettres des princesses lui firent connaître la marche des événements et la visite de M. Thiers. Mme Adélaïde lui mandait de revenir à Neuilly. Le prince hésita longtemps; il se décida enfin. A peine arrivé, il recevait un message de la Chambre des députés et un billet pressant de Lafitte l'obligeant à se prononcer, car la Révolution pourrait bien ne pas attendre jusqu'au lendemain. Il partit à pied et arriva dans son cabinet au Palais Royal sans avoir été reconnu. Il fit prévenir Lafitte et Lafayette de son arrivée et manda M. de Mortemart auprès de lui : « Monsieur le duc, lui dit-il, le roi m'accuse sans doute de ne pas être allé à Saint-Cloud : j'ai craint d'y être arrêté. D'un autre côté, je redoutais que les

1 « Le 29, mon père disparut de Neuilly. Ses mouvements nous furent rigoureusement cachés; même depuis, je ne les ai jamais bien connus. Je n'ai pas à juger la conduite de mon père en acceptant la Couronne en 1830. La révolution de Juillet a sans doute été un grand malheur. Elle a porté un nouveau coup au principe monarchique. Mais j'ai l'absolue certitude que mon père ne l'avait jamais souhaitée et que, au contraire, il l'avait vue venir avec une profonde douleur. Quand le trône de Charles X s'est écroulé sans qu'il pût en aucune façon le défendre, il a sans doute désiré passionnément échapper à l'exil commun et continuer à mener en France une existence heureuse entre toutes. La lutte terminée, il a compris qu'il n'échapperait à l'exil qu'en s'associant au mouvement, et il ne l'a fait au début qu'avec la pensée de ramener Henri V sur le trône. Cet espoir déçu, il a cédé aux instances de ceux qui le conjuraient d'arrêter la France sur la pente fatale qui, de la République, la mènerait encore à la dictature, à l'amoindrissement. » (Prince DE JOINVILLE, *passim.*)

Parisiens ne vinssent me chercher. Je me suis donc renfermé dans une retraite connue seulement de ma famille... »

« En ce moment, dit Louis Blanc, un grand bruit « se fit dans la cour. On y criait : Vive le duc d'Or- « léans ! « Vous l'entendez, Monseigneur, dit le duc « de Mortemart; c'est vous que les cris désignent. — « Non ! non ! reprit alors le duc d'Orléans avec une « énergie croissante. Je me ferai tuer plutôt que « d'accepter la couronne ! » Il prit une plume et il « écrivit à Charles X une lettre[1] qu'il remit cachetée à « M. de Mortemart. »

« M. de Mortemart enferma soigneusement cette lettre dans les plis de sa cravate et dit à ses collègues à son retour au Luxembourg : « Le duc a été parfait. « Ses sentiments ont été ceux d'un véritable Bour- « bon. » Comme il se disposait à partir pour Saint- « Cloud, un messager du Palais Royal vint lui rede- « mander cette lettre de la part de son maître, et « M. de Mortemart consentit à la rendre. Le duc d'Or- « léans venait d'apprendre que le roi avait quitté « Saint-Cloud. La situation était changée. » (VAULABELLE : *Histoire des deux Restaurations.*)

Le 30 juillet à Saint-Cloud.

La journée du 30 s'était passée, pour Charles X, à attendre le retour du duc de Mortemart et à apaiser une querelle entre le Dauphin et Marmont. Le désarroi allait croissant et les désertions se multipliaient parmi les troupes revenues de Paris. Marmont, qui avait été remplacé dans son commandement par

1 M. Thureau-Dangin assure que le texte qu'on a publié de cette lettre est apocryphe.

le duc d'Angoulême, essaya de raffermir les soldats par un ordre du jour où il faisait appel à leur loyalisme pour protéger le roi et sa famille. Le Dauphin, très violent et croyant à une trahison, entra dans une telle fureur qu'il se jeta sur le maréchal en le traitant de « misérable » et se coupa les doigts en voulant lui arracher son épée. Il avait même donné ordre aux Gardes du Corps de l'arrêter. Charles X intervint et fit faire des excuses à son fils; mais le maréchal, cruellement mortifié, se retira sans accepter la main que lui tendait le prince.

Le soir du 30, le bruit se répand à Saint-Cloud qu'une troupe de deux mille insurgés s'avance pour surprendre la famille royale. La duchesse de Berry, tremblant pour ses enfants, supplie le roi de fuir. Il y consent, et à deux heures du matin quitte le château avec sa belle-fille, le duc de Bordeaux et sa sœur, pour gagner Versailles, escorté des Gardes du Corps, du bataillon de Saint-Cyr, du régiment de chasseurs à cheval de la Garde et d'un petit nombre de serviteurs fidèles. Le Dauphin resta à Saint-Cloud avec le gros de l'armée pour couvrir cette retraite.

Le lendemain 31 juillet, après avoir encore tergiversé, le duc d'Orléans, dans une proclamation adressée aux habitants de Paris, déclara accepter la lieutenance générale. La Commission municipale rédigeait en même temps une adresse au peuple annonçant la déchéance de Charles X. Ces deux pièces furent diversement accueillies. Si la bourgeoisie et les Chambres se félicitèrent de cette solution, les carbonari et la populace, qui voyaient la victoire leur échapper, s'en montrèrent fort irrités. Il était

donc urgent de faire consacrer l'autorité du duc d'Orléans par les Chambres et surtout par Lafayette, qui, commandant la Garde nationale, disposait seul d'une armée. Or, le vaniteux Lafayette, dont la prodigieuse fortune ne s'explique guère que par le besoin qu'ont les foules de hisser des médiocrités sur le pavois, Lafayette circonvenu et flatté par les Orléanistes, se montrait favorable. Le 31 juillet, le duc d'Orléans se rendit donc à l'Hôtel de Ville pour faire contresigner sa proclamation par la Commission municipale et par Lafayette. Il était à cheval, suivi des députés et d'une foule considérable partagée entre des sentiments opposés [1].

En montant le perron de l'Hôtel de Ville, le prince, qui distribuait force poignées de mains, dit aux assistants : « Vous voyez un ancien garde national de 89 qui vient rendre visite à son ancien général. » Lafayette s'avance vers le prince, lui met dans la main un drapeau tricolore, le conduit sur le balcon et l'embrasse à la vue de tous. Ce mouvement entraîna tout. La foule, incertaine jusque-là, éclata en applaudissements.

Pendant ce temps, le duc causait avec Lafayette : « Je suis républicain comme vous, lui dit-il, mais « croyez-vous que la République convienne à la « France? » — « Non, répondit le général. Ce qu'il

1 On n'était pas sans inquiétude. Des avis, venus de tous côtés, annonçaient que des tentatives seraient faites pour empêcher le duc d'Orléans d'arriver vivant à l'Hôtel de Ville : « J'avais peine à repousser les craintes qui m'assiégeaient. « D'une fenêtre, d'une porte, d'un groupe, un coup de feu pou- « vait être sitôt tiré ! Le cœur ne cessa de me battre qu'à « notre entrée à l'Hôtel de Ville. » (S. Bérard : *Souvenirs historiques, passim*.)

« faut, c'est un trône entouré d'institutions répu-
« blicaines. »

Telles auraient été les paroles qu'on a appelées depuis le *Programme de l'Hôtel de Ville.*

Le 1er août, le duc d'Orléans reçut la démission de la Commission municipale, et, presque en même temps, une lettre du roi, datée de Rambouillet, et le nommant lieutenant-général du royaume. Le 2, Charles X et le duc d'Angoulême abdiquaient en faveur du duc de Bordeaux. Le roi avait estimé que le seul moyen de concilier le soin de sa dignité personnelle avec les intérêts de sa famille était de poser de sa propre main la couronne sur la tête de son petit-fils en laissant au duc d'Orléans le titre de lieutenant-général pendant la minorité du jeune prince. Ce projet avait eu l'approbation de Marmont, et le Dauphin s'y était résigné. Abdication de Charles X.

Cependant la présence de la famille royale à quinze lieues de Paris, au milieu d'une armée de 10 à 12.000 hommes, inspirait de l'inquiétude au nouveau Gouvernement. Il fallait décider le roi à quitter la France. On dépêcha immédiatement à Rambouillet une commission composée du maréchal Maison, du duc de Coigny, de MM. de Schonen, Jacqueminot et Odilon Barrot. Charles X gardant une attitude passive, on lui renvoya les commissaires en les faisant *appuyer* par une armée populaire. Une horde de dix mille hommes de toutes classes partit en charrettes, en omnibus, en calèches, en cabriolets, aux cris de « à Rambouillet ». Cette foule, qui présentait l'aspect le plus hétéroclite, était renforcée de six mille gardes nationaux placés sous les ordres du général Pajol.

Le 3 août, à la nuit tombante, le roi détrôné consentit enfin à l'exil. Le maréchal Maison lui avait assuré que 60.000 Parisiens étaient là, prêts à l'expulser, et qu'il ne répondait point de sa vie. Rien n'était plus faux. Ils étaient quinze mille à peine, mal armés, ne voulant obéir à personne. Charles X, avec ce qui lui restait de troupes, et malgré les défections croissantes, aurait pu se défendre. Marmont lui conseillait de se retirer derrière la Loire, de convoquer les Chambres et de tenter d'établir le Gouvernement d'Henri V. Découragé, le roi demeura inerte et ne voulut plus que partir. — A Maintenon, il licencia ses troupes; à Valognes, il se sépara de ses Gardes du Corps. Le 16 août 1830, la famille royale s'embarqua à Cherbourg sur un navire américain, le *Great Britain*, qui la transporta en Angleterre. Deux frégates françaises, commandées par Dumont d'Urville, escortaient le vaisseau.

C'est ainsi que tomba le Gouvernement de la branche aînée des Bourbons.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA MONARCHIE DE JUILLET

Le duc d'Orléans présida, le 3 août, comme lieutenant-général du royaume, à l'ouverture des Chambres. Le 6, la Chambre des députés fut saisie d'une proposition de Bérard ayant pour but la revision de la Charte et l'élévation au trône du duc d'Orléans. La proposition fut adoptée par 219 voix contre 33. Le lundi 9 août, le duc vint de nouveau à la Chambre, accompagné de ses deux fils aînés, et jura fidélité à la Charte.

Le roi Louis-Philippe.

Le nouveau roi, fils de ce duc d'Orléans qu'on appela Philippe-Égalité et de Mlle de Penthièvre[1], était né au Palais Royal le 6 octobre 1773. Il reçut le titre de duc de Chartres, eut comme précepteur le chevalier de Bonnard et comme gouvernante Mme de Genlis. Celle-ci donna à son élève une éducation pratique et sensée, et Louis-Philippe lui dut une instruction réellement supérieure. — En 1789, à seize ans, il prend parti comme son père pour les idées libérales, et, en 1790, est affilié au Club des Jacobins. Colonel des dragons de Chartres, il part en 1792 avec son régiment. Il est nommé maréchal de camp, lieutenant-général, et se distingue à Valmy, sous les ordres de Kellermann. Attaché à

1 Fille du duc et de la duchesse de Bourbon-Penthièvre.

Dumouriez, il contribue à la victoire de Jemmapes et fait avec éclat la campagne de Hollande (1793).

Après la tentative de soulèvement de Dumouriez, proscrit par ses compatriotes et devenu odieux aux émigrés à cause du vote de son père, il se réfugia en Suisse sous le nom de Corby avec la princesse Adélaïde. Ils tombèrent bientôt dans le plus profond dénuement. Sa sœur entra comme lingère au couvent de Sainte-Claire, tandis que lui-même acceptait une place de professeur de géographie et de mathématiques au collège de Reichenau, aux appointements de 1.400 francs par an. Le Directoire ayant levé le séquestre sur une partie de ses biens en 1795 à condition qu'il s'éloignât de la France, il parcourut avec ses frères l'Allemagne, la Norvège, la Laponie et l'Amérique. Revenu en Europe, il alla s'installer à Twickenham, près de Londres. Sa mère le réconcilia avec les Bourbons et obtint de Louis XVIII qu'il le reçût à Mittau et lui rendît le titre de prince français. Il recevait en même temps une pension de l'empereur de Russie. Après la mort de ses frères, il s'arrête en Sicile, se lie avec le roi Ferdinand IV et épouse sa fille Marie-Amélie en 1809. Il demeura en Sicile jusqu'en 1814. Rentré en France et remis en possession des biens de sa famille, il montra peu de zèle aux Cent Jours et n'alla même pas à Gand. La méfiance de Louis XVIII en 1816 l'obligea à retourner deux ans en Angleterre. A son retour, il se lia avec les chefs du parti libéral, vivant à l'écart et ne conspirant pas. Il avait cinq fils [1].

1 Le duc d'Orléans, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier.

On s'explique aisément pourquoi les regards se tournèrent vers lui. Louis-Philippe avait cinquante-sept ans en 1830. La classe moyenne, qui voyait en lui son représentant, admirait et aimait ses qualités et jusqu'à ses défauts, Sa réserve vis-à-vis de la Cour, ses fréquentations, la simplicité de ses mœurs, ses séjours en Angleterre, sa vie mouvementée et presque bourgeoise, plaisaient à la bourgeoisie. Très intelligent, très fin et très habile, il avait appris de bonne heure le maniement des hommes au milieu de rudes épreuves. Il se souvint toute sa vie qu'il avait été pauvre, même quand il eut six millions de rente. Louis-Philippe, aux yeux des contemporains, réalisa dans toute son intégrité le type du *Roi-Citoyen.* Doué d'un bon sens pénétrant, de l'intelligence pratique des affaires, d'une parole facile et d'une mémoire prodigieuse, il ne se résigna jamais au principe : « Le roi règne et ne gouverne pas. » Il voulut au contraire gouverner, et il y parvint. Courageux de sa personne jusqu'à affronter les balles des émeutiers et des régicides, mais très prudent pour la France, il se refusa à courir les aventures et sut, dans une situation difficile, se tirer à son honneur des embûches qui lui furent tendues en Europe; très humain, il chercha toujours à user de son droit de grâce. — Il avait vraiment des traits de prince et de Capétien.

La reine et ses filles étaient pieuses et bonnes. Marie-Amélie a certainement regretté de n'être pas restée duchesse d'Orléans. Les jeunes princes, qui avaient suivi comme externes les cours du lycée Henri IV, étaient connus d'un grand nombre de jeunes gens de la bourgeoisie parisienne. Ils se

firent de véritables amis parmi eux. Plus tard, à l'armée, ils surent se rendre populaires, surtout l'aîné, le duc d'Orléans.

Mme Adélaïde enfin, dont le caractère viril s'était fortement trempé dans les épreuves de l'adversité, était la confidente de toutes les pensées de son frère, qu'elle n'avait jamais quitté et sur lequel elle exerçait la plus grande influence. — Telle était la famille d'Orléans.

Forces sociales en jeu au début du règne.

Une noblesse légitimiste réduite à rien et pleurant la ruine de ses espérances; une bourgeoisie remuante, faite de parvenus et de *capacités* [1]; tout un monde d'intellectuels, orateurs, publicistes, hommes politiques, qui avaient pris la plus grande part à la Révolution pour faire triompher les idées libérales; des fonctionnaires domestiqués et prêts à servir le nouveau maître comme ils avaient servi l'ancien; une jeunesse des écoles enthousiaste, romantique, aux idées très « avancées »; des habiles et des ambitieux; des Sociétés secrètes audacieuses, ne rêvant qu'agitation et tumulte ; le peuple de Paris enfin, qui avait fait la plus rude besogne de l'insurrection sans en retirer aucun profit : tel était l'état de la Société au commencement du règne de Louis-Philippe.

Dès le début, le Gouvernement se trouva aux prises avec de graves difficultés à l'intérieur. Les légitimistes, à peine revenus de leur surprise, étaient irrités et pleins d'espérance; les républicains, quoique divisés par l'adhésion de Lafayette et de Dupont (de l'Eure) à la Monarchie de Juillet, comptaient leurs

1 On sait que M. Guizot appelait ainsi les médecins, les avocats, les avoués, les notaires, etc...

forces, soutenus par les Sociétés secrètes, et préparaient une revanche; les Saint-Simoniens, enfin, prétendaient régénérer la Société. Afin de donner satisfaction au plus grand nombre, le roi composa son premier Ministère d'hommes du parti du mouvement tels que Lafitte et Dupont de l'Eure, qui voulaient les plus grandes « libertés » pour le peuple, et de partisans de la résistance tels que Molé, Guizot, Casimir Périer, respectueux avant tout des traditions monarchiques et des lois établies.

La mort mystérieuse du duc de Bourbon, survenue au mois d'août, commença l'ère des embarras en fournissant un aliment à la calomnie. Bientôt après, vint le procès des ministres de Charles X.

Procès des ministres.

Peyronnet, Guernon-Ranville, Chantelauze, avaient été arrêtés à Tours, et le prince de Polignac à Granville, au moment où il se disposait à passer en Angleterre. On les enferma au donjon de Vincennes. Louis-Philippe, voulant à tout prix l'apaisement, était bien décidé à ne pas laisser exécuter les ministres. Leur mort était en effet réclamée par la populace, qui, à la suite d'une adresse de la Chambre tendant à faire supprimer la peine capitale en matière politique, s'était portée à Vincennes et avait tenté d'arracher les prisonniers au gouverneur, le général Daumesnil. Le procès eut lieu en décembre, et, après plaidoirie de Martignac pour le prince de Polignac, d'Hennequin et de Crémieux pour les autres, les ministres furent condamnés à la prison perpétuelle. Conduits au fort de Ham, ils furent remis en liberté en 1836. Cette sentence provoqua, le 22 décembre, une émeute assez courte, grâce à la sagesse des étudiants, qui cal-

mèrent le peuple, sur lequel ils avaient acquis un certain empire depuis les journées de Juillet.

Sac de l'archevêché.

Une autre émeute, plus sérieuse, fut celle du 14 février 1831. La Révolution s'était faite aux cris de : « Vive la liberté ! A bas les Jésuites ! » — Les légitimistes, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du duc de Berry, avaient fait célébrer un service solennel à Saint-Germain-l'Auxerrois. Pendant l'office, un jeune homme attacha au catafalque une lithographie du duc de Bordeaux. « C'est Henri V, c'est notre roi ! » s'écria-t-on dans l'assistance. La foule, qui s'était amassée au dehors, pénétra dans l'église aux cris de : « A bas les Carlistes ! » et se mit en devoir de tout saccager. Elle passa de là au presbytère et le dévasta. Le lendemain, elle mit à sac l'archevêché, jetant dans la Seine les meubles et les livres avec une joie sauvage. A Conflans, on pilla la maison de campagne de l'archevêque et le petit séminaire. Des croix furent abattues dans divers quartiers et en province. On poursuivait tout ce qui pouvait rappeler le règne de la branche aînée. Le roi dut consentir à effacer les fleurs de lys des armes de sa Maison.

On se plaignit à la Chambre de l'inaction de l'autorité pendant ces scènes de désordre. Le préfet de la Seine, Odilon Barrot, et le préfet de Police, Baude, durent donner leur démission. Lafitte tomba quelques temps après sur une question de politique extérieure. Il fut remplacé par Casimir Périer, qui constitua un ministère très homogène, représentant bien le parti de la résistance et la pensée personnelle du roi.

L'homme, énergique et très autoritaire, avait tout ce qu'il fallait pour résister aux fauteurs de désordre.

Avant d'accepter la présidence du Conseil, il avait, pour ainsi dire, dicté ses conditions au roi. Malgré le désir de ce dernier, il refusa d'admettre au Conseil le duc d'Orléans et exigea que rien ne fût inséré au *Moniteur* sans son assentiment. Il était brutal. Tenir tête à l'anarchie au dedans, faire respecter la France au dehors, furent ses constantes préoccupations. Il y réussit.

Insurrection des mutuelliste

Lyon fut, au mois de novembre, le théâtre de graves événements. Depuis plusieurs années, l'industrie de la soie était menacée par la concurrence étrangère. Les salaires, déjà très bas, subirent une nouvelle réduction après les événements de Juillet. Les ouvriers, groupés en sociétés mutuelles, réclamèrent un tarif que leur accorda le préfet du Rhône, M. Bouvier-Dumollard, et que n'acceptèrent pas les fabricants. Le préfet, qui avait eu le tort de promettre la mise en vigueur du tarif, fut désavoué par le ministère. Le lundi 21 novembre 1831, de nombreux ouvriers descendirent de la Croix-Rousse portant un drapeau noir sur lequel était écrit : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Ils trouvèrent devant eux une colonne de gardes nationaux avec lesquels ils entrèrent en collision. La mêlée fut terrible, et la ville se couvrit bientôt de barricades. Le mardi 22, l'insurrection était générale, et les ouvriers avaient l'avantage sur tous les points. Le lendemain, la garnison sortit de la ville, non sans danger, et la population se trouva livrée à elle-même. Le 29 novembre, une armée de 36.000 hommes se trouvait massée à Trévoux. Le 3 décembre, elle entra à Lyon sans coup férir, ayant à sa tête le maréchal Soult et

le duc d'Orléans. Les ouvriers cédèrent, et le tarif fut abandonné. Beaucoup de secours, peu de poursuites, et, au demeurant, le *statu quo,* tel fut le bilan de l'insurrection. Mais dans cette lutte, purement économique, la bourgeoisie et les ouvriers avaient vu clairement et pour la première fois leur antagonisme et l'apparente divergence de leurs intérêts. Les événements de Lyon furent un lointain prélude aux journées de Juin 1848.

Complots, procès politiques. En 1832, Louis-Philippe quitta le Palais Royal pour s'installer aux Tuileries : l'opposition le lui reprocha avec acrimonie. En même temps, couraient des bruits de complots à la suite de l'arrestation de plusieurs individus qui s'étaient cantonnés dans les tours de Notre-Dame et y avaient sonné le bourdon (janvier 1832). On prétendit que c'était un signal. — L'affaire de la rue des Prouvaires est demeurée tout aussi obscure. Soixante légitimistes furent arrêtés dans la nuit du 1er au 2 février au moment où ils se préparaient à marcher sur les Tuileries. Les procès de presse se multipliaient également. Un des plus fameux fut celui d'Armand Carrel, qui avait violemment attaqué la personne du roi dans la *Tribune.*

Le choléra. Cependant le choléra, venu d'Asie et transporté par les armées russes en Pologne, venait de faire son apparition à Paris. En peu de temps, il fit un nombre considérable de victimes, et la panique s'empara de la population [1]. Il s'y mêla, à la suite d'une imprudente circulaire du préfet de Police Gisquet, des bruits d'empoisonnement de fontaines. Bientôt, ce

1 Il y eut jusqu'à huit cents décès par jour à Paris. Vingt-sept départements furent atteints.

fut une croyance répandue dans le peuple. Un homme ayant fait mine de jeter quelque chose dans un puits fut mis en pièces par la foule, et son cadavre précipité dans la rivière. Plusieurs assassinats furent ainsi sauvagement commis. Il suffisait d'un mot, d'un geste imprudent, pour exciter les soupçons et allumer la colère. Les morts devinrent si nombreux qu'on les enlevait la nuit dans des tapissières et qu'on les enterrait dans la chaux vive. Les prêtres, les médecins, les infirmiers, firent leur devoir avec ardeur et sans hésitation. Le roi et sa famille, les ministres, donnèrent l'exemple du courage et du dévouement. Le duc d'Orléans se prodigua et se signala plus que personne. Casimir Périer, qui, malgré son mauvais état de santé, avait voulu l'accompagner à l'Hôtel-Dieu, fut, ainsi que Cuvier, atteint et enlevé par le fléau. Il mourut le 16 mai 1832, âgé de cinquante-deux ans à peine. Cet événement considérable causa en France et à l'étranger une profonde impression. Pendant son ministère si court, cet homme énergique avait su restaurer le principe même de l'autorité et soutenir au dehors le prestige de la France.

Tentative de la duchesse de Berry.

Au moment où mourait Casimir Perier, la duchesse de Berry tentait de soulever la Vendée.

Active, résolue et exaltée, cette princesse n'avait pu se résigner à voir le duc de Bordeaux perdre la couronne. Après s'être fait, non sans peine, nommer régente par Charles X, elle quitta l'Angleterre le 17 juin 1831, et, par Gênes et l'Allemagne, se rendit à Naples dans sa famille. Elle s'établit quelque temps à Massa, où elle vit pour la première fois le juif Deutz qui devait la trahir. Après avoir arrêté un plan de

campagne avec le maréchal de Bourmont et prévenu ses amis de France, elle débarque à Marseille le 28 avril 1832, d'où une inutile tentative de soulèvement la contraint de prendre la fuite. Déguisée en paysan et sous le nom de *Petit Pierre*, elle traverse la France, dépiste la police grâce à la fidélité de ses partisans et parvient en Vendée. Mais la Vendée, quoique toujours légitimiste au fond du cœur, ne voulait plus de guerre civile. Berryer, que la princesse avait mandé auprès d'elle et qui connaissait la situation, essaya de l'éclairer. Elle ne l'écouta pas et fixa la prise d'armes à la nuit du 3 au 4 juin. Quelques petits combats, celui du *Chêne* le 6 juin, celui de la *Pénissière* quelques jours après, furent livrés. Les troupes du général Dermoncourt y écrasèrent l'insurrection. Marie-Caroline, après avoir erré de ferme en ferme, parvint à gagner Nantes, déguisée en paysanne, avec M. de Mesnard, son écuyer, et Mlle de Kersabiec. Elle resta cinq mois à Nantes, cachée chez Mlles Duguigny et mal cherchée par le Gouvernement. Deutz proposa à M. Thiers, qui était entré au ministère après la mort de Casimir Perier, de lui livrer la duchesse. Son offre acceptée, il partit pour Nantes, obtint une audience de la princesse et découvrit sa retraite. Le préfet, Maurice Duval, fit investir la maison. On n'y trouva cependant pas Madame, cachée dans une mansarde où l'on pénétrait par une plaque de cheminée. Des gendarmes ayant fait, la nuit, du feu dans la cheminée, la situation devint intolérable, et la duchesse de Berry se livra elle-même quand elle se vit avec ses compagnons en péril de mort. Enfermée à Blaye le 7 novembre, sous la garde du général Bugeaud, elle y accoucha d'une fille et

dut avouer son mariage secret avec le comte de Luchesi-Palli. Cet événement, en discréditant la duchesse de Berry et sa romantique équipée, termina l'agitation légitimiste. La mort du duc de Reichstadt vint encore délivrer le Gouvernement d'une grosse préoccupation. Mais il allait avoir de graves soulèvements républicains à combattre.

La mort de Casimir Perier avait rempli d'audace les républicains, et les Sociétés secrètes, sous l'autorité d'un Conseil supérieur dont faisait partie Lafayette, furent le siège d'une vive agitation.

Les funérailles d'un député de l'opposition, le général Lamarque, mort du choléra, furent, le 5 juin 1832, le prétexte d'une manifestation dirigée par la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera.* — Le cortège, suivi d'une foule immense, partit de la rue d'Anjou et se dirigea vers la Bastille par les boulevards. Dès le premier moment, une collision éclata avec la police. Les chevaux du corbillard furent dételés; des jeunes gens et des ouvriers les remplacèrent. Les cris de « Vive la République ! » — « A bas Louis-Philippe ! » se faisaient entendre. A la Bastille, des élèves de l'École Polytechnique viennent se mêler à la manifestation. Après les discours prononcés au pont d'Austerlitz, d'où une voiture de voyage devait emporter le corps à Mont-de-Marsan, la foule aperçut de la troupe qui débouchait de tous les côtés après avoir eu plusieurs luttes à soutenir au cours desquelles six hommes avaient été tués et le chef d'escadrons Cholet mortellement blessé. Il y avait là plus de cent mille hommes. A la vue de la troupe, leur colère s'allume; des collisions partielles éclatent qui dégénèrent rapidement

Émeute des 5 et 6 juin 1832.

en insurrection. Le peuple parcourt la ville, élève des barricades, s'empare de la caserne des Petits-Pères et menace la Banque. Pendant la nuit, l'autorité saisit plusieurs journaux et lança un mandat d'amener contre Armand Carrel et plusieurs autres agitateurs. La journée du lendemain fut meurtrière, surtout au cloître Saint-Merry. Une barricade, commandée par un décoré de Juillet, nommé Jeanne, et défendue par cent cinquante hommes, résista à toute une armée. Le général Leydet la força enfin; Jeanne et quelques-uns de ses compagnons se firent jour à travers la troupe, baïonnette au bout du fusil. Le roi, pendant l'action, parcourait à cheval les rues où la bataille avait cessé. Il déploya dans cette triste lutte beaucoup de courage et de sang-froid.

Le 7 juin, on fit des perquisitions et de nombreuses arrestations. L'École Polytechnique fut fermée, et l'artillerie de la Garde nationale dissoute. Paris enfin fut déclaré en état de siège. Un nommé Auguste Geoffroy, qui avait porté un drapeau rouge au convoi du général Lamarque, fut traduit devant un Conseil de Guerre et condamné à mort. Il se pourvut, et, après plaidoirie d'Odilon Barrot, qui déclara illégale la mise en état de siège sur simple ordonnance, la Cour suprême cassa l'arrêt. — L'effet produit fut immense. Le lendemain, l'état de siège fut levé, et les autres accusés passèrent aux assises. L'affaire du cloître Saint-Merry fut jugée à point. Jeanne, pris, avoua tout et fut condamné à la déportation.

Les Sociétés secrètes ne se tinrent pas pour battues et continuèrent à travailler sourdement l'opinion. Aux 5 et 6 juin, il n'y avait pas eu de plan d'insurrection à proprement parler. Des rixes indivi-

duelles, des provocations imprudentes avaient seules décidé du mouvement. La Société des *Droits de l'Homme,* présidée par Godefroy Cavaignac, était une des associations les plus importantes. Ses membres voulaient la République et le Suffrage universel; de nombreux procès politiques, en particulier celui de Raspail, acquitté en 1834, lui donnèrent une grande popularité. Profitant de l'antagonisme qui, entre le capital et le travail, commençait à se dessiner sous forme de salaires, ainsi que de l'agitation intérieure qui divisait la Chambre depuis la mort du député Dulong tué en duel par Bugeaud, la Société des *Droits de l'Homme* résolut de fomenter une insurrection.

Émeutes d'avril 1834.

Une loi votée contre les crieurs publics avait donné lieu à une première émeute. La loi interdisant toute espèce d'association, votée le 25 mars 1834 à une forte majorité, mit le feu aux poudres. Le 9 avril, à Lyon, comme on jugeait quelques mutuellistes coupables du délit de coalition, les faubourgs s'arment et des coups de fusil se font entendre. La ville fut bientôt hérissée de barricades, et le jeudi 10 avril, l'insurrection devint générale. Le drapeau noir est arboré à Fourvières, à l'Antiquaille; la caserne du Bon-Pasteur tombe aux mains des insurgés. A Saint-Nizier, commandait un ancien sous-officier de marine, Lagrange, président de la Société du *Progrès* et homme d'une farouche énergie. A la place des Cordeliers, il tint un régiment en échec avec une poignée d'hommes. Le général Aymar disposait de 15.000 soldats. Le 13 avril, voyant que les insurgés n'avaient plus de munitions, il leur fit proposer de se rendre. Ceux de la Croix-Rousse ne voulaient pas, mais les femmes, effrayées par cinq jours de combat, leur arrachèrent

les fusils des mains. — Il y eut 200 morts et 400 blessés du côté des insurgés ; 115 morts et 360 blessés du côté de la troupe.

Le jour où l'insurrection de Lyon était écrasée, celle de Paris éclatait. Le 10 avril, le Conseil des ministres avait donné pleins pouvoirs au préfet de Police Gisquet, qui fit procéder à de nombreuses arrestations. Le 13, la *Tribune* annonça que la République venait d'être proclamée à Lyon. Aussitôt, des barricades s'élevèrent dans les rues tortueuses du quartier Maubuée. Il y en avait une formidable rue Transnonain : elle fut enlevée dans la matinée du 14. Des soldats, ayant été blessés par des coups de feu tirés d'une fenêtre, pénétrèrent dans la maison et massacrèrent tous ceux qui s'y trouvaient. Ce malheureux événement, resté célèbre sous le nom de « Massacre de la rue Transnonain », souleva une vive indignation.

Cette fois, l'insurrection avait eu son plan. A Lunéville, un régiment de cuirassiers tenta de se soulever. Des troubles éclatèrent en même temps à Grenoble et à Marseille. Si cette affiliation de l'armée aux Sociétés secrètes s'était généralisée, le Gouvernement de Juillet aurait couru un péril certain. Le mouvement avorta. Les accusés d'Avril furent traduits devant la Cour des Pairs et sévèrement punis.

Le 20 mai, Lafayette mourait. Le pays, en proie à une sorte de prostration après les terribles journées qu'il venait de traverser, se montra presque indifférent. Avec les soulèvements de 1834 se trouvait momentanément close, pour la Monarchie de Juillet, la période des plus grandes difficultés.

CHAPITRE III

LA FRANCE EXTÉRIEURE VERS 1830

Tableau de l'Europe en 1834.

Au moment où éclata la Révolution de 1830, la Russie nourrissait de vastes projets. L'affranchissement de la Grèce et le traité d'Andrinople lui avaient permis d'entrevoir, dans la Turquie, une proie toute préparée. Faire de la mer Noire un lac intérieur et se frayer une route vers l'Inde était le but de son ambition. Il lui fallait auparavant occuper le Bosphore : la politique de Polignac avait été constamment favorable à ses vues sur Constantinople. L'Angleterre n'oubliait pas les paroles de lord Chatam et savait bien que son intérêt était la conservation de l'empire ottoman, mais, en proie à de graves embarras intérieurs [1], elle était incertaine et presque impuissante. La Prusse était en lutte avec les provinces rhénanes; l'Autriche, gouvernée par Metternich, se préoccupait de l'esprit libéral en Allemagne et de l'esprit révolutionnaire en Italie; l'Espagne et le Portugal se trouvaient à la veille d'une guerre de succession; l'Italie ne demandait qu'à secouer le joug de l'Autriche, comme la Belgique et la Pologne ceux de la Hollande et de la Russie. — Tel était l'état de l'Europe.

1 Agriculture, industrie, commerce et finances, tout périclitait en Angleterre en 1830.

Les puissances avaient vu avec une grande inquiétude s'accomplir la Révolution de 1830. Seule l'Angleterre, qui gardait rancune à Charles X de l'expédition d'Alger, à laquelle elle s'était opposée de tout son pouvoir, accepta franchement, avec sympathie même, le nouveau Gouvernement. La Russie, sur laquelle s'était constamment appuyé Charles X, la Russie se montra hautaine et réservée; la Prusse et l'Autriche prirent modèle sur elle.

Le 19 août 1830, Louis-Philippe écrivit au tzar Nicolas deux lettres, l'une officielle, l'autre autographe et personnelle, pour lui annoncer ou mieux lui expliquer son avènement. Ces deux lettres furent portées en courrier extraordinaire à Saint-Pétersbourg par le général Athalin. Nicolas rendit publique la lettre confidentielle, dont, bientôt, des copies circulèrent dans Paris.

Le roi des Français s'y montrait inquiet et embarrassé de son origine révolutionnaire. Déjà perce dans ce document tout le programme du nouveau règne : à savoir la paix à tout prix. — Le tzar fit à cette lettre une réponse dédaigneuse dans laquelle il évitait de donner à Louis-Philippe le titre de frère. Il songea même, assure-t-on, à envoyer des troupes en France pour rétablir la branche aînée des Bourbons : il en fut empêché par la Révolution de Pologne. Louis-Philippe, profondément blessé de la réponse de l'empereur, eut toutefois l'habileté de n'en rien laisser paraître. Il chercha à maintenir l'équilibre dans le jeu des alliances en se rapprochant de l'Angleterre, et, afin de surveiller de Londres toute la diplomatie européenne, il y nomma ambassadeur le prince de Talleyrand. Cette tactique intimida les

cabinets de Vienne et de Berlin. L'Autriche consentit même à réprimer sur son territoire légitimistes et bonapartistes, à condition que la France s'engageât à ne pas troubler en Italie la domination autrichienne.

Le roi d'Espagne, Ferdinand VII, avait refusé de reconnaître Louis-Philippe. Le Gouvernement français laissa les réfugiés espagnols s'organiser et s'armer à la frontière. Effrayé du bruit de ferraille qui se faisait en France, Ferdinand fit amende honorable. Au mois d'octobre 1830, il n'y avait plus en Europe que le duc de Modène qui boudât la France et refusât de recevoir son ambassadeur, car le tzar, embarrassé par la Révolution de Pologne, avait fini par reconnaître Louis-Philippe, à condition que celui-ci ne portât point atteinte aux traités existants. — La France allait pouvoir reprendre haleine lorsqu'elle fut forcée d'intervenir dans les événements de Belgique.

Révolution de Belgique.

Le Royaume des Pays-Bas se composait de trois territoires réunis par les Congrès de Vienne : la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. De race, de langue et de religion différentes, les Belges supportaient avec peine la domination des Hollandais, et le roi Guillaume d'Orange, hollandais et protestant, ne faisait rien pour remédier à une situation très tendue [1]. Le clergé belge, opprimé, prêchait ouvertement la scission; l'antipathie des deux races était à son comble lorsqu'éclata la Révolution de Juillet. Le 25 août 1830, à une représentation de

1 Nous avons dit que le prince de Polignac, prévoyant la nécessité d'une intervention, avait envoyé des troupes à Saint-Omer et à Lunéville.

la *Muette de Portici,* le public, très monté par les ressemblances qu'il voyait dans cet opéra avec sa propre situation, reprit en chœur l'air : « Amour sacré de la Patrie » que chantait le ténor Nourrit, puis, se précipitant au dehors, courut en foule saccager et incendier l'hôtel du ministre hollandais van Maanen. L'émeute se propagea rapidement dans toute la Belgique. Le prince d'Orange, envoyé d'abord comme médiateur par le roi son père, promit quelques concessions qui ne furent pas ratifiées. L'irritation devint alors extrême, et, le 23 septembre, des barricades s'élevèrent à Bruxelles. Le prince Frédéric, deuxième fils du roi, attaqua les faubourgs avec de l'artillerie et fut jeté hors de la ville. Un Gouvernement provisoire s'établit aussitôt qui proclama l'indépendance de la Belgique. Le roi de Hollande se tourna alors du côté de l'Angleterre et de la Prusse et implora leur secours. L'Angleterre refusa, mais l'armée prussienne se mettait déjà en marche lorsque M. Molé, président du Conseil, déclara que si la Prusse attaquait la Belgique, la France la défendrait. Cette attitude énergique détermina la réunion de la Conférence de Londres.

La Conférence de Londres.

Le Congrès décréta, dès le 4 novembre 1830, un armistice qui fut accepté, et le 10, un Congrès international réuni à Bruxelles proclamait l'indépendance de la Belgique, sauf en ce qui concernait les relations du Luxembourg avec la Confédération germanique. La forme républicaine ayant été écartée, la Couronne fut offerte au duc de Nemours, deuxième fils de Louis-Philippe. Celui-ci la refusa pour le jeune prince, et l'influence anglaise fit choisir Léopold de Saxe-Cobourg (4 juin 1831).

Le nouveau roi fut accueilli à Bruxelles avec le plus grand enthousiasme; mais Guillaume d'Orange, ne pouvant si facilement renoncer à la Belgique, ne devait pas tarder à reprendre les armes. Il refusa en même temps de faire évacuer par ses troupes les places fortes qu'elles occupaient. Comme le sort de la Belgique avait été définitivement réglé par la Conférence de Londres, et que l'alliance de ce petit pays avec la France avait été resserrée par le mariage du roi avec la princesse Louise, fille de Louis-Philippe (8 août 1832), l'Angleterre et la France donnèrent jusqu'au mois de novembre au roi de Hollande pour évacuer la Belgique. Le 11, pas un soldat hollandais n'avait quitté Anvers. La France envoya 70.000 hommes en Belgique, tandis que l'Angleterre appuyait notre action par la présence de sa flotte à l'embouchure de l'Escaut. Le maréchal Gérard, commandant du Corps expéditionnaire, et le général du génie Haxo bloquèrent la citadelle d'Anvers. Le 29 novembre, on creusa la première tranchée; le 23 décembre, le général Chassé, commandant de la citadelle, capitulait après une énergique défense. Le même jour, 600 Français culbutèrent 2.000 Hollandais sur la digue de Doch. La neutralité de la Belgique enlevait à la France tout espoir d'annexion; c'était aussi le renoncement, tout au moins provisoire et commandé par les circonstances, à la politique séculaire qui faisait regarder le Rhin comme la frontière naturelle de notre pays. Par contre, la prise d'Anvers, en même temps qu'elle assurait la sécurité de notre frontière du Nord, terminait la Révolution de Belgique et relevait la situation de la France en Europe. — Le duc d'Orléans et le duc de Nemours

s'étaient fort distingués dans cette courte campagne accomplie sous les yeux de l'armée prussienne, qui n'avait pas osé intervenir.

Révolution de Pologne.

Tandis que ces événements se déroulaient en Belgique, la Pologne était le théâtre d'une insurrection formidable.

L'empereur Alexandre Ier, espérant rallier les Polonais à la Russie et leur faire oublier le partage de leur pays, avait, en 1815, constitué la Pologne en royaume. La Constitution qu'il lui octroya donnait le pouvoir au roi, le tzar, représenté par un vice-roi qui devait être parent du tzar ou Polonais. Une diète, composée de deux Assemblées, votait les impôts et les lois. Le royaume avait sa capitale, Varsovie, son armée, son drapeau, sa monnaie. Mais les sentiments d'Alexandre, à cet égard, ne furent pas constants. En 1825, à sa mort, la Diète n'avait pas été réunie depuis trois ans. Nicolas Ier, son successeur, n'observa pas davantage les engagements pris envers les Polonais. Des associations, littéraires dans la forme, politiques au fond, s'étaient formées de toutes parts. La Pologne, depuis 1815, n'avait jamais cessé de compter sur la France. Ses soldats et les nôtres étaient frères d'armes depuis les guerres de l'Empire, depuis surtout la création du royaume de Varsovie, tentative incomplète sans doute, mais dont les habitants gardaient un souvenir attendri.

A la nouvelle des journées de Juillet, la Pologne crut qu'il s'agissait d'une Révolution européenne et de l'écroulement de la Sainte-Alliance. Elle se dressa pleine d'espoir et se prépara à la bataille. Les premiers jours de février 1831 furent choisis pour secouer le joug de la Russie.

Le vice-roi était alors le grand-duc Constantin, géant hirsute et laid, âme terrible dans ses colères. Des haines ardentes s'étaient amoncelées sur sa tête : la Pologne guettait en lui sa première victime.

Nicolas, en faisant transmettre à l'armée polonaise l'ordre de se préparer à marcher contre la France, précipita les événements. Tous les plans de l'insurrection furent changés, et la prise d'armes fixée au 29 novembre 1830. — Dix-huit élèves porte-enseignes envahirent à huit heures du soir l'hôtel du grand-duc, qui s'enfuit à demi vêtu. Les étudiants et les faubourgs le suivirent, et l'insurrection marcha toute la nuit dans le sang. Le 30, elle était maîtresse de Varsovie. Un gouvernement provisoire se constitua et proclama, le 25 janvier 1831, la déchéance de l'empereur. Presque en même temps, le maréchal russe Diebitch Sabolanski entrait en Pologne avec 120.000 hommes et écrasait, le 19 février, l'armée polonaise à Grochow. Les chefs polonais espéraient une intervention de la France. Ils la sollicitèrent. Lafitte, n'ayant pu l'obtenir, pas plus pour eux qu'en faveur des sujets du pape menacés par les Autrichiens, démissionna le 13 mars 1831.

La Pologne, désillusionnée, se trouva seule devant la Russie. Le général Paskewitch venait de traverser la Vistule et marchait sur Varsovie. La capitale, entourée d'ennemis, en proie au choléra, abandonnée de la France, isolée du reste du monde, se détruisit elle-même.

Dans la nuit tragique du 15 août 1831, une foule furieuse renversa le Gouvernement, arracha des prisons les agents de police russes et les pendit. Le 4 septembre, Paskewitch campait sous les murs de Varsovie et commençait, le 6, le bombardement de la

ville. On négocia le 7. Le général polonais envoya à Paskewitch une capitulation sous conditions. Il fut désavoué par la Diète, et la population, désespérée, s'enferma dans la capitale. La place n'était pas tenable, et, le 8, les Russes occupaient la ville au milieu des flammes et après d'affreuses scènes de carnage. — La nouvelle, parvenue à Paris le 15 septembre, provoqua une émotion immense et plongea la ville dans la consternation. Les affaires furent suspendues; le soir, les théâtres n'ouvrirent pas. Le lendemain, éclatait une émeute qui dura plusieurs jours. Le député Mauguin attaqua avec violence la politique extérieure de Casimir Périer, et ce fut un cri général de douleur et d'indignation lorsque le général Sébastiani, ministre des Affaires étrangères, prononça à la tribune cette phrase maladroite : « Aux dernières nouvelles, la tranquillité règne à Varsovie », dont on a fait le mot célèbre : « L'ordre règne à Varsovie. » Il y régnait, en effet, mais par la terreur et dans le sang[1].

La sympathie que rencontraient en France les malheurs de la Pologne prenait son origine dans des causes multiples. Si quelques-uns voyaient, dans la rébellion de cet infortuné pays, un mouvement libéral imité de celui de 1830 et qu'aurait dû, à leur sens, encourager la France, le plus grand nombre éprouvait une véritable humiliation à voir notre pays manquer à son rôle traditionnel et chevaleresque de protecteur des opprimés. Il faut savoir qu'il n'y a pas eu de mouvement libéral en Pologne. L'insurrection

1 De nombreuses arrestations, des exils en Sibérie, furent opérés. Cinq mille propriétaires furent déportés dans le Caucase, et, le 26 février 1832, un ukase déclarait la Pologne « partie intégrante de l'Empire ». L'armée polonaise fut licenciée, et ses soldats répartis dans les régiments russes.

de 1831 est la tentative désespérée du plus faible contre le plus fort. Sans doute il était douloureux pour la générosité naturelle des Français de voir écraser, cette vaillante nation catholique qui aima et servit la France. Mais nous ne pouvions rien. Nous étions déjà immobilisés en Belgique. Eussions-nous levé une armée que la Prusse et l'Autriche lui auraient barré le chemin. La politique de l'intervention eût été une politique de sentiment qui eût déchaîné une guerre européenne et peut-être une révolution à l'intérieur. La froide raison interdisait au Gouvernement de Louis-Philippe de tenter cette périlleuse aventure. Dans l'intérêt supérieur de la France, il eut raison [1].

Les affaires de Belgique et de Pologne ne sont pas les seules difficultés qu'ait eu à résoudre, à ses débuts, la Monarchie de Juillet. Elle fut forcée d'intervenir en Portugal et en Italie.

Expédition du Tage.

Dom Miguel, refusait toute réparation au sujet de mauvais traitements dont avaient été victimes des négociants français établis à Lisbonne. Une escadre, envoyée par Casimir Périer sous les ordres de l'amiral Roussin, força, le 11 juillet 1831, les passes réputées infranchissables du Tage, éteignit le feu des forts qui tentaient de l'arrêter et vint ranger ses vaisseaux le long des quais de Lisbonne. Les ministres portugais durent venir signer à bord du vaisseau-amiral le traité imposé par la France. — Cet acte de force indisposa l'Angleterre contre nous.

1 Casimir Perier avait engagé une action diplomatique, mais, l'Angleterre ayant refusé son concours, il dut se borner là.

En 1832, l'Autriche réprimait dans le duché de Modène et les Romagnes des insurrections qui, se réclamant des principes de la Révolution, avaient, encouragées par des consuls français, arboré le drapeau tricolore. Casimir Périer ne voulut pas rester indifférent, sacrifier les Italiens et renoncer à notre influence. Il obtint des grandes puissances leur signature à un « *memorandum* » destiné à conseiller des réformes au pape Grégoire XVI. Celui-ci ayant opposé la force d'inertie, de nouveaux soulèvements eurent lieu, et comme l'Autriche occupait de nouveau Bologne, Casimir Perier protesta par un acte qui risqua d'amener une guerre européenne. Un régiment d'infanterie, envoyé par mer, débarqua de nuit près

Prise d'Ancône.

d'Ancône et s'empara de la ville sans coup férir (février 1832). Grégoire XVI, effrayé, protesta, et l'Europe avec lui. « Les ambassadeurs se rendirent chez Casimir Perier pour lui demander des explications. Ils le trouvèrent très souffrant; on venait de lui poser des sangsues. Il les reçut avec une fierté agitée, et, au ministre de Prusse qui demandait s'il y avait encore un droit public européen, Périer répondit : « Le droit public européen, Monsieur, c'est moi qui le défends. Croyez-vous qu'il soit facile de maintenir les traités et la paix? Il faut que l'honneur de la France soit aussi maintenu; il commandait ce que je viens de faire. J'ai droit à la confiance de l'Europe, et j'y ai compté. » Ce premier mouvement passé, la conversation devint facile, et les ministres étrangers se retirèrent satisfaits [1]. »

Le pape se résigna à l'occupation d'Ancône, qui ne

1 Guizot : *Mémoires*.

fut évacuée qu'en 1838. Casimir Perier faisait peur à l'Europe. En 1833, après sa mort, la Russie, l'Autriche et la Prusse donnèrent à la France une nouvelle preuve de leur mauvais vouloir.

En avril, un mouvement révolutionnaire, provoqué par les sévérités de la Diète, avait éclaté à Francfort. La Diète en attribua aussitôt l'initiative à des réfugiés français. Après une conférence à Müchengratz, en Bohême (septembre 1833), les souverains de Prusse, d'Autriche et de Russie adressèrent au Gouvernement français une note collective par laquelle on le prévenait que tout souverain avait le droit d'en appeler un autre à son secours et que toute tentative faite pour s'y opposer serait considérée comme un acte d'hostilité [1]. L'intention était manifestement agressive. Le duc de Broglie, ministre des Affaires étrangères, répondit fort dignement qu'il ne se laisserait point intimider; le tzar et Metternich, un peu déconcertés, n'osèrent pas pousser les choses plus loin. Ce fut la dernière tentative de la Sainte-Alliance, à laquelle le prince de Talleyrand sut d'ailleurs faire contrepoids l'année suivante en resserrant l'alliance anglaise et en introduisant l'Espagne et le Portugal dans une quadruple union des Monarchies constitutionnelles.

L'événement extérieur le plus important, sans contredit, de l'époque 1830, a été la conquête de l'Algérie.

1 A la suite de la Conférence de Müsschengratz, et par manière de représailles, le *Zollverein*, traité de commerce conclu en 1829 entre la Prusse, la Bavière, le Würtemberg et la Saxe, et déjà fort défavorable à la France, fut encore renforcé. Cf. Louis Cons : *De Gœthe à Bismarck*.

Expédition d'Alger.

En 1817, des négociants français possédaient en Algérie des territoires nommés concessions d'Afrique, servant à la fois au commerce de la pêche de corail et à nos transactions avec l'intérieur du pays. Le dey d'Alger, sans aucun motif, et avec une évidente mauvaise foi, contesta les droits des concessionnaires et porta de 17.000 à 60.000 francs la redevance qu'il se faisait payer par eux. Voyant qu'aucune réclamation ne s'était élevée, le dey Husseyn exigea, en 1819, une ferme de 200.000 francs. La France céda encore, et, en 1826, le dey, peu reconnaissant, permit aux autres nations la pêche du corail au détriment de la France, seule concessionnaire jusque-là. Un nouveau sujet de querelle s'éleva bientôt.

Deux négociants algériens, Bakri et Busnach, avaient fait, à l'époque du Consulat, des fournitures de grains à la France. En 1814, le dey ordonna à notre consul de régler immédiatement cette dette demeurée en souffrance. Le consul, ayant répondu qu'il allait en référer à son Gouvernement, fut expulsé. Le Gouvernement français, désireux de conserver la concession rémunératrice de la pêche du corail, n'éleva, cette fois encore, aucune plainte; mais l'année suivante, les deux fournisseurs réclamant une somme de quatorze millions, une transaction intervint entre les deux puissances, et l'on tomba d'accord sur un chiffre de sept millions. Toutefois, Bakri et Busnach devant de leur côté 2.500.000 francs à des créanciers français, on ne leur versa que la différence. Le dey se prétendit alors créancier des deux Algériens et réclama la totalité de la somme à notre consul, M. Deval. Celui-ci exigea à son tour la remise de deux bâtiments

romains capturés par des corsaires barbaresques au mépris des traités existants. D'où une grande irritation de part et d'autre. Sur ces entrefaites, le consul de France, étant allé faire une visite obligatoire au dey à l'occasion des fêtes de Baïram, lui parla encore des deux vaisseaux. Husseyn se mit fort en colère, M. Deval riposta assez aigrement, et le dey s'emporta jusqu'à frapper le consul de France avec un chasse-mouches qu'il tenait à la main. La France ne pouvait rester sous le coup de cet affront. Sur l'ordre de son Gouvernement, M. Deval quittait Alger le 11 juin 1827; Husseyn nous déclarait la guerre, et, quelque temps après, une escadre française partait pour bloquer le port d'Alger.

Cependant M. de Martignac, alors président du Conseil, voulut tenter un dernier effort de conciliation. Il fit porter au dey l'ultimatum de la France par un capitaine de vaisseau, M. de la Bretonnière (juillet 1829). Husseyn le reçut fort mal, et, comme l'ambassadeur, sa mission terminée, passait sous les forts d'Alger, le dey, au mépris du droit des gens, fit tirer sur le vaisseau *La Provence*. — L'expédition fut alors résolue, et, le 7 février 1830, le bombardement d'Alger décidé. Le vice-amiral Duperré commandait la flotte, et le maréchal de Bourmont l'armée de débarquement. L'effectif se composait de onze vaisseaux de ligne, vingt-trois frégates, sept corvettes, vingt-six bricks, vingt-six bâtiments de transport, sept bateaux à vapeur, 37.639 hommes de troupes et 3.853 chevaux.

Les puissances applaudirent à l'action de la France. Seule, l'Angleterre protesta énergiquement. On passa outre. L'ambassadeur anglais à Paris s'étant plaint

au baron d'Haussez, ministre de la Marine, celui-ci le renvoya cavalièrement au prince de Polignac. Le président du Conseil fut dédaigneusement poli. Nous avons connu de plus récentes circonstances où des ministres français eurent une attitude beaucoup moins énergique.

Quoi qu'il en soit, la flotte française quitta Toulon le 25 mai 1830. Contrariée par les vents, elle ne parvint que le 13 juin en vue d'Alger. Le 14, les troupes débarquaient dans la presqu'île de Sidi-Ferruch. Le 19, la bataille s'engagea, et l'armée du dey, forte de 30.000 hommes, fut culbutée après un combat acharné. Le 29 juin, tandis que l'amiral Duperré ouvrait contre la ville d'Alger un feu violent, nos soldats commençaient l'attaque du fort l'Empereur [1]. Ce fort, défendu par 1.500 janissaires d'élite et une bonne artillerie, commandait la plaine et la ville. Le 4 juillet, l'artillerie française bat le fort l'Empereur en brèche. Bientôt, à la suite de nombreux éboulements, une explosion formidable se fait entendre, et le fort saute. Le général Hurel lance ses troupes sur les ruines et dirige le feu des pièces restées d'aplomb sur leurs affûts contre la citadelle de la Kasbah. En même temps, le maréchal de Bourmont envoyait un ultimatum à Husseyn, lui promettant la vie, la liberté et le maintien de ses richesses personnelles contre la remise d'Alger et de ses forts. Le dey se résigna, et le 5 juillet, nos troupes entrèrent dans Alger. Les dépenses de l'expédition furent couvertes, et au delà,

1 Ainsi nommé parce qu'il avait été bâti sur l'emplacement occupé par le camp de Charles-Quint lors du siège d'Alger par ce prince en 1541.

par un trésor de plus de cinquante millions trouvé dans la Kasbah.

L'Algérie était alors un pays totalement inconnu. On croyait, en France, qu'Alger pris, la conquête était faite, et c'était une illusion dangereuse.

L'Algérie se divisait en quatre provinces : Alger, Constantine, Oran et Titteri, ayant pour capitale Médéah. Ces quatre villes étaient éloignées les unes des autres et sans routes pour assurer la communication entre elles. Quinze cent mille Arabes, formant une population nomade divisée en tribus, vivaient à cheval ou sous la tente, libres de toute contrainte, le tribut dû aux Turcs une fois payé. Les Kabyles, descendants des anciens Numides, habitaient les contrées montagneuses. Agriculteurs, ils résidaient dans les villages; très courageux, ils étaient d'une indépendance farouche. C'est contre tous ces éléments qu'allait avoir à lutter l'influence française.

La conquête de l'Algérie est un engrenage. La lutte dura plus de quarante ans. Elle n'est pas finie et continue au Maroc. Elle ne se terminera que lorsque la France sera parvenue à l'Atlantique.

CHAPITRE IV

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — LE LYRISME ROMANTIQUE

L'époque de mil huit cent trente est caractérisée par le genre de littérature qu'on a appelé le romantisme. Quelle définition en peut-on donner? Rien n'est plus difficile, car l'évolution d'une littérature ne s'opère pas brusquement, mais par degrés. Le romantisme, simple tendance au début, se transforme en insurrection avec Victor Hugo et ses disciples, déclare la guerre aux autorités, aux codes et aux règles; il est monarchiste et catholique d'abord, républicain ensuite [1] : à proprement parler, ce n'est pas un genre.

Le romantisme.

Qu'est-ce donc?

Quand Alfred de Musset dit, dans les lettres de *Dupuis* à *Cotonet :* « ... Le romantisme, c'est l'étoile « qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui « frissonne, la fleur qui vole et l'oiseau qui embaume; « c'est le jet inspiré, l'extase alanguie, la citerne « sous les palmiers, et l'espoir vermeil et ses mille « amours, l'ange et la perle, la robe blanche des sau- « les, ô la belle chose, Monsieur... », il fait la caricature du romantisme; il en indique en même temps

1 Il est bon de faire remarquer à cet égard l'évolution politique de Lamartine et celle de Victor Hugo.

quelques traits fort justes. Il veut dire que c'est une littérature où domine le lyrisme, et un lyrisme sentimental, épris de la forme, de la couleur et du pittoresque; que c'est un genre où la sensibilité et l'imagination l'emportent sur la vie et l'observation. Mais est-ce là tout le romantisme?

On a pu dire aussi qu'il était l'*expansion de l'individualisme*, c'est-à-dire une littérature personnelle. Or, nous sommes surtout personnels par l'expression de notre sensibilité. Le romantisme aura donc une conception toute particulière des passions vives telles que l'amour et la haine dont il poussera les effets et la peinture, le plus souvent très colorés, jusqu'à l'exagération.

Ce n'est pas tout encore.

Le romantique est un individu tourmenté d'une ardente soif métaphysique. Il veut connaître les causes et le but de l'univers, l'origine de son *moi* et sa destinée[1] dans l'*au-delà*. Il a de l'inquiétude, une infinie tristesse, une conception pessimiste de la vie. Voilà qui n'est pas nouveau et tient souvent à une hyperesthésie de foie. Selon la formule, il a du *vague à l'âme*... Il se complaira dans la désespérance avec Obermann et René; il accusera la Société de ses malheurs et l'en rendra responsable avec Antony; et toujours, il prendra à témoin de ses souffrances réelles ou imaginaires les champs, les bois, les grands horizons. Fait important, car, depuis Ronsard jusqu'à Rousseau, et à part Lafontaine, il n'y a pas un brin

1 « Je me souviens, dit Shakespeare dans le *Roi Jean*, quand j'étais en France, les jeunes seigneurs avaient l'habitude d'être tristes comme la nuit, rien que pour le plaisir de la chose. »

d'herbe dans la poésie et dans le roman des XVIIe et XVIIIe siècles. Il dédaigne la science; il n'est ni penseur ni psychologue. En revanche, il est peintre et amoureux de la couleur locale et de l'exotisme. Il aura la nostalgie de l'Orient et celle du passé, du Moyen Age surtout dont il tentera une résurrection; mais ces visions d'Orient seront celles d'un Orient de bazar, et le gothique de ses cathédrales sera trop souvent de carton-pâte.

Amoureux de la forme, le romantisme renouvelle la prose comme la poésie. Il a le mouvement et le *nombre;* il est harmonieux, sonore, éloquent. Mélancolique avec délices, il chantera l'amour avec une sincérité et une intensité telles que l'on pourra croire que les poètes ne l'ont jamais chanté avant lui. Soulevé par un souffle puissant d'enthousiasme et d'altruisme, il renouvelle l'histoire avec Augustin Thierry et Michelet, l'éloquence avec Lacordaire, la peinture avec Géricault et Delacroix, la musique avec Berlioz et Chopin.

Il ne se fait pas seulement l'émancipateur du sentiment et de l'imagination, il prétend aussi « libérer » toutes les branches de l'art et de l'intelligence et se met à défendre les « principes de liberté et de justice ». Il prend à tâche de justifier le mot de Boneld : « La littérature doit être l'expression de la Société. » Mais c'est une société déjà désorganisée qu'il exprime et une société chimérique dont il rêve.

Le romantisme est donc la mentalité particulière à cette génération d'hommes qui vinrent au monde entre 1780 et 1810, au milieu des troubles de la Révolution et des guerres de l'Empire : « ... Alors s'assit « sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse.

« Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang « brûlant qui avait inondé la terre, ils étaient nés au « sein de la guerre, pour la guerre... » Il y a du vrai dans ces paroles de Musset [1]. L'enfance de cette génération avait été bercée de fanfares guerrières, et, voici qu'au moment où ils étaient devenus des hommes, il n'y avait plus de guerres. Cependant, d'autres événements étaient survenus qui avaient fourni un aliment à leur enthousiasme et au besoin d'action qui les tourmentait : la lutte de la Grèce pour son indépendance et la Révolution de 1830. Enfin, ils avaient reçu l'héritage de nombreux précurseurs.

Sans vouloir remonter plus haut, c'est incontestablement de Jean-Jacques Rousseau que provient en droite ligne le romantisme. C'est en lui qu'apparaît et que croît le plus nettement l'individualisme, le culte et l'amour du moi, de la personnalité, sous la double forme d'expansion sentimentale et d'amour de la nature : « C'est dans la *Nouvelle Héloïse,* comme « le dit excellemment M. Jules Lemaître [2], que l'on « voit poindre la théorie de la fatalité de l'amour et « presque du droit souverain de la passion. C'est de « la Julie que se répandirent dans toute la Société « d'alors le goût de la nature, de la vie campa- « gnarde, le culte de la sensibilité (ce qui ne serait « pas mal), mais de la sensibilité se croyant une vertu « (ce qui est dangereux). »

Au XVIIIe siècle, nous rencontrons encore Bernardin de Saint-Pierre, dont la philosophie pleurarde est

1 *Confession d'un Enfant du siècle.*
2 *Jean-Jacques Rousseau.*

assez niaise, mais qui, le premier, a inspiré le goût de l'exotisme si cher à toute la littérature du XIXe siècle. Il a merveilleusement rendu les paysages des tropiques avec une gamme de couleurs d'une extraordinaire richesse. Il a préparé la révolution du langage en se servant le premier de mots propres, techniques, locaux et presque argotiques, objectifs à ce point qu'ils équivalent à des sensations. C'est André Chénier enfin, un classique, celui-là, mais un vrai classique, un poète, c'est-à-dire un créateur dans un temps où il n'y avait que des rimailleurs.

Au début du XIXe siècle, l'influence de Mme de Staël et celle de Chateaubriand ont été prépondérantes.

Chateaubriand, enchanteur éblouissant, renouvelle le roman sentimental dans *Atala* et *René*. Sceptique, il pare la désespérance et l'ennui de la vie d'un manteau si brillant qu'il les rend séduisants; chrétien de surface, il restaure et fait sentir la grandeur et la beauté de la religion dans le *Génie du Christianisme*, d'où l'inspiration catholique du romantisme à ses débuts. Peintre magnifique, il dévoilera dans les *Natchez* et le *Voyage en Amérique* des horizons nouveaux et lointains, grâce à la magie d'un style merveilleux, gâté parfois par la pompe et l'emphase, mais toujours éclatant, harmonieux et *nombreux*. Il a été le plus grand poète en prose : « Son génie littéraire a ouvert toutes grandes toutes les sources. Historiens (Michelet, A. Thierry), poètes, romanciers, tous lui doivent quelque chose. Il est l'homme qui a renouvelé l'imagination française [1]. »

Mme de Staël, quoique restée très classique de

1 FAGUET : *Le XIXe siècle.*

forme, donne des idées et presque une théorie au romantisme en même temps que, dans son livre *De l'Allemagne,* elle attire l'attention sur les littératures lyrique, dramatique, philosophique de ce pays, et montre qu'il est la source de la poésie romantique (elle est la première à écrire le mot). Car le romantisme a aussi des origines étrangères dont les racines sont profondes et nombreuses.

En Allemagne, c'est Gœthe avec le désespéré Werther et son premier Faust; c'est Schiller [1] avec toute son œuvre; ce sont les fantaisies romantiques de Wieland et de Tick, les pures productions de Novalis et la philosophie de Herder [2].

En Angleterre, nous rencontrons le poète Shelley, mort trop jeune, à trente ans, dont le souffle puissant, mais amer, est trop souvent gâté par un athéisme subversif, et lord Byron, surtout, l'auteur ironique de *Lara,* de *don Juan* et de *Manfred,* errant et désolé comme Chateaubriand, dont le génie mordant, la vie malheureuse qu'il dévoua si généreusement à la Grèce et la mort glorieuse à Missolonghi (1824) ont eu une influence considérable sur les hommes de tous pays de son époque.

Citons encore les lakistes, qui tirent leur nom des lacs du Cumberland qu'ils ont chantés, Wordsworth, Southey, Coleridge, qui repoussent toute entrave classique et veulent faire de la poésie *une libre et originale création.* — En prose Walter Scott, le père du roman historique qui sévira avec tant d'intensité en 1830, vulgarise la couleur locale, les paysages d'Écosse et

1 Mort en 1805.

2 Cf. Louis Cons : *De Gœthe à Bismarck, passim.*

ses légendes. Enfin, les dominant tous, la grande ombre de Shakespeare. En Italie, Mazzoni publie, en 1820, son *Comte de Carmagnola,* et, le premier au théâtre, rompt en visière avec les unités classiques.

Toutes ces œuvres furent connues en France dès les premières années de la Restauration par de nombreuses traductions qui eurent une influence considérable sur les artistes et les poètes français. — Guizot traduit Shakespeare, Barante le théâtre de Schiller, Loève Weimar Gœthe et Wieland, Pichot Byron, etc. La *Bible* elle-même inspire Lamartine et Alfred de Vigny.

L'art avait d'ailleurs, et en toute justice, besoin d'un rajeunissement, d'une évolution, sinon d'une révolution. La littérature française était, sous l'ancien régime, *aristocratique, impersonnelle* et pénétrée de l'antiquité classique. Le classicisme faussé et dévié aboutissait à un style pompeux et vide, froid, guindé, compassé (tragédies de Luce de Lancival, Legouvé, Népomucène Lemercier). On en était arrivé à reprocher à Racine d'avoir introduit le mot *chien* dans un vers. On employait des périphrases obscures et interminables. Ducis écrit par exemple :

C'est un de ces mortels qui, dans l'obscurité,
Par de mâles travaux domptent l'adversité,
Qui, près de leurs enfants, de leurs chastes compagnes,
Coulent des jours heureux au sein de ces montagnes,

pour désigner un paysan de Savoie, ce qui est ridicule. Aussi les tragédies de ces prétendus classiques étaient-elles insupportables et ennuyaient-elles pro-

fondément une partie du public, la jeunesse surtout.

Toutes ces causes, multiples et insaisissables, donnèrent naissance au romantisme, dont la première manifestation en vers est les *Méditations* de Lamartine. En 1822, Stendhal lance une véritable déclaration de guerre dans sa brochure sur Racine et Shakespeare. Pour lui, classicisme devenait synonyme et caractéristique d'ennui. Un premier cénacle se forme, vers 1823, autour de Charles Nodier, à la bibliothèque de l'Arsenal, composé, avec lui, des frères Deschamps, Vigny, Soumet, Chênedollé, Jules Lefèvre. En 1827, Victor Hugo écrit la préface de *Cromwell* et se constitue chef d'école. En 1829, un deuxième cénacle, dont il fait partie, se reforme, toujours autour de Nodier, avec Vigny, Dumas et des artistes : les deux Deveria, Boulanger, David d'Angers.

Ce sont les principaux membres de ce groupement littéraire que l'on a appelé le romantisme que nous allons maintenant passer en revue.

Lamartine.

En mars 1820, paraissait, chez l'éditeur Nicole, une mince plaquette contenant une vingtaine de pièces intitulées « *Méditations* ». Le succès en fut prodigieux, et Sainte-Beuve a pu écrire à ce propos : « Non, ceux qui n'en ont pas été témoins ne sauraient s'imaginer l'impression vraie, légitime, ineffaçable, que les contemporains ont reçue des premières *Méditations*. On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une poésie large, vraiment extérieure, abondante, élevée et toute divine. C'était une révolution. »

L'auteur, un jeune homme de trente ans, très

inconnu la veille, s'appelait Alphonse-Marie-Louis de Lamartine. Son père, le chevalier de Prat de Lamartine, cadet d'une de ces vieilles familles de noblesse provinciale qui constituaient le squelette de l'ancienne société française, avait épousé Mlle Alix des Roys, femme d'une haute valeur et du plus noble caractère, à laquelle le poète doit la formation de son âme et l'essence toute religieuse de son génie. Fille d'un intendant des finances du duc d'Orléans et élevée à Saint-Cloud, Mlle des Roys avait partagé les jeux du jeune duc de Chartres, depuis Louis-Philippe.

Le chef de la famille de Lamartine était riche, mais le chevalier de Prat, en qualité de cadet, ne l'était point. Il ne possédait qu'un modeste vigneronnage, Milly, blotti dans le creux d'un vallon. Capitaine de cavalerie, il avait servi avec distinction.

Élevé dans le respect de la Monarchie, il se dévoua à la cause du roi jusqu'à la fin. Emprisonné comme tous les notables du pays, il fut condamné à mort. La Révolution de Thermidor l'avait sauvé, et c'est à Milly qu'avec sa femme et ses enfants il était venu se retirer pour y mener la vie obscure de gentilhomme campagnard.

Je suis né parmi les pasteurs

a dit le poète. C'est en effet au milieu des enfants du hameau qu'il passa ses premiers ans, couvé avec ses petites sœurs sous la tendresse maternelle, au milieu de la nature la plus poétique, la plus variée d'aspect : tour à tour campagne desséchée de Sicile ou du Latium, l'été, avec ses rocs pelés, cuits et recuits par le soleil et baignés dans un ciel bleu d'une

transparence extraordinaire ; vallons rêveurs d'Écosse, paysage fantastique d'Ossian, l'automne et l'hiver, alors que les brouillards montés de la Saône viennent envelopper les crêtes qui, çà et là, les déchirent.

Pour comprendre et aimer Lamartine, il faut le lire dans cette contrée qu'il a tant chérie, en septembre, à l'heure du crépuscule, quand les étroites vallées s'emplissent d'une ombre veloutée et profonde, tandis que une à une, comme des traînées de cendre, des fumées s'élèvent de ces maisons aux toits rouges et plats dans lesquelles les femmes des vignerons préparent le repas du soir. — On a prétendu que Lamartine était imprécis, que ses paysages étaient inconsistants et imaginaires. Il est au contraire très précis dans ses descriptions, mais il faut avoir vu ce pays pour se rendre compte de l'exactitude de celui qui l'a si merveilleusement chanté.

C'est dans ce décor qu'il se développe en vrai gars de Milly, dru et de belle santé, recevant ses premières leçons de l'abbé Dumont, curé de Bussières, le héros de *Jocelyn*. A dix ans, malgré les supplications maternelles, M. de Prat, tourmenté par ses frères, mit l'enfant au collège à Lyon, à la maison Pupier. Il s'y déplut extrêmement et s'enfuit. On le plaça alors chez les Pères de la Foi à Belley. Ses études terminées, il revient à Mâcon, ne sachant pas grand'chose, et y mène la vie oisive d'un jeune hobereau, car sa famille étant légitimiste, on ne lui eût pas permis de prendre un emploi sous l'Empire. Il s'essaye à faire des vers, lit la Bible, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et surtout Ossian, cette œuvre d'un poète chimérique, en réalité ballades et légendes locales arrangées par l'Écossais Mac-Pherson. Il va

au bal, devient amoureux [1] d'une certaine demoiselle Pommier et la veut épouser. Ses parents n'y consentent pas, et, pour le détourner d'une inclination qu'ils jugent dangereuse et occuper une inaction qu'ils estiment plus dangereuse encore, ils l'envoient à Naples chez un cousin, M. Dareste de la Chavanne, directeur de la Manufacture de tabacs (1811). Il y rencontre une jeune cigarière dont il devient amoureux, car toute sa vie il a été amoureux de toutes les femmes et toujours avec la même sincérité. C'est de cette cigarière qu'il fera la fille d'un pêcheur de Procida : Grazziella.

Cependant, les Bourbons étaient revenus. On fit entrer le jeune Lamartine dans les Gardes du Corps. Il tint quelque temps garnison à Beauvais, n'accompagna pas le roi à Gand aux Cent Jours et rentra dans sa famille. Puis, afin d'échapper aux levées d'hommes exécutées par Napoléon, il passa en Suisse, d'où il ne revint qu'après Waterloo. Il écrit force vers dans le goût de Parny et de Chênedollé. Dès ce moment, pourtant, il fait de très beaux vers. Une

1 Lamartine, dans *Les Confidences*, parle d'une jeune fille Lucy L..., habitant la tour de B..., près de Milly, et pour laquelle, à quinze ou seize ans, il aurait éprouvé quelque inclination. On crut longtemps à une fantaisie du poète. De très récentes recherches, dues à M. de Riaz, ont établi qu'il s'agissait d'Élisa de Villeneuve d'Ansouis, née en 1793 ou 1794. Elle vécut en effet au château de Byonne, Sologny (Saône-et-Loire), mourut le 2 mars 1807 à Paris et fut ensevelie dans une propriété particulière à La Chapelle, d'où son corps fut ramené en octobre 1811 dans la chapelle du château de Byonne. — Et voilà comment Lamartine est inexact. Seulement, il faut savoir le lire. Une tradition personnelle nous permet d'ailleurs d'affirmer que la première femme qui fit battre le cœur du poète est Caroline Pascal, sœur du Dr Pascal, de Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).

première ébauche du *Lac* a été écrite à Beauvais en 1814; le *Premier Regret* est de 1812.

En août 1816, Lamartine souffre de palpitations et d'un engorgement au foie. Le Dr Pascal, ami de sa famille, l'envoie aux eaux d'Aix. C'est là qu'il rencontra celle qu'il devait chanter sous le nom d'Elvire, la femme du physicien Charles, créole de Saint-Domingue minée par la phtisie, dont les lettres, qu'on a récemment publiées, très belles, d'un sentiment très élevé, montrent la grandeur et la générosité d'âme. L'amour du jeune poète fut profond, et l'influence de son amie certaine et durable sur l'éclosion et le développement de son génie. Certes, sans Mme Charles, Lamartine eût quand même été un grand poète, mais c'est elle qui a fait jaillir cette source si pure, si nouvelle, qui s'épanche dans les *Méditations*. Nous ne devons pas l'oublier. Il réunit quelque argent et vint la rejoindre en mars 1817 à Paris. Il passa le printemps dans l'ivresse d'une passion presque immatérielle, écrivant ses plus beaux vers, fréquentant les hommes célèbres que recevait la jeune femme dans son salon de l'Institut : c'est ainsi qu'il connut Bonald. Mme Charles mourut en décembre 1817, et le poète cristallisa sa douleur dans ces chants magnifiques qui sont bien réellement le cri de détresse d'un cœur profondément frappé. — Peu à peu il se remet; il travaille à deux tragédies sur lesquelles il fonde les plus belles espérances. Sa famille, inquiète de sa douloureuse oisiveté, l'envoie à Paris solliciter un poste diplomatique. Il ne réussit pas, mais se répand dans le monde. Il est assidu dans les salons de Mme de Sainte-Aulaire, de Mme de Raigecourt; il se lie avec le duc de Rohan. Ce jeune

homme très beau, très élégant, qui porte sur son front une auréole d'amour funèbre et malheureux; ce poète qui écrit des vers d'une inspiration si pure, si nouvelle et si touchante, plaît énormément, aux femmes surtout. Le succès des *Méditations* a été beaucoup plus préparé qu'on ne le croit. Lamartine les lit chez Mme de Sainte-Aulaire et obtient les suffrages les plus flatteurs. Le duc de Rohan le presse de les publier; M. de Genoude l'adresse à Nicole. Le 20 mars 1820, le petit volume paraissait. Nous avons dit l'enthousiasme qu'il souleva. On n'a pas idée de sa brusque explosion. Talleyrand ému (!) écrivait : « J'ai passé une partie de la nuit à lire les *Méditations*. Mon insomnie est un jugement. L'auteur est un homme; nous en reparlerons. » Pasquier, ministre des Affaires étrangères, nomme immédiatement Lamartine attaché d'ambassade à Naples, et Louis XVIII lui fait une pension.

Qu'avait donc apporté le poète dans les *Méditations?*

Il disait, dans un style presque immatériel, la tristesse infinie d'une âme qui a souffert par l'amour, mais par un amour pur, religieux, sans fin terrestre, l'amour platonique, si différent de l'amour libertin tel qu'on le concevait à la fin du XVIIIe siècle. Ces courtes pièces, d'une inspiration si neuve, si suave, si touchante : l'*Isolement, le Soir, le Vallon, l'Automne,* respiraient un sentiment profond de la nature. On sentait que l'auteur était un rustique, qu'il avait réellement vu et compris ce qu'il peignait. Cette source si pure, Lamartine l'avait amassée en rêveries, en souffrances, en contemplations autour de lui, en demeurant jusqu'à trente ans sans publier, sinon sans écrire. Cette veine d'inspiration si fraîche

du début, il a su la retrouver parfois jusque dans les tristesses de la fin. C'est ainsi qu'à soixante-sept ans, entre deux travaux de librairie, il a pu écrire *la Vigne et la Maison*.

Le 6 juin 1822, Lamartine épouse Marie-Anne Birch, jeune Anglaise convertie au catholicisme qu'il avait connue à Chambéry, chez son ami Louis de Vignet, neveu des Maistre. Il partit avec elle rejoindre son poste à Naples, et, en 1823, il donnait les *Nouvelles Méditations*. Elles n'eurent pas le succès des premières. C'est qu'elles n'ont plus le mérite de la nouveauté, et aussi, qu'à part quelques pièces très belles comme *le Crucifix, le Passé,* elles n'ont pas la même sincérité. Le poète est marié, heureux; rien de plus mauvais pour le libre essor de la poésie romantique. Enfin, les *Nouvelles Méditations* ont été écrites trop vite; elles contiennent des négligences, car, déjà, il est trop dédaigneux de se relire et de corriger. En 1825, il publia successivement *le Chant du Sacre,* dont quelques vers le brouillèrent irrémédiablement avec le duc d'Orléans, et, après la mort de lord Byron, *le Dernier pèlerinage de Childe Harold*. Ce poème valut à Lamartine une affaire. Il contenait quelques vers blessants pour l'Italie. Comme il arrivait à Florence, où il venait d'être nommé premier secrétaire, un Napolitain, le colonel Pepe, publia contre lui une violente brochure. Le poète en demanda satisfaction et fut blessé au bras droit. Les duels étaient alors sévèrement interdits en Toscane, et la situation dangereuse pour le vainqueur. Lamartine intercéda auprès du grand-duc, et sa conduite généreuse lui valut la sympathie générale.

En 1830, il succédait à Daru à l'Académie française et prononça à cette occasion un discours fort

habile sur les destinées de la poésie, véritable discours de diplomate dans lequel il eut l'art de ménager tout le monde. La même année, il donnait les *Harmonies*, que l'on a diversement appréciées, mais qui n'en constituent pas moins le premier poème philosophique que nous ayons en France. C'est une hymne à Dieu, plus panthéiste peut-être que chrétienne, superbe débordement de poésie lyrique qui contient, parmi les plus belles pièces, l'*Infini dans les Cieux, Milly, le Cri de l'Ame* et *Novissima Verba* (600 vers écrits en un seul jour, paraît-il, ce qui n'est pas impossible, étant donné l'extraordinaire facilité de Lamartine). Après la Révolution de 1830, il donna sa démission et partit pour l'Orient. Il en rapporta un récit brillant, coloré et inexact, son premier ouvrage en prose, qui est loin de valoir l'*Itinéraire* de Chateaubriand. En 1832, au cours de ce voyage, il avait eu la douleur de perdre à Beyrouth sa fille unique, Julia. Son chagrin en fut profond, et le poète garda le silence jusqu'à la publication de *Jocelyn* (1836).

Dès le début, Lamartine avait rêvé d'écrire une épopée immense, celle de l'humanité au cours des âges, dont il ne nous a donné, sous forme d'épisodes, que les termes extrêmes : le premier, *la Chute d'un Ange*, et le dernier, *Jocelyn*. Le plus curieux, c'est que le rêve de Lamartine fut en partie réalisé par Victor Hugo avec la *Légende des Siècles*. Sans la Révolution de 48, cette épopée eût probablement été écrite, mais il n'eut pas le temps.

Jocelyn est le poème du sacrifice idéal, de la douleur librement consentie. Pour doter sa sœur, Jocelyn

entre au séminaire. La Terreur l'en chasse, et il vit pendant près d'une année, proscrit, dans une grotte des Alpes. Il vient à aimer, mais, par un généreux dévouement et afin de donner l'absolution à son évêque à la veille de monter sur l'échafaud, il broie cet amour dans son cœur et reçoit la prêtrise. Sa vie s'écoule dans un pauvre presbytère de la montagne, et il finit par trouver une paix sereine dans l'acceptation de son immolation.

Jocelyn renferme des épisodes splendides, un peu trop faciles, peut-être, et beaucoup de longueurs; mais l'ordination dans la prison de Grenoble, les funérailles de Laurence, et surtout le *Chant des Laboureurs* avec ses sept tableaux de la vie rustique alternant avec des strophes lyriques, comptent parmi les plus belles productions de la poésie française :

Il est ouvert, il fume encore,
Sur le sol, ce profond dessin.
O terre ! tu vis tout éclore
Du premier sillon de ton sein...
. . . .

Il fut un Éden sans culture,
Mais il semble que la Nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon,
Ait enfin pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère,
Cachés dans son premier sillon.

Et plus loin :

Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée.
Du matin au couchant, l'ombre déjà tournée
S'allonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir;
Le lac, moins éclatant, se ride au vent du soir;

De l'autre bord du champ, le sillon se rapproche.
Mais quel son a vibré dans les feuilles? La cloche,
Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
Répand dans l'air ému l'imperceptible accord...
A ce pieux appel, le laboureur s'arrête,
Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son âme au-dessus du sillon,
Tandis que les enfants, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

Jocelyn fut bien accueilli; mais *la Chute d'un Ange* (1838), qu'*Eloa* a peut-être inspirée, fut une véritable chute.

Le public d'alors ne comprit pas et fut même un peu choqué. Le poète était obscur, beaucoup trop long : il ennuya. Ses défauts sont d'ailleurs accentués. Il improvise de plus en plus et corrige de moins en moins. Il n'avait pas le temps; il était député, et la politique occupait toute sa vie. Car Lamartine, tout ce qu'il y a de moins *gendelettre,* n'a jamais considéré la poésie que comme un délassement : « On ne doit, disait-il non sans quelque affectation, donner à ces œuvres de complaisance que les heures laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et du temps; ce sont les voluptés de la pensée; il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme. »

Un beau jour, il s'avisa qu'il était un très grand orateur, mais avant d'être orateur en prose dans ses discours de député restés célèbres, il se révéla orateur en vers dans les *Recueillements* (1839). C'est sa dernière œuvre de poésie. A partir de ce moment, Lamartine n'écrira plus qu'en prose. Député, il fera à la Chambre des improvisations éloquentes sur les sujets

les plus arides, qu'il s'assimilait avec une facilité étonnante; il composera le roman séduisant et dangereux qu'il a baptisé du nom d'*Histoire des Girondins*. Il nous serait pénible de parler de sa participation à la Révolution de 48. L'homme politique n'est pas exempt de reproches; à l'époque, ses meilleurs amis, sa famille même, ne les lui ont pas ménagés.

Après le coup d'État, Lamartine se réveilla ruiné. Il y avait un peu de la faute des événements, beaucoup de la sienne. C'était, avons-nous dit, un vigneron. Le vigneron est un homme qui dépense jusqu'au dernier sou le produit de sa récolte, si elle a été bonne, quitte à s'arracher les cheveux de désespoir et à maudire le sort si, l'année d'après, ses vignes gèlent. Ainsi faisait notre poète. Ce n'est pas que l'argent (il en gagnait) ou les héritages (il hérita de tous les côtés) lui eussent manqué, mais il dépensait tous les ans, et fort exactement, le double de ses revenus. Son voyage en Orient fut marqué par les plus folles prodigalités; il répara coûteusement Saint-Point et Monceau; il tenait table ouverte, et, malgré l'ordre de Mme Lamartine, le gaspillage était grand. Enfin, se trouvant toujours à court d'argent liquide, il faisait des spéculations de ce genre : il achetait à crédit le vin de ses vignerons et de ceux d'alentour, le revendait à n'importe quel prix, et, de la sorte, accumulait ses dettes. Pour s'acquitter, il se mit courageusement au travail et se condamna à une tâche écrasante. A part quelques pièces en vers comme *la Vigne et la Maison*, écrite en 1857 au plus fort de sa détresse, il n'écrivit plus qu'en prose : *les Constituants*, *le Cours familier de littérature*, dans lequel il fait preuve d'un médiocre esprit critique, et les

Confidences, très inégales, trop arrangées pour qu'on y puisse trouver la vérité sur les événements de sa vie [1]. Il vécut très retiré sous l'Empire, quasi oublié, tenu à l'écart par la société du Mâconnais, qui ne lui pardonnait pas d'avoir fait proclamer la République en 1848. Il avait perdu sa femme et vivait en compagnie de sa nièce, Valentine de Cessiat, qui, avec un soin pieux, s'était consacrée à lui. Malgré son effort, il succombait à sa tâche. On s'en émut, et les Chambres lui votèrent une rente viagère de 25.000 francs (1867).

Il mourut à Passy le 21 mars 1869. Il avait voulu être enterré à Saint-Point, petit château perdu au fond d'une gorge qu'il s'était plu à embellir. Ses amis politiques vinrent en très petit nombre lui rendre les derniers devoirs, ainsi qu'une maigre députation de l'Académie française; mais sur la route de Mâcon à Saint-Point, de toutes les maisons sortaient des paysans qui se joignaient au cortège pour accompagner jusqu'au bout « M. Alphonse », comme ils l'ont toujours appelé dans son pays.

Lamartine a été un très grand poète. Il a apporté une note exquise et complètement nouvelle, faite toute de sentiment et nullement sensuelle; une note religieuse et philosophique aussi. Enfin il a idéalisé, purifié l'amour et associé la nature aux éloquents cris du cœur qu'il a poussés. On lui a reproché des négligences, des impropriétés, des rimes si faibles qu'elles en étaient absentes. Tout cela est vrai.

« Je chantais, mes amis, comme l'homme respire. »

1 A cet égard, les *Mémoires inédits* sont beaucoup plus sincères.

Il travaillait le matin, couvrant d'une écriture sans ratures de grandes pages qu'il jetait par terre aussitôt remplies. A dix heures, Mme de Lamartine entrait, ramassait les feuilles éparses et les mettait en ordre. Le poète ne les relisait jamais. Il a donc eu de grands défauts qu'il sourirait de nous entendre lui reprocher. Il eut aussi du génie, et ses défauts faisaient partie de son génie. Sans eux, il serait peut-être moins humain. Poète élégiaque, il ne fut ni mièvre ni efféminé, comme on serait tenté de le croire. Il aimait Voltaire, Parny, et détestait Jean-Jacques Rousseau. Poète philosophe et religieux, il était doué d'une forte dose de fatalisme oriental. Par ses hérédités, c'était un homme de vieille race. Il est resté une très belle figure.

Les Anciens auraient professé la plus vive estime pour son caractère : c'est un stoïque. Il est aussi presque nihiliste, et sa philosophie peut ainsi se résumer : « Nous sommes le jouet d'une divinité ironique et implacable contre laquelle nous pouvons protester, sinon opposer de résistance. La vie est une mauvaise plaisanterie qui dure trop longtemps et dans laquelle il n'y a rien à faire qu'à attendre la mort. Résignons-nous donc; *faisons abnégation*, écartons-nous des importuns et des imbéciles et *tressons de la paille* en cultivant la religion de l'honneur, qui en vaut bien une autre. » Alfred de Vigny.

L'attitude est hautaine; elle rendra sûrement malheureux celui qui l'aura prise : elle ne manque pas de grandeur.

Le comte Alfred de Vigny, né à Loches le 27 mars 1797, était issu d'une vieille famille beauceronne, de noblesse moins ancienne toutefois qu'il ne l'a pré-

tendu. En 1814, à seize ans et demi, il embrassa comme ses aïeux la carrière militaire et entra dans la Maison du Roi en qualité de sous-lieutenant aux Gendarmes Rouges. Il suivit Louis XVIII à Gand, et c'est d'un peu plus tard que date sa première pièce de vers, *la Dryade*. Elle rappelle la manière d'André Chénier, qu'il ne connaissait d'ailleurs pas, puisque c'est en 1822 seulement que Latouche publia les œuvres du malheureux poète. *La Dryade* est une idylle charmante, d'une grâce et d'une couleur particulières, un dialogue entre deux bergers que l'on dirait tiré de Théocrite et qui finit en un accord mélodieux :

> Le chêne ému tremblait; la flûte de Bathylle
> Brilla d'un feu divin; la Dryade, un moment
> Joyeuse, fit entendre un doux frémissement,
> Doux comme les échos dont la voix incertaine
> Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

En 1815, après les Cent Jours, Vigny entra dans la garde à pied. Il publie un petit recueil de vers sans nom d'auteur en 1822, et, en 1823, écrit le premier de ses poèmes bibliques : *Eloa*. Il avait vingt-cinq ans et se sentait déjà seul dans la vie. *Eloa* est une créature toute liliale, d'une beauté séraphique, qui aime un ange déchu et qui l'aime par pitié. Cette forme de tendresse est l'expression la plus délicate, la plus exquise de l'amour et aussi la plus pure parce qu'elle touche de très près au sacrifice.

A cette époque, Vigny est en garnison à Vincennes. Il fréquente chez Nodier et fait partie du premier cénacle; il est témoin au mariage de Victor Hugo, et les deux poètes sont liés d'amitié. Ils se brouillèrent

par la suite. Cependant il souffrait de la monotonie de la vie de garnison. Il aurait voulu l'action, la bataille. La guerre d'Espagne survient; il espère bien la faire. Son régiment est en effet désigné et il part comme capitaine, mais la mauvaise chance le poursuit, et il ne franchit pas les Pyrénées. Cantonné à Pau, Vigny profite de ses loisirs forcés pour composer *Dolorida,* pièce touchante mais un peu gâtée par l'abus des périphrases, si à la mode à l'époque [1], et *le Cor,* le premier véritable essai de poésie romantique.

Jamais poète n'eut aussi complètement le physique de l'emploi. De beaux cheveux blonds encadraient une aristocratique figure illuminée de deux yeux bleus de mer perdus en songe. Il était poli, affable, mais affectait l'immatérialité la plus complète. Mme Dorval prétendait qu'en cinq ans elle ne lui vit manger qu'un radis :

« Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, dit Alexandre Dumas, très capable de vous rendre un service et très incapable de vous jouer un mauvais tour. » — Il y a tant de gens qui sont justement capables du contraire.

Très épris de Mlle Delphine Gay (depuis Mme de Girardin), le comte de Vigny voulait l'épouser. Sa mère s'y opposa à cause du manque de fortune de la jeune fille. Il ne fit pas grande résistance, et, le 3 février 1825, épousa à Pau Miss Lydia Bunbury, jeune Anglaise d'une grande beauté. Cette union donna au poète tout le bonheur qu'il était susceptible d'éprouver.

1 Périphrase pour désigner une chemise; une autre pour désigner une pendule.

Il ne faut pas oublier qu'Alfred de Vigny a été un précurseur dans le roman comme au théâtre et en poésie : en 1826, il publia *Cinq Mars*, le premier roman historique que nous ayons eu en France. L'ouvrage plut quoiqu'il nous paraisse aujourd'hui plein de longueurs, de partis pris, et que les caractères en soient médiocrement observés. — En 1827, dégoûté de la vie de garnison et déjà célèbre, Alfred de Vigny démissionna. La Révolution de 1830 le laissa indifférent. Légitimiste, il attendit, pour les suivre, que les princes montassent à cheval. Comme ils n'y montèrent pas, il resta chez lui et regarda le Gouvernement de Juillet s'installer sans autrement protester. — Depuis un an, d'ailleurs, Marie Dorval était entrée dans sa vie. Ils étaient aussi peu faits que possible l'un pour l'autre. Il la traitait comme une reine, et presque comme une sainte, ce à quoi elle n'était guère habituée. Elle fit, sans le vouloir, abominablement souffrir ce galant homme, qui cachait sous une apparente froideur une rare puissance de tendresse et de passion.

En 1829, il donna au théâtre *Othello*, adaptation de Shakespeare, en 1831 *la Maréchale d'Ancre*, et en 1835 *Chatterton*. Nous parlerons plus loin de ces œuvres dramatiques. A partir de 1830, Alfred de Vigny n'écrivit plus qu'en prose. *Stello*, évocation parfois un peu pénible du genre rococo au XVIIIe siècle, renferme les vies et les morts lamentables de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, trois récits à la façon de Sterne et de Diderot. *Servitude et Grandeur militaires*, dont la conception maîtresse est que toute grandeur a comme rançon une servitude, contient deux courts chefs-d'œuvre : *la*

Veillée de Vincennes et surtout *Laurette ou le Cachet rouge,* qu'on ne peut lire sans avoir les larmes aux yeux.

A dater de ce moment (1835), Vigny, blessé au cœur, disparaît de la scène littéraire et se retire à la campagne, dans son domaine de Maine-Giraud, qu'il ne quittera plus que rarement. Il cesse de publier, sinon d'écrire.

En 1845, il est élu à l'Académie et reçu par M. Molé avec une dureté restée légendaire et incompréhensible. Il mourut en 1863, laissant un poème posthume, les *Destinées,* qui contient ses plus belles pièces de poésie philosophique, et le *Journal d'un poète,* qui aide à comprendre certaines bizarreries de son œuvre et de son caractère.

Le pessimisme de Vigny n'est point affectation. C'est chez lui attitude naturelle. Bien plus sincère que René ou Antony, il a *vraiment mal,* parce que, de tous les romantiques, il est le plus intelligent et peut-être le seul penseur. Aussi des écoles modernes l'ont-elles revendiqué pour chef. Il croit que tout, ici-bas, n'est que symbole et songe, que les idées seules existent :

« Jouir des idées, a-t-il dit, était la plus obsédante de mes pensées. » Méprisant le métier, il estime que tout travail de style est une profanation de la pensée. Aussi son écriture présente-t-elle parfois d'étranges défaillances. Il offre avec Léopardi une étroite parenté morale ; il n'est pas éloigné de Pascal.

On a prétendu qu'il était athée. Nullement. Seulement il se demande pourquoi il y a tant de mal et d'injustice dans l'univers, tant de douleurs, de souffrances imméritées. Comment concilier cela avec la

sagesse et la bonté divines? C'est que contre l'homme, autrefois, une sentence mystérieuse a été rendue [1]. Il est fataliste, mais non impie, et sa colère contre la Divinité est sourde (*Moïse; la Maison du Berger*). Dorval l'ayant fait souffrir, il pense avec l'*Ecclésiaste :* « La femme est plus amère que la mort, et ses bras sont comme des chaînes », et il écrit *Samson.* Comme, en même temps, il est idéaliste, il compose la *Bouteille à la Mer.* Il est par-dessus tout stoïque, et il écrira *la Mort du Loup*, qui, blessé à mort, se couche en léchant son sang et expire sans pousser un cri : « Un désespoir paisible est la sagesse même. » Il a enfin le culte de l'honneur et de l'abnégation : il les glorifiera dans *Laurette.*

Alfred de Vigny a été très original. S'il n'avait pas eu l'haleine un peu courte, si son style ne présentait des inégalités, des négligences parfois extrêmes, il serait peut-être le plus grand poète du XIXe siècle.

Victor Hugo. Lorsque précisément on demandait à Victor Hugo quel était le plus grand poète du siècle, il répondait : « Alfred de Musset est le second. » A part lui, il s'estimait sans doute le premier, car il était démesurément orgueilleux.

Il est né à Besançon le 26 février 1802, d'un père lorrain et d'une mère vendéenne ou, plus exactement, nantaise. Sa première enfance s'écoula en Espagne, où son père, le général Hugo, envoyé par Napoléon, avait emmené sa famille. Il a rapporté de ce pays,

1 « Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, Seigneur ! Mais, ignorant les fautes et le procès, je *subis* ma prison. J'y tresse de la paille pour oublier. » (*Journal d'un poète.*)

avec le sens de la couleur et du pittoresque, une vision très exacte qu'il transportera plus tard dans les *Orientales,* qui sont surtout espagnoles. En 1810, Mme Hugo revint en France avec ses enfants et s'installa rue des Feuillantines, dans une maison située au fond d'un grand jardin où elle donna asile au général Lahorie, compagnon d'armes de son mari et proscrit. Le général faisait traduire Tacite au jeune Victor. Celui-ci fit ses études à la pension Cordier, épris à la fois de lettres et de mathématiques, car, pour obéir à son père, il se préparait à l'École Polytechnique. En 1814, il composa une tragédie, *Irtamène,* et, en 1818, obtint un accessit de physique au concours général. En 1819, il publie dans le *Lycée français* une très bonne pièce, la *Canadienne suspendant au palmier le tombeau de son nouveau-né,* et remporte le prix des Jeux Floraux à Toulouse avec une *Ode à Henri IV*. C'était déjà un vrai poète. Il comprit alors que sa vocation était uniquement littéraire, et il abandonna l'École Polytechnique. Le général Hugo, fort en colère de ce coup de tête, coupa les vivres à son fils. Le jeune homme persévéra, et, pendant un an, vécut comme le Marius des *Misérables,* avec sept cents francs que lui avaient rapportés ses premiers écrits. En 1822, il lance les *Odes et Ballades* et reçoit de Louis XVIII une pension de mille francs, moins pour son talent qu'à cause d'une lettre interceptée par le *Cabinet Noir* et dans laquelle le jeune poète offrait généreusement l'hospitalité au lieutenant Delon, ami de sa famille, condamné à mort par contumace à la suite de la conspiration du général Berton [1]. Très épris d'une amie d'enfance,

1 Contesté par M. Biré.

Adèle Fouché, il l'épousa la même année. Il était à cette époque légitimiste et catholique.

La rédaction d'un journal (*Le Conservateur littéraire*), des romans (*Bug-Jargal, Han d'Islande*), *les Odes et Ballades, les Orientales,* le font peu à peu connaître. En même temps, il fait du théâtre : *Cromwell* (1827), *Marion Delorme,* interdit par la censure, et, en 1830, *Hernani,* qui le consacre chef d'école. En 1825, Charles X l'avait décoré de la Légion d'Honneur.

Après 1830, Victor Hugo multiplie ses productions. Ce sont : *Notre-Dame de Paris,* roman (1831), *les Feuilles d'Automne* (1831), *les Chants du Crépuscule* (1835), *les Voix intérieures* (1837), *les Rayons et les Ombres* (1840), *le Rhin, impressions de voyage* (1842); au théâtre, *le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Ruy Blas, les Burgraves.* En 1841, il entre à l'Académie après plusieurs échecs.

En 1845, il est nommé pair de France, le summum de ses ambitions, car il voulait devenir ministre. Il était d'ailleurs fort goûté sous la Monarchie de Juillet. Il fréquentait chez le roi Louis-Philippe, se laissait appeler le vicomte Hugo, et son salon de la place Royale était un centre littéraire. — Après la Révolution de Février, il devint républicain. — Élu député de Paris à la Constituante, il fonde le journal *l'Événement,* se révèle anticlérical (loi sur l'enseignement) et incline doucement vers un socialisme sentimental. L'évolution est très nette. Après le 2 décembre, il fait de l'opposition au prince Napoléon et se réfugie d'abord en Belgique, puis à Jersey et à Guernesey. Il y passa tout le temps de l'Empire, écrivant des pamphlets politiques (*Histoire d'un Crime, Napoléon le petit*), les *Châtiments* (1853), véhémente satire

lyrique, les *Contemplations* (1856), la première *Légende des Siècles* (1859), les *Misérables*, roman (1862), les *Chansons des rues et des bois*, poésies gaies, trop gaies pour un exilé, les *Travailleurs de la Mer* (1866). Rentré en France après la chute de l'Empire, les événements lui inspirent l'*Année terrible* (1872). Il donna encore la deuxième *Légende des Siècles* (1877) et l'*Art d'être grand-père* (1880), œuvre un peu puérile. Il mourut le 22 mai 1885 et fut inhumé au Panthéon.

Avec la noblesse d'attitude et de caractère de Lamartine et Vigny, contrastent l'esprit vaniteux, l'attachement pour les biens terrestres et les petits côtés de la gloire que l'on trouve chez Hugo. Très rancunier, il se souvenait et se vengeait vingt ans après d'une offense, même involontaire (Nisard, Veuillot). Il est plein d'admiration pour lui-même, et très naïvement : « Je fais mon métier de flambeau », dira-t-il.

En politique, c'est une girouette, et il se met volontiers du côté du manche. Il a été royaliste et catholique sous les Bourbons, très *juste-milieu* sous Louis-Philippe, et il penche tellement vers le socialisme en 1849 que, l'Empire apparaissant à l'horizon, il ne peut que lui faire une bruyante et théâtrale opposition. Il finira républicain et libre penseur. Il a pu être de bonne foi dans ces diverses évolutions, soit. Mais pourquoi les dissimuler et tenter, inutilement et après coup, de mettre de l'unité dans ses convictions?

Il n'est pas tendre et médiocrement sensible; aussi nous émeut-il rarement. Il manque presque toujours de tact. Dans les *Contemplations*, après des vers tou-

chants sur la mort de sa fille Léopoldine noyée en mer, il écrit des gaudrioles sur les grisettes. A côté de cela, et il est juste de le reconnaître, il a toujours gardé des sentiments d'homme de famille. Il a aimé son métier avec passion et a été un grand travailleur. Il a fourni un labeur écrasant et continu pendant plus de soixante ans.

Il a été également un poète de génie et l'un des plus grands artistes en vers et en prose de la langue française, qu'il connaissait admirablement, et que nul, si ce n'est Théophile Gautier, n'a manié, avec plus de force et d'habileté. Il en a tiré un effet prodigieux. Victor Hugo est un maître de la forme, et c'est par là qu'il est le plus original. En général, il manque d'âme, sauf dans les *Châtiments*, où la haine, une haine éloquente d'ailleurs, le soutient et l'emporte. Partout ailleurs, il se montre un merveilleux ciseleur de vers, le plus grand peut-être qui ait été, le maître du rythme et de l'antithèse, un peintre aux images éblouissantes. Il est parfois aussi rocailleux, et l'on s'explique fort bien ces deux vers qu'on a faits sur lui :

Quand donc au corps qu'académique on nomme,
De roc en roc grimperas-tu, rare homme ?

Il ne parle pas au cœur. Il fait son métier de poète froidement, comme un métier, avec beaucoup de *roublardise*, qu'on nous passe le mot, car il a beaucoup travaillé. On ne le sent pas saisi de ce délire sacré qui fait du poète une sorte d'inspiré. Il est beaucoup moins poète que Lamartine ou Musset au sens profond du mot, et, au risque d'avancer un paradoxe, nous n'hésitons pas à déclarer que, chez lui, le pro-

sateur est supérieur au poète, sauf dans les *Voix Intérieures*, l'émouvant *Petit roi de Galice* de la *Légende des Siècles* et les imprécations des *Châtiments*. Il a en général peu d'idées personnelles et prend son bien où il le trouve. Ce n'est pas un reproche. Dans la tristesse d'*Olympio*, d'un désespoir fort tranquille en somme, il reprend le thème du *Lac;* Gavroche est le frère cadet de Tortillard, et la *Esmeralda* sort de toutes pièces d'un vieux roman espagnol. Psychologue rudimentaire, Hugo n'est pas non plus un penseur, et tous les critiques sont d'accord sur ce point. Il a ce fond de bourgeois anarchiste si fort à la mode hier et qui déjà date terriblement [1]. *Les Misérables* sont une épopée gigantesque et grandiloquente dont la conception est essentiellement révolutionnaire, car si Jean Valjean est touchant et hors nature, combien de forçats sont-ils des Jean Valjean? Les figures de Mgr Bienvenu, de Mlle Baptistine, sont, il est vrai, charmantes; le type du père Gillenormand, une trouvaille, et l'amour d'Eponine pour Marius, si discrètement indiqué, une idylle autrement agréable que celle de l'insignifiante Cosette et du même Marius.

L'affabulation de *Notre-Dame de Paris* est quelconque. Les personnages ont peu de relief quand ils ne sont pas répugnants comme Claude Frollo ou monstrueux comme Quasimodo. L'ouvrage renferme des digressions fatigantes et un encombrement prodigieux, et, à côté de cela, des tableaux éclatants (*Paris à vol d'Oiseau*), et une évocation très vivante de tout un monde de truands. « Victor Hugo est un génie mythologique. Il a le génie du sublime,

1 Voir *Claude Gueux* et le *Dernier jour d'un condamné*.

de la parole rythmée, et de la création linguistique », a dit M. Renouvier, mais il n'est pas naturel et presque toujours exagéré. Dans les *Misérables,* à côté de très belles pages, il se livrera à une débauche d'images, d'énumérations bizarres et obscures. Dans les *Travailleurs de la Mer,* qui renferment d'ailleurs des descriptions splendides, il fera étalage d'une érudition pédantesque, de connaissances nautiques ahurissantes et d'une philosophie apocalyptique.

On a beaucoup vanté l'esprit de Victor Hugo. Il en avait, parfois du plus fin. Une fois que l'Académie lui avait préféré Dupaty, vaudevilliste bien oublié aujourd'hui, il se vengea par ce mot charmant : « Je croyais qu'on allait à l'Institut par le pont des Arts; il paraît qu'on y va aussi par le Pont-Neuf. » Trop souvent aussi, il eut un genre d'esprit inférieur, fait de calembours et de burlesque. Il nous montrera par exemple « l'hiver se tenant les côtes sur le pôle » ou « le tonnerre qui n'y peut plus tenir et qui éclate ».

Tout cela n'empêche qu'il ne soit un très grand et très habile artiste. Sur la fin de sa vie, il était devenu le patriarche et comme le poète patenté de la troisième République, à ce point que toute ville de province qui se respecte se croirait déshonorée si elle ne présentait la trinité des rues Gambetta, Carnot et Victor-Hugo.

On lui a fait des funérailles imposantes et ridicules, pleines d'antithèses comme son œuvre. Le corbillard des pauvres, ce très jeune homme tout seul derrière, et, plus loin, tous les corps constitués et la garnison de Paris, cela était saisissant et très beau. Ce qui l'était moins, c'était la horde innombrable qui

suivait, ce défilé carnavalesque de députations de tout genre, parmi lesquelles il ne faut pas oublier la Société des *Beni-Bouffe-toujours* qui, bien certainement, n'avaient jamais lu un seul vers du poète : il méritait mieux.

« Il me donne toujours l'impression d'un bosquet de lilas foudroyé », a dit de lui nous ne savons quel excentrique. Alfred de Musset.

La boutade n'est pas seulement jolie. Elle caractérise admirablement la grâce aimable et jeune, la fraîcheur printanière, la fantaisie charmante du génie d'Alfred de Musset, trahi par l'amour, ravagé par la douleur, usé par tous les orages de la vie. Parisien de Paris (ils sont si rares !), il naquit le 11 décembre 1810 dans la vieille rue des Noyers et fit de bonnes études au collège Bourbon (Henri IV). Sa première publication est, en 1828, la traduction, très infidèle, du reste, de l'*Anglais mangeur d'opium*, de Thomas de Quincey. A dix-huit ans, il lançait son premier volume de vers.

Les Contes d'Espagne et d'Italie effarèrent littéralement les classiques, dont le jeune débutant se moquait agréablement, et la critique se montra sévère pour les vers disloqués de l'auteur, ses débauches de métaphores qui dépassaient les *Orientales* en hardiesse.

Le succès de l'ouvrage tint du scandale et lança Musset en pleine bataille romantique. Il fut introduit au Cénacle, à l'Arsenal, et, tout de suite, se lia avec Victor Hugo, Sainte-Beuve et les Deschamps. On attendait beaucoup de lui, et de fait, jusqu'à vingt-six ans, il produisit sans relâche, célèbre au sortir de l'adolescence grâce à ce que depuis on a appelé les

Premières Poésies (de don Paez à Namouna), grâce surtout à *Rolla* (1833).

En mars 1833, Sainte-Beuve, qui s'entremettait volontiers dans ces sortes de choses, lui fit faire la connaissance de George Sand qu'*Indiana* et *Valentine* venaient de mettre en relief. Ils résolurent de visiter l'Italie ensemble et, en décembre, partirent pour Venise. — Les voyages sont la pierre de touche des affections humaines; l'amitié y sombre souvent, l'amour presque à coup sûr. Ceux que M. Charles Maurras appelle « les Amants de Venise » étaient tout ce qu'il y a de moins faits l'un pour l'autre, condition excellente pour la naissance de l'amour, détestable pour sa durée. Musset était un enfant enthousiaste et nerveux, d'une sensibilité maladive, passant en une heure de la tendresse à l'irritabilité, de la générosité à la rancune, de l'ardeur au travail et au plaisir à la satiété et à la paresse, charmant à voir une heure, insupportable à vivre. George était une femme de trente ans, aux idées faites, et mal faites, tout ensemble sérieuse et sensuelle, prêchant la vertu sans la pratiquer, et l'émancipation des femmes parce qu'elle avait été mal mariée; régulière dans son travail et ses habitudes, sinon dans sa conduite : au fond très bourgeoise, très *pot-au-feu*, ennuyeuse à pleurer dans l'intimité. — Cela ne pouvait pas marcher.

Déjà le voyage n'avait pas été sans heurts. La rencontre de Stendhal à Avignon, sa verve de commis voyageur et ses plaisanteries de corps de garde avaient ravi Musset et effarouché George Sand, très prude à ses heures. Ils arrivèrent à Venise à la fin de décembre, le soir, par la pluie : ils étaient déjà désenchantés. Le désaccord s'accentua rapidement. Musset était venu en Italie pour s'y enivrer d'art, d'amour et de

délicieuse flânerie; George, qui avait deux enfants à élever, des romans promis à Buloz et aucune fortune, pour travailler. Elle faisait de son temps deux parts bien nettes dont la plus considérable était consacrée à la tâche journalière, et elle ne souffrait point qu'on y touchât, ce qui agaçait le fantaisiste Alfred. Des scènes éclatèrent, et déjà ils étaient décidés à une séparation lorsque, vers la fin de janvier 1834, le poète tomba malade. Il faut rendre cette justice à Mme Sand qu'elle le soigna, et maternellement; mais le médecin Pagello, qu'on avait appelé, était, sinon très intelligent, du moins très bel homme. Ce fut un malheur. La conduite de George Sand a été inqualifiable, et l'on s'explique aisément que le paquet de nerfs qu'était Musset, trahi à son chevet, ait pensé mourir d'une fièvre cérébrale. — Sa jeunesse le sauva. Ils se séparèrent en avril 34, et le poète rentra en France, laissant George Sand achever ses romans à Venise, en compagnie de Pagello.

Ils s'étaient promis de s'écrire : grave imprudence qui gâta tout. Les romans terminés, Mme Sand reprit à son tour le chemin de Paris, où elle arriva en août 1834, ramenant, sans bien savoir pourquoi, Pagello avec elle. Musset était alors à Bade. Il ne pouvait se consoler d'avoir perdu son amie et lui écrivait des choses de ce genre : « Je t'aime, ô ma chair et mes os et mon sang ! Je meurs d'amour, d'un amour sans nom, insensé, désespéré, perdu. Tu es aimée, idolâtrée, adorée jusqu'à en mourir. » Et George, déjà lasse de Pagello qui n'avait pas non plus gagné au voyage, répondait sur le même ton. Et cela devait être bien fatigant, une passion pareille ! Que voulez-vous? C'est ainsi qu'on concevait l'amour en 1830.

Ils se reprirent en octobre. Pagello, comprenant

enfin (des amis communs s'étaient chargés de le lui faire entendre) qu'il jouait un sot rôle, regagna l'Italie. Musset et George Sand se crurent heureux, se lassèrent, rompirent de nouveau en décembre 1834 et se reprirent en janvier 1835. Après quelques semaines affreuses, une rupture définitive eut lieu le 7 mars 1835. George, elle, s'en tira avec une bonne crise de foie, après quoi elle se consola avec Michel de Bourges, en attendant Chopin. Quant à Musset, il était marqué pour toujours. Il ne devait plus être que « ce jeune homme d'un si beau passé », comme l'a appelé Henri Heine.

Si, après tant d'autres, nous avons rapidement conté cette folle aventure, c'est qu'il est impossible de comprendre les *Nuits* et la *Confession d'un enfant du Siècle* quand on ne la connaît pas. Avant les *Nuits,* en effet, le génie du poète ne s'est pas encore développé. Ses premières poésies sont turbulentes, pleines d'esprit, d'une forme très remarquable, mais il y sacrifie un peu trop au plaisir enfantin et à la mode du jour de vouloir « épater le bourgeois ». Il se montre volontiers fanfaron de vice (*Rolla*). Au fond, il n'était qu'un classique égaré parmi les romantiques, et très vite, dès 1831, il rompit avec la nouvelle école, qui ne le lui pardonna pas. Il la raille dans *Namouna :*

Si, d'un coup de pinceau, je vous avais bâti
Quelque ville aux toits *bleus,* quelque *blanche* mosquée
Avec l'horizon *rouge* et le *ciel assorti...*

Il l'attaque franchement dans les lettres de *Dupuis et Cotonet.* Tout de même « le byronisme est un des

lambeaux du manteau romantique dont il ne se débarrassa jamais complètement », dit Mme Arvède Barine dans une fine étude sur Musset.

Très intelligent, très bien doué comme écrivain et parfaitement original, il manquait un peu d'imagination. Il travaillait surtout sur documents humains, dont le meilleur était son propre cœur. Il finit par ne plus voir en art que la peinture des émotions et des sentiments. C'est un sensitif par excellence et très sincère, sans nulle affectation, dont les poésies sont des causeries charmantes. A défaut de puissance, il possédait une fraîcheur exquise, avec le goût et le don de la grâce : « Il est frais comme le voisinage d'une source avec quelque chose d'aérien et d'indéfinissable [1]. »

Qui pourra dire pourquoi ces vers :

> Le carnaval s'en va, les roses vont éclore;
> Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.
> Cependant du plaisir la frileuse saison
> Sous ses grelots légers rit et voltige encore...

sont d'un rythme si fluide? Pourquoi ceux-là :

> Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
> Quel séraphin pensif, penché sur ton chevet,
> Secouait des lilas dans sa robe légère
> Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?

sont d'une si rêveuse mélancolie?

Et malgré cela, la lecture de son œuvre laisse triste, et, de toutes les saveurs, c'est l'amertume, le

1 Faguet : *Le XIXe siècle.*

goût de cendre, qui finit par dominer. Qu'il est bien le lilas foudroyé ! La douleur devait faire jaillir le génie de Musset dans ces manifestations d'une éloquence magnifique et navrante qui ont nom *les Nuits, les Stances à la Malibran,* l'*Épître à Lamartine, le Souvenir.*

Les *Nuits* sont le cri d'un cœur qui s'ouvre tout palpitant, tout frémissant de douleur, et de douleur sincère. La délicieuse élégie lyrique qu'est le commencement de la *Nuit de Mai* se mouille bientôt de larmes et s'achève en un sanglot déchirant malgré le désir qu'a le poète de divertir son chagrin. La *Nuit d'Août* est une rechute désespérée :

O Muse ! que m'importent ou la mort ou la vie?
J'aime et je veux pâlir; j'aime et je veux souffrir;
J'aime, et, pour un baiser, je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

Il reprend confiance, avec la *Nuit d'Octobre,* dans les consolations que donnent l'art et le travail :

Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours !
Dis-moi quelque chanson joyeuse
Comme aux premiers temps des beaux jours.

Enfin, dans la pure et forte inspiration qu'est la *Nuit de Décembre,* il touche au plus profond de l'âme humaine :

Qui donc es-tu? — Tu n'es pas mon bon ange;
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange !)
Et tu me regardes souffrir.

En prose, Musset a écrit la *Confession d'un Enfant du Siècle* (1836), œuvre d'art tantôt déclamatoire, tantôt supérieure, toujours exagérée, mais très précieuse par sa sincérité. C'est sa dernière œuvre de longue haleine. A dater de cette époque, il donnera de loin en loin une de ces charmantes nouvelles écrites d'une prose si limpide et si spirituelle, un proverbe, une petite pièce de vers, mais plus rien d'important. Sa lyre est brisée, lui-même est fini, usé; il n'a jamais pu se remettre.

Il allait beaucoup dans le monde et fréquentait surtout chez la princesse de Belgiojoso, une coquette qui lui égratigna le cœur mal cicatrisé de la blessure faite par George Sand.

Après 1840, les maladies s'acharnent contre lui, et il commence à souffrir de l'hypertrophie du cœur qui devait l'emporter. Il eut à plusieurs reprises, pour le soigner, une religieuse, Sœur Marceline, qui avait beaucoup d'influence sur lui et lui fit le plus grand bien moral. Une ouvrière à la journée, Adèle Colin, depuis Mme Martelet, qui travaillait chez sa mère, se trouva par hasard auprès de Musset un jour qu'il était atteint d'une crise nerveuse. Il fut si satisfait des soins qu'elle aida Mme de Musset à lui rendre, qu'il ne voulut pas d'autre personne pour le soigner. Elle lui servait de factotum et même de secrétaire [1]. C'est elle qui recopia le manuscrit de *Carmosine* et y glissa quelques fautes d'orthographe qui faisaient le désespoir du poète. Il vivait assez isolé, à peine connu de sa génération : « Parmi les

1 Adèle Colin a laissé d'assez intéressants souvenirs sur Alfred de Musset.

gens du monde, il est aussi inconnu comme auteur que pourrait l'être un auteur chinois »(Henri Heine). Il avait de fréquents démêlés avec la Garde nationale, car il n'aimait pas monter sa faction. Il envoyait Adèle Colin l'excuser devant le Conseil de discipline, mais elle ne réussissait pas toujours, et plus d'une fois, le poète dut coucher à l'*hôtel des Haricots*[1]. Cela le secouait un peu et lui était bon, mais, presque tout de suite après, il retombait dans son marasme. Sentant venir et grandir en lui l'impuissance d'écrire, il détruisait à plaisir son intelligence : « Pour consoler nos chagrins, a-t-il dit, la Providence s'est contentée de suspendre un petit fruit noir au bord de nos routes. O Dieu ! une grappe de raisin écrasée sous la plante des pieds suffit pour dissiper les soucis les plus noirs et pour briser tous les fils invisibles que les génies du mal tendent sur notre chemin. »

Sur la fin, Musset passait toutes ses journées au café de la Régence à jouer aux échecs, sauf le jeudi, où il allait à l'Académie. Il mourut le 1er mai 1857, presque complètement oublié ! L'enterrement eut lieu par un temps triste et humide : « Nous étions vingt-sept en tout », a dit Arsène Houssaye. La réaction se fit, comme elle ne manque jamais de se faire, et, à la fin du second Empire, grâce surtout à Taine, Musset est devenu subitement populaire et célèbre. Depuis, il symbolise le poète le plus exquis de la jeunesse, le chantre le plus sincère de l'amour, trop souvent, hélas ! dans ce qu'il a de morbide et de malsain.

Théophile Gautier.

Originaire de Tarbes, Théophile Gautier, emmené tout jeune à Paris, fit ses études au collège Charle-

1 Surnom donné à la prison de la Garde nationale.

magne et entra comme rapin chez le peintre Rioult. Dans ce milieu, on était déclaré « cagou et marmiteux si l'on ne rugissait pas d'horreur au seul nom de l'Institut ». — Merveilleuse préparation à la poésie romantique. — Le jeune Gautier se livra incidemment à la littérature, ne pouvant continuer à peindre à cause de la faiblesse de sa vue, mais il est resté peintre : « J'ai été célèbre de bonne heure, grâce à mon gilet », a-t-il dit. (Il portait en effet à la première représentation d'*Hernani* certain pourpoint de satin rose vif dont il fut grandement parlé.)

Le cas de cet homme est extraordinaire. Il n'avait ni sensibilité, ni imagination, très peu d'idées, et le destin a voulu qu'il écrivît sur tous les sujets : poésie, critique, romans, la matière de deux cents volumes. Il put le faire parce qu'il avait un esprit très méthodique, quoiqu'il fût sans ordre ; mais ses lectures se classaient d'elles-mêmes dans sa mémoire, qui était prodigieuse. En outre, il connaissait admirablement sa langue et l'art de la versification ; il possédait une forme impeccable et pittoresque.

Il débuta par *Albertus* (1832). Ce poème est une sorte de transformation de René. C'est étrange, peu compréhensible, encombré de sorcières et de scènes de sabbat, beaucoup trop long. La *Comédie de la Mort*, qui vient ensuite (1833), est macabre et assez vide, surtout d'idées. Les dernières pages, toutefois, sont vraiment belles et expriment d'une façon saisissante la crainte de la mort. Ces œuvres respirent le plus pur romantisme : « Nous voulions mettre la planète à l'envers », dit quelque part Gautier. Et ils n'ont rien mis à l'envers. C'était le temps où l'on disait sans

rire : « Le père Hugo n'a qu'à bien se tenir. Il sera réduit en poudre quand Petrus (Borel) débutera. » Petrus Borel a débuté, et personne ne s'en est aperçu.

Le chef-d'œuvre de Théophile Gautier, comme poète, c'est *Emaux et Camées*, auquel il travailla presque toute sa vie et qu'il publia tard (1852). Là, il a vraiment découvert et exploité une veine nouvelle. Il excelle dans ces petites pièces en strophes de quatre vers octo-syllabiques à rimes alternées dont il a tiré un parti remarquable. La *Symphonie en blanc majeur, Études de mains,* sont « des bijoux ciselés lentement, avec amour, de main de maître ». Il compose avec un art sûr, suivant un plan déterminé, constamment soucieux de la forme. Quant à sa métaphysique, elle est absente. Ni sceptique ni croyant, il est persuadé que la littérature peut se suffire à elle-même. En 1836, il commença sa carrière de critique à la *Presse*. Il habitait alors rue du Doyenné avec Gérard de Nerval, et ils signaient leur feuilleton G. G., pour faire pendant au J. J. (Jules Janin) des *Débats*.

Comme romancier, Gautier a donné *Mademoiselle de Maupin* (1835), qui provoqua un véritable scandale; les *Jeunes France,* dans lesquels il raille agréablement le romantisme; le *Capitaine Fracasse,* pastiche beaucoup trop long et assez fatigant du *Roman Comique* de Scarron, des nouvelles et enfin des récits de voyages tout à fait remarquables. C'est là qu'il est le plus personnel. Il a presque inventé un genre : la littérature plastique [1].

1 Outre Sainte-Beuve, que nous retrouverons plus loin, nous rencontrons encore parmi les poètes de 1830 Barthé-

lemy et Méry avec *Némésis,* Auguste Barbier avec les *Iambes*. Le petit bourgeois effacé qu'était Barbier n'a jamais pu expliquer ni aux autres ni à lui-même comment il était arrivé à la verve furieuse, au rythme saisissant des *Iambes,* et tout ce qu'il a écrit par la suite est assez médiocre. Il n'importe. La *Curée* et l'*Idole* pouvaient suffire à faire un nom à leur auteur. Mentionnons encore Auguste Brizeux, Mmes Desbordes-Valmore et Tastu (une créole et une Lyonnaise), et enfin Hégésippe Moreau, plus connu pour être mort à l'hôpital que pour sa littérature, dont quelques pièces, la *Fermière,* la *Voulzie,* révélaient pourtant un véritable tempérament de poète.

CHAPITRE V

LE THÉATRE ROMANTIQUE

« Pan, pan, pan ! — Les trois coups. — Rideau levé. — « Ris, souffre, pleure, tue. » — Il est tué, elle est morte. — Fini. — » Voilà, en raccourci et d'après *Clara Gazul*, le drame de 1830, effort louable, sinon couronné de succès, pour mêler le drame de la vie extérieure au drame de la vie intérieure et présenter au public des personnages plus vivants, plus concrets.

Avant 1830, on ne connaissait au théâtre que la tragédie, le mélodrame et la comédie. — La tragédie ne comportait que des sujets nobles, le plus souvent tirés de l'antiquité, avec des héros encore plus nobles, rois et reines. Les aventures d'un bourgeois, d'un ouvrier ou d'un paysan eussent été des sujets bas que tout écrivain qui voulait réussir devait soigneusement éviter. Les distinctions que les anciens avaient établies entre les genres, les règles qu'ils avaient instituées ou qu'on leur attribuait devaient être respectées. De même était rigoureusement proscrit tout mélange de tragique et de comique. Le respect pour l'antiquité s'était transformé, chez les prétendus classiques de l'Empire, en un culte étroit qui avait encore ses fanatiques sous la Restauration et même sous le Gouvernement de Juillet. — Le mélodrame, lui, qui tire probablement son origine du théâtre de Diderot, le mélodrame avait pris un

magnifique essor depuis 1800. Pixérécourt et Ducange, avec leurs pièces d'un pathétique grossier mais en somme très vivant, tirées le plus souvent des répertoires allemand et anglais, frayèrent incontestablement la route au drame romantique.

A cette conception du théâtre nouvelle, il fallait des règles nouvelles. Déjà Mérimée, dans le théâtre de *Clara Gazul* (1825) et *la Jacquerie* (1828), avait ouvert des horizons nouveaux. Victor Hugo, dans la préface de *Cromwell*, se chargea de formuler les règles du drame romantique. Sa thèse est la suivante :

La préface de Cromwell.

Après le paganisme, une religion spiritualiste, le christianisme, se glisse au sein de la société antique et y dépose le germe de la civilisation moderne en même temps qu'un sentiment nouveau, la mélancolie. A cette société, à cette religion nouvelles, il faut une poésie nouvelle et vraie. — « Tout ce qui existe dans la nature est aussi dans l'art », et comme « le laid existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime », il faudra leur faire une place dans la littérature contemporaine, et en particulier dans le drame, auquel tout vient aboutir dans la poésie moderne, poésie dont le caractère est la vérité qui résulte, suprême beauté du drame, de la combinaison du sublime et du grotesque.

Ainsi, avec des affirmations hautaines, tapageuses et quelque peu puériles, Victor Hugo pose-t-il l'antithèse du beau et du laid, du sublime et du grotesque, et leur union dans l'art, en même temps qu'il réclame la liberté des genres, comme si la liberté, aussi bien que la justice, ne devait pas résulter d'une heureuse économie plutôt que du dérèglement. Il bat en brèche les trois unités fondées par Aristote et répudie

tous les anciens procédés : confidents, chœur, songes, récits. Il abat toutes les barrières et veut remplacer la tragédie et la comédie par le drame qui, ainsi que l'a conçu Shakespeare, est à la fois tragique et comique. Seulement, comme il se rend bien compte qu'un pareil drame risque de tomber dans le mélodrame, il tient essentiellement pour son style à « un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, sachant briser et déplacer à propos la césure, ami de l'enjambement, fidèle à la rime, fuyant la tirade et se jouant du dialogue ». — En somme, une conception très artistique, une forme parfaite, une connaissance intime, profonde et raisonnée du génie de la langue.

Pour tout dire, le drame moderne doit être le contraire de tout ce qu'on a fait auparavant. Curieux du passé, l'auteur dramatique fera revivre les siècles disparus en conservant scrupuleusement à chaque époque, à chaque personnage, leur caractère propre. Il peindra des individus dans des costumes et un décor exactement reconstitués : « Donnez-moi un vrai rôle, disait Talma à Victor Hugo ; faites-moi un roi qui soit un homme. » Le simple pittoresque n'est d'ailleurs pas le but complet du poète : « On ne saurait se réduire, dit-il, à découper tout simplement les romans de Walter Scott. » Il veut aussi faire œuvre de penseur.

Le drame romantique doit contenir une philosophie, et une philosophie symbolique, ce à quoi il réussit assez mal, car Ruy Blas n'est pas le Peuple (avec une majuscule), c'est un laquais comme on n'en a jamais vu ; Antony ne symbolise pas le moins du monde l'enfant trouvé victime de la Société ; ce n'est qu'un

maniaque bilieux auquel Vichy et quelques douches feraient le plus grand bien. Aussi, malgré toutes ses prétentions, la psychologie du drame de 1830 est-elle à peu près nulle. Il n'est le plus souvent qu'une secousse nerveuse, parfois assez violente, mais à fleur de peau. A force de vouloir embrasser l'infini, il n'étreint que le vide.

Cependant, ce n'était pas tout que de multiplier les manifestes et de répéter à cor et à cris : « Cela ne peut pas durer, il nous faut autre chose. » Il fallait précisément trouver, extérioriser cet « autre chose ». Ce fut un jeune homme de vingt-quatre ans, ignoré et ignorant, qui, sans presque s'en douter, s'en avisa.

Alexandre Dumas.

Petit-fils d'un créole, le marquis Davy de la Pailleterie, et d'une négresse, Marie-Cessette Dumas, fils du général républicain Dumas, il naquit à Villers-Cotterets en 1803. Élevé en pleine forêt, il ne fit guère autre chose, jusqu'à vingt ans, que de chasser, acquérir des muscles (c'était un colosse), tout en recevant d'un vieux prêtre une éducation à trois francs par mois. C'était tout ce que sa mère, restée très pauvre après son veuvage, avait pu faire pour lui. En 1822, il débarqua à Paris, et la protection du général Foy, ancien compagnon d'armes de son père, lui valut une place dans les bureaux du duc d'Orléans.

Il est de mode, aujourd'hui, de considérer Dumas père comme un grand amuseur qu'on lit pour passer le temps les jours de grippe, et on déclare volontiers que son fils fut son plus bel ouvrage. Voilà qui est bientôt dit. — Ce grand travailleur (il travaillait dix heures par jour et a écrit plus de 250 volumes), cet amusant conteur fut, par le mouvement, le dia-

logue, l'invention, un merveilleux dramaturge [1]. *Henri III* est une pièce mal faite, puérile par endroits, mais c'est cet « autre chose » qu'on cherchait et qu'on n'avait pas encore trouvé ; c'est la première réalisation à la scène du drame romantique conçu tel que nous l'avons exposé. — Très ardent au travail comme au plaisir, le jeune Dumas voulait faire de la littérature et ne pas moisir dans son bureau. Se sachant très ignorant, il travailla beaucoup. Deux vaudevilles en collaboration avec des amis : la *Chasse et l'Amour,* la *Noce et l'Enterrement,* furent ses débuts. Son camarade Frédéric Soulié l'ayant engagé à faire une *Christine* en vers, tandis que lui-même en écrirait une de son côté, Dumas se mit à l'œuvre. Sa *Christine* terminée, il la porta à Charles Nodier, dont, par hasard, il s'était un soir, au spectacle, trouvé le voisin. Nodier l'adressa avec un mot au baron Taylor, commissaire royal et directeur du Théâtre-Français. Lorsque Dumas arriva au rendez-vous avec son manuscrit, Taylor était au bain et subissait, sans défense possible, la lecture d'une *Hécube* de 2.400 vers. Hécube précipitée dans l'Hellespont et son auteur parti, le jeune homme, qui n'avait pas perdu un mot du cinquième acte, effrayé des dispositions dans lesquelles devait se trouver le commissaire royal, proposa de remettre la lecture

1 Il avait de plus énormément d'esprit, de cet ancien esprit français très primesautier, plein de bonhomie et d'à-propos, nullement cherché et souvent très fin. En voici un trait, fort peu connu, croyons-nous. — Il avait envoyé ses *Mémoires* à Lamartine. Celui-ci, après les avoir feuilletés, dit en souriant : « Ce Dumas ! Le roi de la blague ! » On rapporta le propos à Dumas : « Le roi de la blague ! Soit, répondit-il, mais Lamartine en est l'*Ange*. »

à un autre jour : « Ah ! pendant que j'y suis... répondit Taylor avec un geste las. Dumas s'exécuta, mais à mesure qu'il lisait, Taylor donnait des marques d'intérêt. Quand ce fut fini, il dit : « Passez dans la chambre à côté ; je vais m'habiller et vous allez m'accompagner au théâtre pour prendre votre tour de lecture le plus tôt possible. » — La pièce fut reçue, mais, par suite de diverses circonstances, jouée deux ans plus tard seulement et complètement modifiée.

Le hasard, un volume d'Anquetil égaré sur son bureau au Palais Royal, fournit à Dumas le sujet d'*Henri III*. Le plan arrêté dans son esprit, il mit deux mois à exécuter l'ouvrage. La pièce, lue en petit comité fit grand effet, et on déclara à l'unanimité que l'auteur devait demander lecture au Théâtre-Français. Béranger y assista, Béranger, l'homme de l'époque, dont Benjamin Constant venait de dire : « Ce bon Béranger, il croit faire des chansons, et il fait des odes ! » La pièce fut reçue le 17 septembre 1828 ; Mlle Mars devait jouer la duchesse de Guise, et Firmin, Saint-Mégrin. La veille de la représentation, fixée au 11 février 1829, Dumas, révoqué depuis trois mois de ses fonctions pour avoir eu une tragédie et un drame reçus à la Comédie Française, Dumas se présenta chez le duc d'Orléans et le pria d'assister à la première représentation de sa pièce. Le duc accepta. On faisait grand bruit autour de *Henri III*, car l'événement était d'importance dans le camp romantique. La représentation fut un triomphe. C'était la première fois qu'on voyait, au théâtre, des scènes dramatiques abordées avec cette brusquerie, cette brutalité, qui n'étaient pas sans puissance. A chaque acte, le délire allait croissant. Quand Firmin

nomma l'auteur, le duc d'Orléans lui-même écouta debout et découvert le nom de son ex-employé.

Henri III nous paraît enfantin aujourd'hui; il était alors parfaitement nouveau. — La duchesse de Guise et Saint-Mégrin s'aiment. Le duc de Guise, jaloux, veut contraindre sa femme à écrire à son amoureux un billet qui l'attire dans un guet-apens. Elle résiste, mais son mari lui broie le poignet avec son gantelet de fer et elle cède à la douleur. Ce détail n'est pas compliqué, mais il est ingénieux et vrai et rend la duchesse très vivante à cet instant. Il est clair que d'avoir le poignet serré dans un gantelet de fer doit être parfaitement désagréable, et tout le monde sait que la torture a fait faire bien des choses. La conduite de la duchesse, si peu cornélienne qu'elle soit, est, par sa lâcheté même, très humaine. Saint-Mégrin se précipite au rendez-vous. Sa bonne amie lui dit : « Fuyez. » Il saute par une fenêtre et tombe sur des assassins apostés par le mari. On le frappe; il respire encore. On l'achève en l'étranglant avec le propre mouchoir de la duchesse que Guise (deuxième invention heureuse) lance par la fenêtre à cet effet. Et c'est tout.

C'est un drame simpliste et très court, d'une mentalité de quarteron et qui secoue violemment les nerfs; un étalage de passion enragée qui nous émeut médiocrement aujourd'hui, mais qui est bien telle qu'on la concevait alors. De peinture de caractères, de développement passionnel, point. Guise est une manière de boucher taillé à la serpe, Saint-Mégrin et la duchesse des amoureux théoriques, sans aucune personnalité. Greffé sur le drame, se déroule un tableau historique qui tient les trois quarts de la pièce :

tableau dont le *Journal de l'Esloile* et les chroniques de Petitot font à peu près tous les frais; dans lequel sont prodigués les sarbacanes, les jurons (des jurons au Théâtre-Français en 1829!), les bilboquets, les pourpoints, la politique et les potins de l'an de grâce 1578.

Avec cela, un dialogue alerte et amusant, une action intense et la coupe du drame moderne, c'est-à-dire quelque chose qui nous paraît passablement vieilli, mais qui était alors dans tout son neuf. — On ne peut le nier : Dumas possède le sens de l'action et l'instinct des combinaisons dramatiques au cours desquelles il nous représente des passions élémentaires, banales si l'on veut, mais très intenses; il a le génie du « théâtre », c'est-à-dire de cet art tout spécial qui a si peu à démêler avec la littérature.

Après *Henri III*, ce ne furent plus que leçons d'histoire professées par M. Alexandre Dumas sur toutes les scènes de Paris avec *Christine, Charles VII chez ses grands vassaux, Richard Darlington* et la *Tour de Nesles* (en collaboration avec F. Gaillardet), évocation rocambolesque et tout à fait réjouissante du Moyen Age qui n'en eut pas moins le succès le plus retentissant que puisse avoir une œuvre dramatique [1].

1 En mai 1832, Dumas venait d'avoir le choléra et était encore très malade lorsque Harel, le directeur de la Porte Saint-Martin, dont les affaires allaient mal depuis l'invasion du fléau, malgré le soin qu'il avait pris de faire annoncer par les journaux que les salles de spectacle étaient le seul endroit où ne se fût pas encore déclaré un cas de choléra, Harel, disons-nous, vint proposer à Dumas de faire ou plutôt de refaire la *Tour de Nesles*. Un jeune homme de Tonnerre, Frédéric Gaillardet, avait apporté au directeur de la Porte

« L'horreur physique est d'ailleurs l'élément dominant de ce théâtre. La femme de Savoisy, répudiée par lui, le fait assassiner par le Sarrasin Yacoub le soir de ses noces avec une autre femme. Richard Darlington, fils du bourreau et devenu membre du Parlement, fait sauter sa femme par la fenêtre pour en épouser une plus riche. Tel est le genre de pathétique, violent mais non sans puissance, primitif comme son auteur, qu'a inventé Dumas. »

Saint-Martin un manuscrit dans lequel il y avait une idée. La pièce étant injouable telle quelle, malgré des retouches copieuses de Jules Janin, Harel, prétendant que le manuscrit lui appartenait par traité, venait prier Dumas de mettre le drame sur pied. Janin, lui, avait renoncé à toute collaboration. Dumas accepta à condition qu'il ne serait pas nommé et qu'il aurait un traité spécial pour lui. La pièce faite, M. Gaillardet protesta et déclara qu'il n'avait jamais entendu avoir de collaborateur; qu'on lui avait bien, à la vérité, imposé Janin, mais que, puisque celui-ci se retirait, il ne voulait plus personne. Une explication violente eut lieu dans le cabinet de Harel entre les trois hommes. Il fut enfin convenu et *signé* que la pièce serait jouée et imprimée sous le nom de Gaillardet seul, suivi d'étoiles, mais que chacun des auteurs aurait le droit de la faire figurer dans ses œuvres complètes. — La première représentation eut lieu le 29 mai 1832 et obtint un immense succès. Harel, malgré l'opposition de Dumas, fit, sur les affiches, précéder le nom de Gaillardet des étoiles, au lieu de l'en faire suive. Nouvelle protestation de Gaillardet et envoi de papier timbré de sa part. Les journaux s'emparent de la querelle et, naturellement, l'enveniment. Dumas, mis directement en cause par Gaillardet, lui écrit une lettre des plus vives. Un duel faillit s'ensuivre. Harel perdit un procès devant le tribunal de Commerce, et les impertinentes étoiles durent suivre au lieu de précéder, mais tout Paris sut que Dumas avait collaboré à la *Tour de Nesles*.

En résumé, Gaillardet avait eu une idée de pièce qu'il était incapable de mener à bien; Janin, styliste pimpant et gracieux, a écrit la tirade des grandes dames; Dumas, homme de théâtre, a fait le drame, et Harel... Mon Dieu, Harel a été directeur de théâtre.

Son drame le plus intéressant est *Antony,* non pas tant peut-être à cause du mouvement enragé de l'action qui court droit à son dénouement que parce que c'est la première pièce mettant en scène des personnages modernes, des héros du romantisme au sens propre du mot. C'est le drame caractéristique de l'école, la revendication des droits d'un amour forcené et sauvage, droits supérieurs à tous les devoirs, à toutes les lois, à toute morale. *Antony* a vraiment été un état de la mentalité française en 1830. Ce type de beau ténébreux, d'homme fatal qui sort on ne sait d'où et qui conçoit l'amour comme un Peau-Rouge ou un Apache [1], n'est pas une pure fiction du cerveau de Dumas. Il a existé; il a eu une influence considérable sur son époque.

C'est, paraît-il, la lecture de *Marion Delorme* chez Deveria qui a suggéré la première idée de ce drame à son auteur, mais voici dans quelles circonstances il fut composé.

Dumas était amoureux d'une femme qui n'était pas belle, mais dont il était follement jaloux, ainsi qu'il sied à l'égard des laiderons, Mme Mélanie Waldor. Mariée à un officier, elle habitait Paris tandis que son mari tenait garnison quelque part en province. Un jour, elle reçut une lettre annonçant son retour.

Dumas, grâce à la complicité d'un ami, employé au ministère de la Guerre, obtint que le congé ne fût pas envoyé et que le mari ne vînt pas : « Ce que je souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai

1 Le « Elle me résistait, je l'ai assassinée », a fait école et sert encore de modèle précisément aux « apaches ».

pas de vous le dire. Mais lisez *Antony*. Ce que j'ai souffert, Antony vous le dira. *Antony* n'est point un drame; *Antony* n'est point une tragédie; *Antony* n'est point une pièce de théâtre. *Antony* est une scène d'amour, de jalousie, de colère, en cinq actes. *Antony*, c'était moi moins l'assassinat; Adèle, c'était elle moins la fuite. » (Alexandre DUMAS, *Mémoires*.) Rien de plus exact. *Antony* est un maniaque atteint d'un accès d'hystérie romantique et furieuse. Son amour est de la passion nègre, c'est-à-dire frénétique et musclée, à son apogée, et les médiocres vers qui servent de préface à la pièce montrent bien l'état fiévreux, l'exaltation désordonnée de l'auteur au moment où elle fut écrite. *Antony* renferme des défauts immenses. Il n'a point d'écriture, comme nous dirions aujourd'hui, aucune psychologie, moins encore de moralité. La reprise ne s'en soutiendrait pas, et, pour le dire en passant, celle des pièces que nous applaudissons actuellement ne se soutiendra pas davantage dans un demi-siècle. Mais il y a là-dedans de la passion, un mouvement endiablé; c'est la peinture à peine exagérée de l'amour tel qu'on le concevait en 1830. Enfin, grande nouveauté, c'était la première thèse sociale qu'on présentait au théâtre. Et quelle thèse ! Celle qui menait la bataille contre les préjugés de naissance.

Il n'y a d'ailleurs qu'à se reporter au succès extraordinaire que remporta l'ouvrage. Le temps était pourtant peu favorable à l'art théâtral. Il soufflait, en ce printemps de 1831, un terrible vent d'émeute, aussi Crosnier, directeur de la Porte Saint-Martin, peu confiant dans la pièce, n'avait-il fait aucun frais[1].

[1] Les deux interprètes principaux étaient Bocage et

Les premières scènes eurent un médiocre succès, mais, pendant le second acte, la salle s'anima. Au troisième, elle était frémissante; l'atmosphère était imprégnée de cette émotion qui fait les grands succès. A la fin de la scène du balcon qui termine l'acte, il y eut un instant d'hésitation. Enfin le succès l'emporta : « On applaudit et on hurla pendant cinq minutes [1]. »

Le dénouement est inattendu et se résume en une phrase : « Elle me résistait, je l'ai assassinée », dit froidement Antony après avoir poignardé Adèle. — « On poussait de tels cris de terreur, d'effroi, de douleur, dans la salle, que peut-être le tiers des spectateurs à peine entendit ces mots, complément obligé de la pièce qui, sans eux, n'offre qu'une banale intrigue d'adultère compliquée d'assassinat.

« Et cependant, l'effet fut immense. On demanda l'auteur avec des cris de rage. Bocage revint et me nomma. Puis on redemanda Antony et Adèle, et tous deux revinrent prendre leur part d'un triomphe comme ils n'en avaient jamais eu, comme ils n'en devaient jamais revoir. C'est que tous deux avaient atteint les plus splendides hauteurs de l'art.

« Je m'élançai pour courir à eux sans faire attention que les corridors étaient encombrés de spectateurs sortant des loges. Tout un monde de jeunes gens de mon âge — j'avais vingt-huit ans — se rua sur moi. On me tira à droite, on me tira à gauche, on m'embrassa. J'avais un habit vert boutonné jusqu'au menton; on mit les basques en morceaux. J'entrai dans les coulisses comme lord Spencer ren-

Mme Dorval, deux merveilleux acteurs de drame formés par les pièces de Ducange.

1 Alexandre Dumas, *Mémoires*.

tre chez lui, en veste ronde; le reste de mon habit était passé à l'état de relique [1]. »

C'est ainsi que se termina le plus grand triomphe de l'homme que Michelet appelait une des forces de la nature. L'enthousiasme ne manquait pas à la jeunesse de 1830.

Victor Hugo. « Et maintenant à mon tour », avait dit Victor Hugo après *Henri III*. Ayant posé les principes du drame moderne dans la préface de *Cromwell*, il ne pouvait se dispenser de faire des pièces à l'appui de ses théories, *Cromwell*, écrit pour Talma, étant décidément injouable et Talma étant mort.

Le poète commença *Marion Delorme* le 1er juin 1829 et la termina le 27. C'est son meilleur drame, encore qu'il soit parfaitement invraisemblable, car si l'on peut, à la rigueur, soutenir la thèse de la réhabilitation par l'amour, encore faut-il le faire dans certaines conditions, et un Didier (et quel Didier !) sous Louis XIII, entre Richelieu et Marion Delorme, voilà une conception difficile à admettre.

Le premier acte toutefois est charmant, à part cette habitude étrange, qui devient facilement une manie chez Hugo, de faire entrer et sortir ses personnages par les fenêtres, comme si les portes n'avaient pas été inventées pour cet usage. Les derniers vers de l'acte peignent bien la situation :

DAME ROSE. — Le Monsieur de ce soir est-il bien? Riche ?

MARIE. — Non.

1 La plupart de ces détails anecdotiques sont empruntés aux *Mémoires*.

DAME ROSE. — Galant?
MARIE. — Non, Rose : il ne m'a pas même
Baisé la main.
ROSE. — Alors, qu'en faites-vous?
MARIE. — Je l'aime.

La discussion sur Corneille et Garnier, au deuxième acte, nous paraît un long hors-d'œuvre, et c'en est un en effet. Il avait sa raison d'être en 1829, et il était de bonne guerre, de la part des romantiques attaqués par l'Académie, de remettre sous les yeux du public l'opinion que l'on avait de Corneille au temps où Richelieu faisait censurer le *Cid* par la dite Académie. Le troisième acte est plein de fantaisie, trop fantaisiste même, car il est invraisemblable que Marion et Didier viennent chercher asile chez le marquis de Nangis, cachés au milieu de baladins. — La fin de l'acte, quand Didier apprend que Marie et Marion ne font qu'une même femme et se livre lui-même à Laffemas (un bien vilain Monsieur), est émouvante. — Le quatrième acte est un tiroir, comme ceux d'*Hernani* et de *Ruy Blas*, c'est-à-dire qu'on peut le garder ou l'enlever à volonté sans que cela nuise à l'intérêt du drame. On y voit le roi Louis XIII et son fou. La figure de Louis XIII, roi triste, rongé d'ennui, faible et superstitieux, Valois égaré au milieu des Bourbons, est peu historique mais assez bien venue [1]. Le fou (Langely) est le personnage le plus raisonnable de la pièce. Il le proclame, du reste lui-même :

Ça ! qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou !

1 Cf. *Trente ans du Grand Siècle. — La France de Louis XIII*, c. III, par Noël AYMÈS. Paris, 1909.

Au cinquième acte, la grâce est révoquée. Dans le premier texte, Didier marchait à la mort sans avoir pardonné à Marion. Après la lecture chez Devéria, Dumas et Mérimée insistèrent pour que le poète changeât ce dénouement si dur. Didier pardonne donc à Marion, et c'est alors que celle-ci disait ces deux vers célèbres, supprimés à la représentation :

De l'autre Marion rien en moi n'est resté.
Ton amour m'a refait une virginité.

Trois directeurs s'étaient précipités pour recevoir *Marion Delorme*. Celui du Théâtre-Français, Taylor, qui s'était levé le plus matin, obtint la préférence, mais la censure ne donna pas son autorisation à cause du personnage de Louis XIII représenté sous des couleurs blessantes pour la Monarchie. Victor Hugo demanda une audience au roi et l'obtint. Il partit pour Saint-Cloud en habit à la française, ainsi que l'exigeait l'étiquette. Il a raconté lui-même son entrevue avec Charles X.

C'était le 7 août. O sombre destinée
C'était le premier jour de leur dernière année, etc...

Le roi se montra plein de bienveillance pour le jeune poète, mais ne consentit point à lever l'interdiction.

En revenant de Saint-Cloud, Hugo trouva chez lui Taylor, qui attendait avec anxiété le résultat de l'audience. Il en fut désespéré, car il n'avait rien pour l'hiver suivant. Hugo, afin de le consoler, lui promit *Hernani,* qu'il commença le 17 *septembre* et acheva

le 25. La pièce, reçue par acclamations au Théâtre-Français, fut immédiatement distribuée et mise en répétitions.

Des déboires y attendaient l'auteur. Mlle Mars, qui devait jouer *Dona Sol*, était âgée d'un peu plus de cinquante ans. Elle avait au théâtre une situation considérable; elle était de plus fort riche, et tout le monde pliait devant elle. Elle n'avait jamais joué que le classique — avec quel talent, on le sait — et ne goûtait que très modérément la nouvelle littérature.

Toutefois, comme elle avait remporté un grand succès dans *Henri III* et que d'ailleurs elle ne voulait pas qu'il fût dit qu'elle était incapable de jouer les drames romantiques, elle avait accepté le rôle de *Dona Sol*. Mais tout l'effarait, tout la choquait, non sans raison peut-être, et elle le fit bien sentir à l'auteur, contre lequel elle entreprit une guerre de piqûres d'épingles. Il y avait surtout ce vers malheureux :

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

auquel elle s'arrêtait net à chaque répétition. Remplacer « mon lion » par « Monseigneur » était son rêve, et Hugo avait beau lui représenter que « Monseigneur » aplatit le vers, elle n'en voulait point démordre. — Les choses s'envenimèrent au point que le poète, agacé, lui redemanda son rôle. Célimène, vexée, se le tint pour dit et promit qu'elle jouerait *Dona Sol* comme personne, ce en quoi elle tint religieusement parole. Bien entendu, aux représentations, elle ne dit jamais que *Monseigneur* au lieu de *Mon lion*.

Cette future représentation faisait grand tapage.

Tous les ateliers étaient en rumeur, et il flottait dans l'air une odeur de bataille. On craignait la presse, car, ce qu'il y avait d'étrange dans la situation, c'est que les journaux libéraux, c'est-à-dire ceux qui prêchaient le mouvement et le progrès en politique, étaient réactionnaires en littérature, tandis que les journaux royalistes se montraient au contraire révolutionnaires.

Taylor était d'autant plus inquiet que Victor Hugo s'obstinait à ne pas vouloir de claque et prétendait composer sa salle avec le ban et l'arrière-ban des ateliers recrutés par ses amis : « M. Victor Hugo acheta plusieurs mains de papier rouge, les coupa en petits morceaux sur lesquels il imprima le mot espagnol *Hierro* (fer) et les distribua... Dès une heure, les passants de la rue de Richelieu virent s'accumuler une bande d'êtres farouches et bizarres, barbus, chevelus, habillés de toutes les façons excepté à la mode, Les bourgeois s'arrêtaient stupéfaits et indignés. M. Théophile Gautier, surtout, insultait les yeux par un gilet de satin écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins... »

« La porte du théâtre s'ouvrit à trois heures et se referma. Seuls dans la salle, ils s'organisèrent. Les places réglées, que faire jusqu'à sept heures? On causa, on chanta. On dîna avec des cervelas, du jambon, du pain et du vin qu'on avait apportés. Comme on n'avait que cela à faire, on dîna si longtemps qu'on était encore à table quand le public entra. A la vue de ce restaurant, les locataires des loges se demandèrent s'ils rêvaient. En même temps, leur odorat était offensé par l'odeur des saucissons à l'ail. Ceci n'était rien encore, mais, sur tant d'hommes,

il y en avait nécessairement qui avaient éprouvé d'autres besoins que ceux de l'estomac. Enfermés pendant des heures, plusieurs n'y avaient pas tenu. On juge du scandale que dut faire cette humidité où passaient les robes de soie et les souliers de satin [1]. »

C'est la première chose qu'apprit Mlle Mars. Furieuse, elle se précipita sur Victor Hugo et lui dit : « Eh bien ! vous avez de jolis amis ! Vous savez ce qu'ils ont fait? J'ai joué devant bien des publics, mais je vous devrai d'avoir joué devant celui-là ! »

La représentation fut houleuse ainsi que les suivantes. Un petit fait montre bien à quel diapason les esprits étaient montés. M. Parseval de Grandmaison, un classique, et Lassailly, un romantique, au lieu d'entendre Hernani appeler Ruy Gomez « vieillard stupide » entendirent tous deux : « Vieil as de pique. » — « Abomination ! » cria le classique. — « Sublime ! » hurla le romantique. Et ils faillirent se prendre à la gorge.

On comprend en somme assez bien l'effarement des classiques. Qu'est-ce en effet qu'*Hernani?* Un outlaw, un bandit est aimé d'une jeune fille de la plus haute noblesse qui s'oublie jusqu'à le recevoir la nuit dans sa chambre. Voilà qui est bien invraisemblable; cet abandon est dans tous les cas l'indice, chez *Dona Sol* [2], d'une bien mauvaise éducation. Cette même jeune fille est aimée du roi Carlos et d'un vieux sien oncle, Ruy Gomez, qui la veut épouser. Tout ceci nous est exposé dans un premier acte où les fenêtres par

1 *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

2 Quasifol, comme l'a nommée Duver dans une très amusante parodie, *Harnali* ou *la Contrainte par Cor,* qui eut autant de représentations que le drame.

lesquelles on entre, (toujours) les armoires dans lesquelles on se cache, tiennent une large place. *Hernani*, dont la bande a été détruite et la tête mise à prix, arrive déguisé en pèlerin dans le château de Ruy Gomez, auquel il se livre dès qu'il apprend son futur mariage avec *Dona Sol*. Ruy Gomez, le considérant comme son hôte et prenant tous ses aïeux à témoins, refuse de le livrer au roi don Carlos qui vient réclamer le bandit. (Un mauvais roi, don Carlos, et *Dona Sol* le lui dit fort bien.) Carlos, pour faire pièce à Gomez, garde alors en otage *Dona Sol* qu'il aime.

Afin de la délivrer, Ruy Gomez et Hernani concluent un pacte dans lequel le brigand a, naturellement, le beau rôle. *Hernani* vengera Gomez, mais à la première réquisition (au son du cor qu'il lui confie, à cet effet), il se laissera tuer par lui. — Après un monologue interminable, fort beau d'ailleurs et encore plus inutile (c'est le tiroir du quatrième acte), le roi Carlos, ému des justes reproches de *Dona Sol*, fait grâce à *Hernani*. Le cinquième acte montre *Hernani* devenu comte d'Aragon et fiancé à Dona Sol. Gomez, furieux de jalousie rentrée, ne peut supporter ce spectacle et embouche le cor fatal. *Hernani* se rappelle sa promesse, et, plutôt que d'y faillir, s'empoisonne. *Dona Sol* le suit ou mieux le précède dans cette opération pour ne pas manquer à ce principe qui exige que tout bon drame romantique se termine par une hécatombe. (Pan, pan, pan. — Il est tué. — Elle est morte. — Fini.)

Telle est l'affabulation enfantine de ce drame qui serait insoutenable sans le mouvement, les beaux vers et quelques très belles scènes comme celle où *Hernani* se livre à Ruy Gomez, celle où le même Ruy

le protège contre don Carlos (scène des portraits, etc...). Au reste, pas un caractère dans le théâtre d'Hugo dont les tendances sont franchement anarchistes. Quels personnages nous montre-t-il? Des impulsifs, des êtres élémentaires mus par des passions sauvages qui les égarent (ils ont tous l'air d'égarés, de fous) : une courtisane réhabilitée par l'amour, un bandit sympathique, un laquais de génie, parangon de toutes les vertus. C'est la gageure de l'antithèse.

Imaginez un grand d'Espagne qui, pour se venger de la reine Marie de Neubourg, ne trouve rien de mieux que de déguiser son valet en seigneur et de lui ordonner d'aimer la reine et de se faire aimer d'elle. Cet aimable projet réussit à merveille, le laquais étant justement amoureux de la reine, et celle-ci Allemande, sentimentale et rongée d'ennui, *répondant volontiers à sa flamme.* Grâce à la faveur de la souveraine, le laquais devient premier ministre et étonne tout le monde par la profondeur de son génie politique et la noblesse de son caractère. Et voilà les aventures de *Ruy Blas*. Vit-on jamais histoire ayant un début, un développement et un dénouement plus radicalement faux? Le plus surprenant n'est pas que *Ruy Blas* aime la reine ni même qu'il soit aimé d'elle, mais bien qu'il devienne premier ministre et soutienne son rôle sans une défaillance. Cela n'empêche pas les belles scènes, les beaux vers, et don César de Bazan d'être un superbe truand, et le quatrième acte d'être fort amusant et spirituel dans le genre burlesque.

Mais pourquoi ce théâtre regorge-t-il de vieux moyens, de vénérables trucs de mélo? Pourquoi la voix du sang (*Burgraves*), la croix de ma mère

(*Angelo*), les portes secrètes, les souterrains, les poignards, les poisons et les six cercueils de *Lucrèce Borgia?* Tout cela maladroitement combiné, gauchement conduit. Hugo est bien loin de savoir charpenter un drame comme Dumas, d'avoir l'habileté, le flair scénique dont celui-ci tirait des effets de terreur et d'émotion extraordinaires.

Et cependant, pourquoi pouvons-nous encore entendre les drames de Victor Hugo et pas ceux d'Alexandre Dumas, qui leur sont pourtant bien supérieurs au sens théâtral du mot? C'est qu'ils ont été sauvés par le lyrisme du style, la beauté et l'éclat prestigieux des vers. Hugo fait tenir au couple romantique, Hernani et Dona Sol, Didier et Marion, de « délicieux dialogues d'amour ». La satire lyrique de *Ruy Blas* est d'une éloquence extraordinaire. Hugo, dans son théâtre, s'est montré très médiocre dramaturge; il est resté grand poète.

Alfred de Vigny.

Quelques mois après *Henri III et sa Cour,* le 24 octobre 1829, Vigny donnait *Othello :* « La première représentation se présenta avec les allures d'une bataille, dit Dumas dans ses *Mémoires.* Il faut avoir vu la rage des hommes qui, depuis trente ans, accaparaient le Théâtre-Français, pour se faire une idée des rugissements anathèmes qu'ils lançaient contre nous. Ces messieurs ne semblaient connaître Shakespeare que par ce qu'en avait dit M. Petitot. Cette fois, ce n'était pas du Shakespeare corrigé, émondé, châtré, que le public allait voir. C'était le géant qui, à lui seul, avait rempli trois siècles de l'Angleterre. »

Othello est une adaptation en vers du drame anglais, très fidèlement rendue. Malgré une vive opposition

et malgré ses hardiesses (l'auteur n'avait pas craint de rétablir le rôle de Yago supprimé par Ducis et d'introduire dans ses vers les mots *mouchoir* et *oreiller*), la pièce réussit. Joanny y fut, paraît-il, très beau une fois ou deux, et Mlle Mars constamment supérieure.

La *Maréchale d'Ancre,* roman plutôt que drame, eut moins de succès. Vigny y soutient cette thèse que Ravaillac fut l'instrument, et Concini l'instigateur de l'assassinat de Henri IV.

Le chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny, la pièce qui restera de lui, est *Chatterton* (1835), tirée d'une nouvelle de *Stello*. Le poète s'y montre à peine romantique et tout à fait personnel. — Peut-on raconter ce drame qui n'a point d'action? Chatterton, poète anglais de génie mais contesté, ivre d'orgueil et mourant de faim, est pensionnaire et débiteur de l'hôtelier-boulanger John Bell. La femme de celui-ci, Kitty Bell, aime le jeune homme et en est aimée. Chatterton se suicide (et c'est ici que le romantisme montre le bout de l'oreille) parce qu'il est profondément humilié devant son amie par le lord maire, qui, pour le sauver de la faim, lui propose une place subalterne. « Chatterton est un nom d'homme qui symbolise le poète », d'après Vigny lui-même. Tout gravite autour de ce chaste et mystérieux amour de Kitty Bell et de Chatterton qui se devine toujours et ne se dit jamais. Tous les personnages sont symboliques. John Bell égoïste, calculateur, bourru malfaisant; le lord maire, si ridicule dans sa solennelle sottise, personnifient la bourgeoisie âpre et avide d'argent; le quaker est d'une douce et sereine gravité; cette exquise Kitty Bell, enfin, est la sœur d'*Eloa*. Elle a

pitié de cet enfant de dix-huit ans dont les vers sont faits de génie et qui meurt de faim. Cette pitié l'amène à l'amour, mais à un amour qu'elle n'avoue jamais, tellement elle est pure et dont peut-être elle n'a pas conscience. Sa mort seule lui en donne la triste certitude. — Malgré la beauté des caractères, l'éclat du style et le talent des interprètes (Joanny dans le quaker, Geoffroy dans Chatterton, rôle un peu sacrifié, et Mme Dorval qui composa avec une grâce touchante la liliale figure de Kitty Bell), la pièce n'eut pas un très grand succès. Une fois de plus Alfred de Vigny n'avait pas été compris.

Alfred de Musset.

En marge, pour ainsi dire, du drame de 1830, nous rencontrons des pièces de Musset. Un échec en décembre 1831 à l'Odéon, avec la *Nuit Vénitienne* qui fut outrageusement sifflée, le dégoûta longtemps du théâtre, et il ne travailla plus pour la scène, c'est-à-dire en vue de ses exigences nécessaires. Ses comédies, ses proverbes sommeillèrent longtemps dans les livraisons de la *Revue des Deux-Mondes,* où elles paraissaient au fur et à mesure que le poète les écrivait. Peut-être y eussent-ils toujours été oubliés si, en 1847, Mme Allan, en représentation à Saint-Pétersbourg, n'y avait découvert le *Caprice,* que l'on jouait traduit en russe et parfaitement démarqué. Elle fit tant et si bien que, le 27 novembre 1847, la Comédie Française se décida à donner le *Caprice,* en original. Le succès fut très vif. Depuis Marivaux, on n'avait rien entendu de si fin, de si délicat, d'une grâce si malicieuse. Le théâtre de Musset, si parfaitement ignoré jusque-là, devint rapidement populaire : « Carmosine rapporta 4.000 francs. Monsieur a acheté un

bureau et des fauteuils en acajou », dit quelque part Adèle Colin.

Le théâtre de Musset est une pure chimère dans laquelle il donne un libre cours à sa fantaisie. Quelle différence avec le sombre drame romantique ! Ici, point de reconstitutions historiques, point de couleur locale, ni de poisons ni de boucheries : des pays de rêve où se meuvent des personnages hypothétiques créés de toutes pièces par l'imagination du poète, dont les aventures, les états d'âme ont été vécus par lui et qui nous sont dévoilés avec une sincérité touchante qui nous attendrit et un esprit délicieux qui nous charme.

Perdican, Fantasio, Lorenzaccio, Fortunio, ne sont autre chose que Musset lui-même sous des aspects différents. Ses jeunes filles, Camille, Cécile, Rosette, cette délicieuse petite princesse Elspeth, qu'on veut sacrifier à la raison d'État, sont de vraies jeunes filles, les premières qu'on ait vues sur la scène, innocentes, pures, exquises visions si différentes de la jeune première révoltée des théâtres de Dumas et d'Hugo. Ce n'est pas pour rien que le poète avait passé des nuits à valser, et dans la meilleure compagnie : il avait étudié ses danseuses. — Tout ce petit monde évolue avec une rare adresse, car Musset a le sens du dialogue et aussi le sens psychologique. Les types qu'il nous présente sont très simples ; on les rencontre tous les jours, mais ils sont très vivants. Il a su nous les montrer tels, et ce n'est pas un mince mérite. Une seule fois, dans une pièce touchante, et non dénuée de puissance, *Lorenzaccio*, il se montra symbolique. D'ordinaire, il se contente d'être spirituel à l'excès, habile à marquer les ridicules d'un trait juste et fin.

Dame Pluche, Blazius, l'abbé Bridaine, le prince de Mantoue sont des caricatures charmantes.

Le théâtre de Musset est tout à fait personnel, d'une grâce et d'une fantaisie parfois mêlées d'amertume, comme tout ce qu'il a écrit, et qui n'ont jamais pu être égalées ni imitées :

Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Telle est sa philosophie, la philosophie d'un homme dont la conception de la vie repose sur l'amour.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : à cette heure, en ce lieu
Un jour je fus aimé; j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle
Et je l'emporte à Dieu.

L'amour ! voilà pour lui la grande affaire. Peut-être y a-t-il autre chose en ce monde? Mais il le chante si bien !

En dépit de leurs efforts et du prestigieux talent de quelques-uns, les romantiques ne réussirent pas à faire vivre leur drame. Les imitateurs, les disciples, grâce à une débauche des mêmes moyens que leurs maîtres, mais employés plus lourdement, fatiguèrent promptement le public d'un théâtre dont la conception de la vie était si fébrile, si essentiellement fausse.

Le temps, d'ailleurs, ne respecte pas ce qui a été fait sans lui, et nous savons avec quelle rapidité ont été écrits les drames romantiques. — Victor Escousse, qui avait eu un certain succès avec un drame échevelé, *Farruck le Maure,* n'obtint qu'une chute profonde avec un certain *Pierre III,* qui, paraît-il, était détestable. Escousse et son collaborateur Auguste Lebras, désespérés à la suite d'un autre insuccès (la chute de *Raymond,* à la Gaîté), se suicidèrent de compagnie. Ce double suicide est, avec une élégie que leur a consacrée Béranger, ce qui a le plus contribué à sauver leur nom d'un juste oubli. Vers 1840, une très forte réaction commença à s'élever contre le drame romantique, et c'est cette réaction qui explique le succès des tragédies de Ponsard. En 1843, les *Burgraves* tombaient à plat, et *Lucrèce* était le triomphe de l'année. Et cependant Ponsard n'était pas un poète, encore moins un psychologue, mais son style est solide et ses vers, parfois, d'une belle venue. En même temps, Rachel débutait, et comme, grâce à elle, la vraie tragédie, celle de Racine surtout, reprenait tous ses droits, on put croire un instant que les pièces de Ponsard étaient des chefs-d'œuvre. Tout compte fait, l'œuvre du théâtre romantique est une œuvre de déblaiement. Il a tué la tragédie, ne laissant subsister que celle des grands classiques, et, avec le drame de passion qu'il avait créé mais qui n'a pas vécu, il a préparé le terrain à la comédie de mœurs, qu'ont illustrée, à partir de 1850, Alexandre Dumas fils et Émile Augier.

CHAPITRE VI

LE ROMAN EN 1830

Sous la Restauration, le roman tenait, dans les lettres, une place des plus minces. Vers 1822, on en était encore aux mémorables écrits du vicomte d'Arlincourt, à l'*Ourika* de Mme de Duras, aux romans de Paul de Kock. Le grand succès de l'année 1824 fut *Monsieur Dupont* [1].

Le roman moderne avait cependant eu deux précurseurs : l'un dans le genre sentimental avec *Obermann,* de Senancour (1804), l'autre dans le roman d'analyse avec *Adolphe* (1816), de Benjamin Constant.

Le fond d'*Obermann,* c'est l'ennui, l'ennui incurable et poussé jusqu'au délire, une inquiétude âpre et sincère des destinées humaines et des problèmes métaphysiques. Le *bâillement* d'Obermann n'est pas le même que celui de René, car Senancour, lui, ne croit à rien. Il est même profondément irréligieux. L'univers n'ayant point de sens à ses yeux, la vie ne lui paraît pas valoir la peine d'un effort, et comme, en même temps, son intelligence est très réelle et très profonde, il se ronge dans l'inaction. — Cette œuvre n'eut aucun succès lors de son apparition en 1804; elle ne devait être goûtée, sinon comprise, qu'en 1830.

Adolphe (1816) est une douloureuse étude d'ana-

1 De Paul de Kock.

tomie morale dans laquelle son auteur a décrit, avec une rare puissance et une lucidité cruelle, les étapes torturantes d'une passion qui devient une lourde chaîne lorsqu'arrive la satiété et que ceux qui la traînent ne veulent pas briser, quelque lassitude qu'ils en éprouvent. C'est une sorte d'autobiographie dont les héros sont Mme de Staël et Benjamin Constant lui-même. « Livre plein d'austères vérités, d'enseignements et de conseils pour ceux qui aiment et qui souffrent. Quand on est jeune, on croit à peine à la moitié de ses conseils; à mesure qu'on vieillit, on s'aperçoit qu'il y en a beaucoup d'oubliés[1]. »

Les hommes de 1830 n'étaient pas des psychologues, nous l'avons dit plusieurs fois. Il ne faut donc pas s'étonner si le roman d'analyse n'est représenté que par Stendhal et Sainte-Beuve.

L'homme qui voulait que l'on gravât sur sa tombe : « Arrigo Beyle (Henri Beyle) Milanese », est un isolé. Il naquit à Grenoble en 1783, dans une famille de magistrature. Son enfance fut malheureuse. Haï (le mot n'est pas trop fort) de son père et de la marâtre que celui-ci lui avait donnée en se remariant, il le leur rendit avec usure. — Recommandé à Daru, un de ses parents, il vient à Paris en 1799, fait d'abord un stage dans les bureaux de la Guerre, puis part pour l'Italie avec un régiment de dragons. Il devint officier à Romanego, entra dans l'Intendance en 1806 et y resta jusqu'en 1814. Après la chute de Napoléon, il se fixa dans cette Italie qu'il aimait passionnément. Stendhal.

1 Gustave PLANCHE : *Avant-propos d'Adolphe.*

Il fut expulsé de Milan en 1821 par la police autrichienne et revint à Paris, où il se lia avec les jeunes gens du romantisme. Il détestait les Bourbons. Ce titre à la reconnaissance du nouveau régime lui valut un poste de consul à Trieste après la Révolution de Juillet. Il s'y ennuya, se fit nommer à Civita-Vecchia et mourut en 1842 d'une attaque d'apoplexie, à demi célèbre et plus que discuté.

« Je serai compris vers 1880 », avait-il dit lui-même par une sorte de divination. C'est en effet à cette date que Stendhal a commencé à être apprécié. Par un effet ordinaire de la réaction, il fut porté au pinacle après avoir été, de son vivant, quasi traîné sur la claie.

L'homme est, pour certains, peu sympathique, vulgaire, au physique comme au moral. D'autres louent sans réserve son esprit, sa conversation et son savoir. Jeune, jusque dans l'extrême maturité, « la guerre et l'amour demeurèrent toujours au-dessous de ses désirs ». — « Je n'ai eu que trois passions dans ma vie, dit-il quelque part : l'ambition de 1800 à 1811, l'amour pour une femme qui m'a trompé de 1811 à 1818, et, depuis un an (1819), cette passion (une autre) qui me domine et augmente sans cesse. »

C'est par cet amour de l'amour, ce culte de la passion très naturel et très spontané qu'Henri Beyle se rattache au romantisme, dont il diffère si complètement par ailleurs. « Toujours dupe de la crainte du spectacle qu'il s'offre à soi-même parce qu'il se connaît trop bien », il passe son temps à se disséquer moralement. Il se déclare « observateur du cœur humain », et, s'il ne l'a pas toujours exactement décrit,

du moins en a-t-il noté tous les mouvements avec un soin minutieux.

Disciple de Condillac, d'Helvétius, de Destutt de Tracy surtout, philosophes assez peu en honneur en 1830, il considère que le milieu et le tempérament font tout l'homme. Il est athée et se dit révolutionnaire par esprit de contradiction et pour faire pièce à sa famille, qui était royaliste et catholique. Il l'est tranquillement, sans forfanterie, sans crainte de la mort ni de l'au-delà. Toute espèce de spiritualisme lui est antipathique, et, comme il a souffert, Dieu ne lui semble possible que comme un être « méchant et malfaisant ». Avec cela homme d'action, admirant l'énergie par-dessus tout et la professant. Aux plus mauvais jours de la retraite de Russie, il ne se présenta jamais devant ses chefs que scrupuleusement rasé. C'est de l'affectation, si l'on veut, mais qui n'exclut pas la fermeté.

Les livres de Stendhal sont une causerie d'artiste doublé d'un philosophe écrivant par caprice, quand sa vie nomade et ses aventures lui en laissent le temps. C'est un amateur : il n'y a pas chez lui de déformations professionnelles. Il *écrit* le moins possible, dans une langue rapide et précise, qui ne fait que noter des idées. On prétend que, pour se mettre en train, il lisait un ou deux chapitres du Code civil.

Il débuta par des ouvrages historiques assez médiocres (*Rome, Naples, Florence*, *Histoire de la peinture en Italie*). En 1822, il publia le manifeste romantique « *Racine et Shakespeare* », dont nous avons déjà parlé et qui fit tant de bruit, et son livre de l'*Amour,* peu lu, encore moins compris, dont on ne

retint que les théories du « coup de foudre » et de la « cristallisation »[1].

Son premier roman, *Armance ou quelques scènes de Paris en 1827* est fort peu connu ; ce n'est cependant pas le moins intéressant. Octave de Malivert et Armance ne sont pas sans hauteur d'âme, mais une vanité maladive, une défiance perpétuelle, les empêchent d'accepter la vie telle qu'elle s'offre à eux, les isolent et les rendent fort malheureux.

L'œuvre maîtresse de Stendhal est le *Rouge et le Noir* (1831), qui contient « une large part de confession personnelle » et dont l'idée première lui a été fournie par une rude expérience de la solitude et du terrible égoïsme des champs de bataille. C'est, en même temps qu'un tableau assez exact de la société française sous la Restauration, le roman de l'énergie et de la volonté, mais dans ce qu'elles ont de plus déplaisant : « Julien Sorel était l'homme malheureux en guerre avec la société. » — C'est surtout un déclassé sans principes et sans scrupules, dévoré d'ambition, et auquel tous les moyens, même le crime, sont bons pour la satisfaire. C'est, avant que le mot n'eût été créé, un *arriviste* dans toute la force du terme, l'*arriviste* haineux et malfaisant que la Révolution a lâché sur la Société comme une bête fauve. Écoutez-le parler : « Il n'y a pas de droit naturel, dit Julien Sorel.

1 On prétend que Stendhal aurait aussi écrit vers cette époque les *Mémoires* de Ca anova. Ces mémoires rappellent sa manière, sans doute, et Casanova, qui savait assez mal le français, semble avoir été assez incapable de les écrire. Mais une objection très grave se présente tout de suite. La première édition de Leipzig (des *Mémoires*) est de 1813. Stendhal était encore à l'armée. Aurait-il eu le temps, à cette époque, d'écrire les huit ou dix volumes qui composent les *Mémoires* de Casanova? Nous ne le pensons pas.

Ce mot n'est qu'une antique niaiserie. Il n'y a de droit que lorsqu'il y a une loi pour défendre quelque chose sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de naturel que la force du lion et le besoin de l'être qui a faim, qui a froid : le besoin en un mot. » — Connaissez-vous théorie plus dangereuse dans ses conséquences?

La Chartreuse de Parme (1839), de style plus pittoresque, est de lecture plus facile. C'est une étude de l'âme et de la vie italiennes à la fin du XVIII[e] siècle qui n'est pas sans charme. Le début, le récit de la bataille de Waterloo, est saisissant. Ce n'est pas une fresque éclatante et grandiose comme le Waterloo des *Misérables;* c'est le récit plus sincère et tout aussi impressionnant d'un homme qui a assisté à des batailles et qui dit ce qu'il en a vu.

Les héros de Stendhal, Octave, Julien, Fabien, sont des hommes d'action et aussi des psychologues qui, tout le temps, s'analysent et ont honte de leur sensibilité. Ses femmes sont gaies et passionnées comme M[me] d'Aumale, passionnées et tendres comme Armance et M[me] de Rênal, sèches de cœur, entraînées par leur imagination et par leurs sens comme Mathilde de la Môle.

Cosmopolite, sensuel, perspicace et chimérique; lointain devancier de notre génération et ayant en plus le culte de l'énergie, Henri Beyle, en 1830 « ne pouvait plaire, il était trop différent ».

La destinée de Balzac est étrangement triste [1]. Il travailla toute sa vie comme un galérien pour étein- Balzac.

1 Pour la partie biographique, nous avons largement mis à contribution l'intéressant ouvrage de M. G. Ferry : *Balzac et ses amies.*

dre une dette de jeunesse qui, nouveau rocher de Sisyphe, lui retombait constamment sur les épaules. Il en mourut à cinquante et un ans. Quelques mois auparavant, il avait épousé une femme qu'il aimait et qui ne le lui rendait qu'à demi : il l'avait attendue vingt ans.

Honoré de Balzac est né à Tours le 16 mai 1799. Son père, longtemps employé aux fournitures de la Guerre, voulait faire de lui un notaire ou un avoué. D'un stage accompli dans une étude, Balzac conservera toute sa vie le goût des plaisanteries grasses, des calembours, des farces douteuses que se permettent les basochiens de sous-préfecture. — Voulant écrire, il obtint de son père deux ans pour se faire un nom dans les lettres. On l'installa dans une mansarde, 9, rue de Lesdiguière, près l'Arsenal, à Paris, et, pendant l'hiver 1819-1820, il s'attaqua à une tragédie, *Cromwell* (ils ont tous perpétré un *Cromwell*), qui fut, et non sans raison, déclaré détestable par tous ceux auxquels il en donna lecture : « Le théâtre n'est pas mon fait, dit-il, je ferai autre chose. » Et il s'attela au roman. Quelques mois plus tard, il achevait l'*Héritière de Birague,* dont un éditeur lui paya le manuscrit 800 francs. Ses premiers romans : *le Vicaire des Ardennes, Jeanne la Pâle,* etc..., sont des œuvres bizarres et très faibles. Il apprenait le métier. A cette époque, une correspondance active avec sa sœur, Mme Surville, l'affection tendre et dévouée d'une amie, Mme de Bernay, l'Henriette de Mortsauf du *Lys dans la Vallée,* soutenaient son espoir et égayaient sa pauvreté.

Esprit à la fois chimérique et profond, Balzac s'avisa, poussé par un bailleur de fonds assez malhon-

nête, de se lancer dans des entreprises commerciales. Il s'associa avec un jeune prote et fonda une imprimerie rue des Marais [1].

Il n'était pas taillé pour le commerce et fut bientôt au bord de la faillite. Son père, sollicité par Mmes de Bernay et Surville, lui vint d'abord en aide. Mais le gouffre se creusait de plus en plus. M. de Balzac ferma sa bourse, et son fils se vit obligé de liquider. — Tous comptes faits, il se retire avec un passif de 120.000 francs qu'il traînera toute sa vie comme un boulet, et que, il faut le dire à sa louange, il amortira en se tuant de travail.

De 1828 à 1831, Balzac mène une existence de « lièvre traqué » (le mot est de lui) et se livre à un labeur acharné. Il dîne à cinq heures, se couche à six et dort jusqu'à minuit. A partir de minuit, il travaille douze à quinze heures de suite, buvant du café à profusion, ce qui a beaucoup avancé la maladie de cœur dont il est mort, affublé de ce fameux vêtement que l'on a prétendu être un froc de moine et qui n'était en réalité qu'une robe de chambre à ramages. Pendant ces trois années, il donna les *Chouans*, la *Physiologie du Mariage*, les *Scènes de la vie privée*, et la *Peau de Chagrin*, qui commença sa réputation et dont le personnage principal, Pauline Gaudin, lui a été inspiré par Mme de Bernay.

Balzac était vulgaire d'aspect, trapu, toujours mal mis : « Il portait un costume qui jurait avec toute élégance : habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient le tapis, apparence d'un écolier

1 Aujourd'hui rue Visconti.

en vacances qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater le vêtement, voilà l'homme qui valait à lui seul une bibliothèque de son siècle », a dit de lui Lamartine, qui rencontrait souvent l'auteur de la *Comédie humaine* chez Mme de Girardin. — Il professait, en métaphysique, le piritualismes; en politique des opinions royalistes très arrêtées. Et ce royalisme très sincère n'est pas un des traits les moins curieux ni les moins importants de la physionomie de Balzac. Il estimait qu'en décapitant le roi, la Révolution avait décapité la France, et que, seule, la Monarchie pouvait la relever de la décadence dans laquelle elle était tombée. On sait aujourd'hui, grâce à M. Hanotaux, que cette orientation politique, la connaissance très exacte de la vieille France dont il fait preuve dans ses scènes de la vie de province ainsi que le traditionalisme de certains de ses romans, Balzac les devait à l'inspiration de Mme de Bernay. — Il est en même temps un merveilleux artiste. Il a l'imagination créatrice, c'est-à-dire « qu'il donne la vie à tout un monde qui est en lui », et cela, au plus haut degré. Possédant une rare faculté d'observation, ses romans sont de l'humanité qui grouille.

En 1832, grâce au travail écrasant qu'il a fourni, ses dettes se payent peu à peu et la position de Balzac s'améliore. Il est lié d'amitié avec la duchesse d'Abrantès, qu'il défendra contre les « Corbeaux », en homme d'affaires. Il s'éprend de la duchesse de Castries, une coquette qui jouait avec le cœur du gros Balzac comme un chat cruel avec la souris qu'il va croquer. Pour plaire à sa duchesse, il va dans le monde et s'élégantise. Il arbore des gilets blancs magnifiques, « un habit bleu à bouton d'or resté dans

le souvenir de ses intimes », dit M. Ferry, et la fameuse canne à pommeau de turquoises qu'un petit roman de M[me] de Girardin a rendue célèbre.

M[me] de Girardin, qu'il avait connue jeune fille, éprouvait pour le romancier une amitié sincère et solide dont elle lui donna de nombreuses preuves. Une autre figure de femme dont l'amitié lui fut bien douce est celle de M[me] Carraud. — M[me] Carraud est le type de la femme incomprise de 1830, « aux yeux profonds, à l'intelligence délicate, au cœur plein de tendresses refoulées », dont la *Femme de quarante ans*, de Charles de Bernard, est le modèle achevé.

Balzac fait aussi la connaissance de George Sand et est tout de suite avec elle sur un pied familier. Il lui lit Rabelais avec commentaires, et commentaires un peu gras (style des *Contes Drôlatiques*). George, très prude en paroles, lui dit : « Allez-vous en. Vous êtes un gros effronté. » Et lui de répondre en riant : « Je vous obéis; mais, en ce moment, vous n'êtes qu'une bête et une chipie. » — Comme il était clairvoyant et qu'il savait observer les femmes, il a représenté George Sand sous les traits de Camille Maupin, dans *Béatrix*, de même que M[me] de Castries lui a fourni le type de la duchesse de Langeais.

C'est en septembre 1833 qu'il rencontra à Neufchâtel la femme représentant l'idéal qu'il avait longtemps rêvé : M[me] Hanska. — Polonaise d'origine et mariée au comte Hanski, grand propriétaire foncier de Russie, elle était en voyage avec son mari et sa fille. Le nom de Balzac, déjà célèbre, les rapprocha, et la connaissance se fit rapidement [1]. De

1 D'après un article du *Mercure de France* (1900), ils s'étaient donné rendez-vous, se connaissant déjà par correspondance.

cette rencontre d'hôtel, suivie d'une liaison de dix-sept ans puis d'un mariage, naquit d'abord le roman de *Séraphita,* dont la fin est un magnifique poème mystique. Chez Balzac, l'amitié du début se transforma vite en affection, puis en passion dominante et exclusive. Mme Hanska fut toujours beaucoup plus calme. D'ailleurs ils se voyaient peu. La comtesse était en Russie ou voyageait; les occupations de Balzac l'obligeaient à vivre à Paris. Une correspondance active, de sa part surtout, s'établit entre eux.

Balzac prétendait que l'amour fait perdre trop de temps, et, qu'avec les femmes, il fallait se borner à leur écrire : « Cela forme le style », disait-il. Bien que cela ne formât pas le sien, il correspondit pendant tout l'hiver de 1836 avec une certaine Louise qui lui avait écrit la première, qu'il ne vit jamais et dont il ne parlait que comme d'une femme remarquable en tous points. — Il avait énormément d'imagination. — La fin de cette liaison épistolaire fut assombrie par sa situation, qui, un moment dégagée, périclitait de nouveau. Il eut un procès avec la *Revue des Deux-Mondes,* et son éditeur, Verdet, fit faillite. Il avait payé Balzac en billets que celui-ci dut rembourser après les avoir mis en circulation. Il avait également de fréquents démêlés avec Émile de Girardin. Ce dernier, qui garnissait le rez-de-chaussée de son journal *la Presse* avec les romans de Dumas, d'Eugène Sue et de Frédéric Soulié, ne trouvait pas ceux de Balzac assez amusants, et il le lui disait sans ambages. Le romancier se fâchait. Mme de Girardin s'interposait entre les deux hommes et s'ingéniait à les mettre d'accord. Cela n'allait pas tout seul. — Enfin, Balzac eut, cette année 1836, le grand chagrin de perdre

Mme de Bernay, minée depuis longtemps par la phtisie.

C'est aussi vers cette époque, et avec une expérience consommée des embarras d'argent, qu'il écrivit *César Birotteau,* le plus exact, le plus émouvant « Guide du Failli » qui ait jamais été composé. Il en vendit le manuscrit 20.000 francs, et sa situation s'éclaircit d'autant. La princesse de Belgiojoso, beauté à la mode et dangereuse, cherche alors à l'attirer. Ayant eu vent d'un fort mauvais tour qu'elle venait de jouer à Musset, Balzac se tint sur ses gardes. Pour faire diversion, il bâtit à Ville-d'Avray l'échelle à perroquet qui a nom les *Jardies* et arrondit, dans cette entreprise, le chiffre de sa dette. Quelques années après, dégoûté de cette propriété qu'il avait achetée 90.000 francs et où il avait fait bâtir, il la revendit 30.000.

En 1842, il donna à l'Odéon les *Ressources de Quinola.* Le scénario avait séduit Lireux, directeur hardi. Balzac écrivit sa pièce. A la lecture aux artistes, il eut du succès.

Après le quatrième acte, il s'arrête. On lui demande la suite : « La suite, elle n'est pas faite, répond-il en riant; mais je vais vous la raconter. » — Stupéfaction. — Enfin il se décide à écrire son cinquième acte. — L'auteur prétendit composer sa salle lui-même pour la première représentation et croyait faire un argent fou. Il s'installait au bureau de location et répondait aux gens venus pour prendre des places : « Il n'y en a plus. La dernière loge vient d'être louée 1.000 francs à l'ambassadeur du Japon. » Ce beau système éloigna promptement le public. Balzac, qui n'aimait pas la presse, l'avait

logée au poulailler, malgré les objurgations de Lireux. Une représentation orageuse eut lieu devant une salle à moitié vide, et une chute retentissante termina la soirée[1].

En 1843, Mme Hanska devint veuve. Balzac partit immédiatement pour Saint-Pétersbourg, où elle était. Il jouissait d'une grande réputation en Russie; il y fut parfaitement accueilli et y resta assez longtemps. Un jour, en visite, une jeune fille offrait du thé sur un plateau. On la lui présenta. Elle fut tellement saisie qu'elle laissa échapper le plateau et toutes les porcelaines qu'il supportait. L'auteur de la *Comédie Humaine* fut, paraît-il, très flatté de cet *éclatant* hommage.

Il aurait bien voulu épouser Mme Hanska; mais, chez elle, l'affection n'avait pas suivi la même progression que chez le romancier. Elle se laissait aimer, mais la passion n'était ni dans sa tête, ni dans son cœur. Elle avait une grande fille qu'elle chérissait et voulait, auparavant, marier elle-même. Enfin, à cause des grandes propriétés du comte Hanski, on savait que le tzar ne donnerait son consentement au mariage de la veuve avec un étranger que si elle faisait donation de toute sa fortune territoriale à sa fille. Balzac, découragé, regagna la France. En 1845, il eut des velléités d'entrer à l'Académie, mais on lui fit entendre que l'embarras de ses affaires serait un obstacle. Mme de Girardin, emportée par l'indignation, écrivit un article fort dur pour l'Académie, article qui n'arrangea pas les affaires de Bal-

1 Ces détails anecdotiques sont empruntés à l'intéressant ouvrage de M. Ferry : *Balzac et ses amies*.

zac et lui mit décidément à dos les académiciens.

Cependant sa santé déclinait rapidement. Il était mortellement atteint d'une maladie de cœur qu'avaient aggravée les veilles, les excès de travail, l'abus du café, les embarras d'argent. Prise de pitié, Mme Hanska se décida enfin et fit donation de ses bien à sa fille, qui s'était mariée entre temps. Le mariage eut lieu en Russie le 14 mars 1850. Balzac était mourant. Revenu en France, il se sentit si mal le 20 août qu'il fit venir un médecin. Il le persuada qu'il avait beaucoup de choses à faire et lui demanda combien il aurait encore de temps à vivre. — Qui sait? répondit l'homme de l'art. — Il me faudrait au moins six mois. Le médecin hocha la tête et ne répondit pas. — Je veux faire mon testament. — Faites-le aujourd'hui, mon cher malade. Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. — Je n'ai donc plus que six heures à vivre ! s'écria Balzac. Il mourut le soir même.

Les quarante volumes de la *Comédie humaine* sont une œuvre considérable, puissante et imparfaite. Non seulement Balzac a le don « d'*asséner* ses regards sur l'humanité comme Saint-Simon », mais c'est un artiste, un penseur; il a au plus haut degré le sentiment de la réalité; il a su créer des types qui respirent et donnent l'illusion de la vie.

Balzac manque absolument de sens critique, et il lui arrive de se lancer dans les pires aventures. Témoin le *Lys dans la Vallée,* ce roman de l'amour platonique qu'il était peu capable d'écrire. Par surcroît, il a voulu le traiter sur un ton lyrique; il s'est fortement appliqué au style noble, et, comme il y était tout à fait

impropre, il a abouti à un galimatias pénible, à une peinture passablement ennuyeuse de la vertu. Mais il est bon observateur, il a une vue exacte et forte des gens et des choses; aussi créera-t-il, dans le même roman, un M. de Mortsauf qui est le plus beau type de neurasthénique qu'on ait jamais mis sur pieds. — Balzac a été dans le monde le meilleur, et il nous le peint tout déformé. Où ses duchesses ont-elles été élevées? demande très justement M. Faguet. Elles ont des allures de poissardes et une conversation... « Sincèrement, petit? » interroge lady Dudley, Anglaise de la plus haute aristocratie (*Le Lys de la Vallée*). La vicomtesse de Restaud déclare à Eugène de Rastignac : « Vous êtes un amour d'homme. » Et c'est la seconde fois qu'elle le voit. Il fait subir à ses personnages de bien rapides transformations. Il est peu vraisemblable que Philippe Brideau (dans *Un Ménage de garçon,* un de ses plus beaux romans), soudard soumis à la surveillance de la haute police, devienne si vite général, presque pair de France. Les tours de la Désœuvrance sont d'insipides farces de clercs d'avoué en goguette, mais l'accaparement du vieux garçon Rouget par la rusée Flore, l'amour de la même Flore pour le commandant Gilet, voilà de la vie, de la vraie vie merveilleusement rendue.

Balzac est prolixe et compose mal. Il commence un roman par une description de cent pages, ce qui est fatigant et inutile, et la recommencera au milieu du récit parce qu'elle y sera nécessaire. La lumière dont il éclaire ses personnages est trop crue; le relief en est plus intense, soit, mais il n'est pas naturel. Le dévouement maladif du père Gorot finit par ne plus

nous toucher, tellement il est exagéré. La fin de la *Cousine Bette,* les morts simultanées de Crevel et de Mme Marneffe, cette grand'mère de Mme Moraines, sont de la pure fantaisie, mais Marneffe est un merveilleux coquin, le baron Hulot la luxure faite homme, et la baronne une reposante honnête femme au milieu de toutes ces turpitudes. Il excelle à faire « d'une passion ou d'un vice tels que l'avarice ou la débauche, le pivot, le ressort unique des ravages exercés dans une famille par un de ses membres » : procédé, soit, mais procédé dont il tire des effets d'une remarquable puissance. Et ce ne sont pas seulement des caractères vrais que sait tracer Balzac. Il sait voir les choses, les milieux. Il nous décrira (dans le *Cousin Pons*) un appartement de médecin pauvre avec une exactitude de photographe qui déniche dans les placards : « des assiettes écornées, des bouchons éternels, des serviettes d'une semaine ». On les voit.

Son style est généralement mauvais, surtout lorsqu'il s'applique à bien écrire. Mais quand il est naturel, qu'il ne vise pas à l'effet et que son sujet le porte, il est passable. Enfin, il est excellent dès qu'il s'agit de faire parler une femme du peuple de Paris, une portière (*Cousin Pons*). Il est alors un merveilleux réaliste, c'est-à-dire qu'il fait de l'art vrai : « Ses marchands, ses gens de justice, ses étudiants, ses rentiers, ses commis voyageurs, ses gens de province sont excellents, dignes d'être étudiés par la postérité, et forment le tableau le plus vrai et le plus vif d'une société qui ait paru depuis Labruyère [1]. » — Il est

1 É. FAGUET : *Le XIXe siècle.*

encore incomparable dans les drames d'argent. Seul de tous les romantiques, il a compris la place énorme que l'argent pouvait et devait tenir dans le roman, représentation exacte de la vie et de la société contemporaines. Sous ce rapport, ses désastreuses opérations commerciales ont rendu au romancier un service signalé.

Balzac, par son grand souci de la vérité, la psychologie profonde de ses descriptions d'intérieur (imprimerie du père Séchard, maison Grandet, etc...), a été le restaurateur du réalisme en France, le trait d'union entre la littérature de pure imagination et le réalisme. Par là, il est très grand, et son influence a été considérable.

Charles de Bernard.

Disciple de Balzac, sans avoir été un imitateur servile, Charles-Bernard du Grail de la Villette, né à Besançon en 1804, mort à Sablonville en 1850, est un méconnu. Il fit son droit à Dijon et collabora à la *Gazette de la Franche-Comté.* Un compte rendu de la *Peau de Chagrin* lui fit faire la connaissance de Balzac, qui l'attacha à la rédaction de la *Chronique de Paris.* Charles de Bernard est un peintre de genre, d'une grâce un peu maniérée mais pénétrante. Il excelle dans la peinture de certains types provinciaux qu'il a très exactement observés et spirituellement représentés. On peut lui reprocher un peu d'afféterie dans le style (il a trop longtemps habité la province), mais on ne doit pas oublier *Gerfaut* (1836), description exacte et forte de l'amour romantique qu'accompagnent les types amusants et pris sur le vif de Mlle de Corandeuil et du rapin Marilhac, — le *Gentilhomme Campagnard,* charmante étude de la vie

de province sous Louis-Philippe, et cette délicieuse *Femme de quarante ans,* nouvelle pleine d'esprit et de malice, écrite pour faire pendant à la *Femme de trente ans* de Balzac, mais infiniment supérieure.

Charles Nodier.

Encore un Bizontin. Fils d'un avocat, Nodier fut élevé dans des sentiments révolutionnaires. Esprit souple et compréhensif, il a touché un peu à tout sans être supérieur en aucun genre. Dans sa jeunesse, il s'était occupé d'histoire naturelle et avait écrit un mémoire sur les antennes des insectes. Secrétaire de Pichegru, il s'affilia à la curieuse secte des *Philadelphes.* En 1803, il publia un petit roman assez leste, le *Dernier Chapitre de mon roman,* et, en 1804, une ode politique, la *Napoléone,* qui lui valut, de la part de la police impériale, les honneurs de la persécution. — Un peu plus tard, il entra aux *Débats,* puis à la *Quotidienne,* et, du coup, devint royaliste. Il a publié en outre une intéressante *Histoire des Sociétés secrètes dans l'armée* (1815), des contes et des romans fantaisistes, parfois lugubres : *Jean Sbogar, Thérèse Aubert* (1819), *Trilby* (1823), la *Fée aux Miettes* (1832), la *Neuvaine de la Chandeleur* (1839), etc... — Nodier, homme excellent, aimable et ingénieux écrivain dont les productions sentent un peu trop l'encre, a été un éclectique, un amateur. Il a beaucoup aimé les livres, — trop, peut-être — la littérature et les littérateurs. Bibliothécaire à l'Arsenal (1823), il devint le centre du mouvement romantique et fonda le Cénacle. Il faut lui faire une place dans l'histoire littéraire du XIX[e] siècle, car il eu une très grande influence, non seulement sur la littérature de son temps, mais aussi sur la langue. Philologue, il a composé un *Diction-*

naire des Onomolapées et remis en honneur beaucoup de mots et de locutions que les romantiques ont consacrés en les employant.

Mérimée.

Parisien de naissance (né le 28 septembre 1803) et Normand du côté paternel. Son père a écrit une histoire de la peinture et fait d'estimables travaux sur la chimie des couleurs; sa mère peignait des miniatures d'enfants. Petite-fille de Mme Leprince de Beaumont, elle racontait, pour obtenir leur immobilité, de merveilleuses histoires de fées et de génies à ses petits modèles. C'est peut-être de là que vient le talent de conteur de Prosper Mérimée.

C'est essentiellement un galant homme et un homme du monde « d'abord froid, distant, écartant d'avance toute familiarité, d'une tenue parfaite » (Taine). Très répandu dès sa première jeunesse, il dévore les livres et étudie le grec au sortir du collège en même temps qu'il court les bals pour se donner le spectacle de la vie. La poésie lyrique était pour lui lettre morte; il avait en revanche un goût décidé pour les mystifications. On connaît le tour qu'il joua à Cuvier [1], moins habile à distinguer l'authenticité d'un autographe — il en avait la passion — qu'à reconstituer le squelette d'un fossile avec des débris d'ossements.

La publication du *Théâtre de Clara Gazul* (1825), la première œuvre imprimée du jeune écrivain, est encore une mystification. Clara Gazul excita la plus vive curiosité parmi la jeunesse lettrée de l'époque.

1 Il lui avait fait présent d'une prétendue lettre autographe de Robespierre écrite, malheureusement, sur du papier à filigrane de 1823.

On se demandait quelle pouvait être cette actrice espagnole qui, dans un langage si clair, si français, formulait des règles dramatiques nouvelles d'une si tranquille audace. On ignorait généralement que le portrait de l'artiste figurant en tête de volume avait eu pour modèle le jeune Mérimée lui-même.

La Guzla (1827) est une troisième mystification. Et ce fut Gœthe, auquel l'auteur avait envoyé l'ouvrage, qui donna la clef de l'énigme et découvrit que Guzla est l'anagramme de Gazul. Le prétendu barde Maglanowitch avait tiré ses ballades du *Voyage en Dalmatie* de l'abbé Fortis et d'une assez bonne statistique sur les pays illyriens, dressée par un chef de bureau du ministère des Affaires étrangères.

Très lié avec Ampère fils, Mérimée fut présenté par lui à l'Abbaye-aux-Bois. Il plut à Mme Récamier. Dès 1820, il avait connu Stendhal. On l'a donné comme son disciple; ce n'est pas tout à fait exact. Les idées de l'un ont certainement déteint sur celles de l'autre, ainsi qu'il arrive presque toujours entre deux hommes qui ont vingt ans de différence d'âge, mais Beyle admirait naïvement Mérimée, qui ne le lui rendait peut-être pas autant.

Très défiant, très sceptique, ne croyant ni à Dieu ni à diable, d'un pessimisme concentré, Mérimée disait : « Il faut être honnête homme et douter. » Et il douta toute sa vie. Capable d'affection mais très incapable de passion, il était un ami sûr, obligeant. Il s'est peint dans le *Vase Etrusque* avec un peu de complaisance, car il est peu probable qu'il eût « l'âme trop tendre et la sensibilité trop expansive » de Saint-Clair.

Très mondain, très érudit — il savait admirable-

ment plusieurs langues — il a été aussi peu que possible homme de lettres. En 1830, M. d'Argout, nommé ministre du Commerce, l'avait pris comme secrétaire; il le suivit à la Marine. En 1831, il fut nommé inspecteur des monuments historiques. Au reste, peu d'événements dans sa vie : d'assez nombreux voyages en Espagne, en Grèce, en Russie; de fréquents séjours en Angleterre; l'Académie des Inscriptions, l'Académie Française en 1844; quinze jours de prison pour avoir pris trop vivement la défense de Libri, un bibliophile italien qui aimait trop les livres de la Bibliothèque nationale; une liaison épistolaire de vingt ans (*Lettres à une inconnue*) avec la fille d'un notaire de Boulogne-sur-Mer, Mlle Jenny Dacquin; sous l'Empire, un fauteuil au Sénat où il eut le bon goût de ne pas marquer et ses entrées à la Cour. Voilà toute son existence. Sur la fin, il passait tous ses hivers à Cannes entre deux vieilles Anglaises, mélancolique et désenchanté, voyant l'avenir en noir et tel qu'il s'est à peu près réalisé. Il assista à l'écroulement de l'Empire. La destinée de l'impératrice Eugénie, qu'il avait connue dès l'enfance et qu'il aimait beaucoup, l'affligea profondément. Il mourut le 23 septembre 1870.

En art, Mérimée a toujours été un dilettante, par défiance, alors qu'il eût pu tenir le premier rang. Après la *Chronique du règne de Charles IX*, roman historique à la mode de 1830 [1], mais d'un réalisme

1 « Vers l'an de grâce 1827, j'étais romantique, a-t-il dit. Nous disions aux classiques : « Point de salut sans la couleur locale. » — Nous entendions par couleur locale ce que, au XVIIe siècle, on appelait les *Mœurs ;* mais nous étions très fiers du mot, et nous pensions avoir imaginé le mot et la chose. »

plus expressif, d'un relief plus intense et plus pittoresque que tout ce qu'on faisait alors (1829), il aurait pu devenir un des chefs du romantisme. Il ne le voulut pas. Ses trois premières productions étaient une concession au goût du jour. Il avait l'air de dire au public : « Vous voulez du romantisme? En voici. C'est très amusant et très facile, mais ce n'est pas mon genre. » — Il fera donc volte-face et écrira ces petits chefs-d'œuvre bâtis en pierres soigneusement taillées, qui ont nom *Mateo Falcone*, la *Partie de tric-trac, Tamango, l'Enlèvement de la Redoute*, la *Vénus d'Ile*, médaillons burinés avec un art savant et exquis dans un métal dur et résistant comme l'airain, qu'on relira dans cent ans comme nous relisons *Candide*, avec lequel ils ont plus d'un rapport dans leur ironie parfois sinistre. Autant que Balzac il est le père du réalisme. Il veut la vérité dans l'art, et, plus souvent que Balzac, il y parvient avec un style net, précis, objectif, décharné jusqu'à la sécheresse, mais puissant et incisif comme l'eau-forte.

En 1840, il donna *Colomba*, œuvre merveilleuse et unique de composition. Cette jeune fille qui inspire à son frère la vengeance et lui en fait un obsédant devoir, ce cœur de vingt ans dans lequel la haine tient la place de l'amour, c'est l'Electre passionnée de la tragédie antique, l'Euménide vengeresse. Le dénouement, la rencontre fortuite de Colomba et du vieux Barriccini, est atroce. L'auteur nous le sert froidement. Encore n'est-il qu'à demi satisfait. « J'aurais pu la faire plus ressemblante, a-t-il dit, mais j'ai craint l'*offensionem gentium.* »

Après *Colomba*, qui eut un très vif succès et ouvrit à son auteur les portes de l'Académie, on croyait Mérimée converti, devenu « classique et moral ». Il

se chargea de détromper son monde avec *Carmen* et *Arsène Guillot*. Il a toujours eu un goût très vif pour les brigands, les pirates, les filles, et généralement tous les êtres primitifs et hors la loi qui vivent en guerre avec la société : « J'ai mangé plus d'une fois à la gamelle avec des gens qu'un Anglais ne regarderait pas de peur de perdre le respect qu'il a pour son propre œil. J'ai bu à la même outre qu'un galérien [1]. »

Il pense que l'amour est un duel, et il écrit *Carmen*.

Notez qu'il n'y attache aucune importance et est ou semble beaucoup plus préoccupé de l'emplacement du champ de bataille de Munda. Il nous raconte une histoire tragique, aussi vraie que *Manon Lescaut* et qui vaut en amertume tout ce que Schopenhauer a pu écrire sur l'amour et la mort. Un romancier moderne aurait délayé ce drame en cinq cents pages; lui le condense en cent, dans lesquelles, à vrai dire, il n'y a pas un mot inutile, parce qu'il sait trouver le trait qui frappe l'esprit et concentre en soi tout l'intérêt de la situation. — Ce trait, c'est le cierge à saint Roch, dans *Arsène Guillot*, cette histoire navrante qui fit scandale en 1844; c'est le petit Falcone qui, par une ruse de sauvage, place une chatte et ses petits sur le tas de foin dans lequel il a caché le bandit poursuivi par les gendarmes; c'est la bague de fiançailles dans la *Vénus d'Ile;* c'est la pantoufle tachée de sang de Charles XI. Voilà ce qui constitue le réalisme, mais le réalisme de bon aloi, c'est-à-dire le souci de la vérité dans l'art qui est la marque caractéristique du talent un peu dur mais très profond de Mérimée.

1 *Lettres à une inconnue.*

Il tient beaucoup à rester homme du monde, à ne point passer pour un homme de lettres. Son style ne sent ni l'apprêt ni le travail. Il veut qu'on dise de lui : « Il écrit comme on parle. » Et il y réussit. Remarquez que cela est de la coquetterie, car il n'y a rien de plus travaillé que ce genre d'écriture qui a l'air d'être tracée au courant de la plume et qui se prive volontairement des effets de descriptions et de l'harmonie des périodes.

Mérimée a donc eu une réputation d'homme de bonne compagnie, ce à quoi il tenait essentiellement. Mais si, par crainte d'être dupe, il n'a pas tiré de son talent tout ce qu'il aurait pu donner, il faut se souvenir qu'il a produit quelques œuvres d'une rare essence, qu'on relira encore avec fruit et plaisir lorsque beaucoup de ses contemporains, et non des moindres, auront été délaissés.

« Le cœur de cette femme est un cimetière ; on n'y rencontre que les croix de ceux qu'elle a aimés », a dit d'elle Jules Sandeau. Sans être aussi dur, nous accorderons que, si le talent de l'écrivain est très grand, la femme doit être jugée sévèrement. George Sand.

Lucile-Amandine-Aurore Dupin, fille légitime de Maurice Dupin et de Sophie Victorine Delaborde, naquit à Paris, 15, rue Meslay, le 1er juillet 1804. Arrière-petite-fille par son père de Maurice de Saxe, son grand-père paternel, Dupin de Francueil, avait été fermier général. Par sa mère, un modillon épousé contre vents et marées, elle descendait d'un marchand de serins du quai aux Oiseaux et d'une cabaretière, la mère Cloquart. « C'est l'opposition radicale, violente, de ses deux hérédités qui est le

phénomène capital qui éclaire le problème de sa destinée », dit excellemment M. Doumic [1]. — La mort de son père, fringant officier de l'Empire, la laissa aux mains de la grand'mère et de sa mère, l'une honnête femme, l'autre galante : elles se détestaient.

Ainsi que Lamartine à Milly, c'est en pleine campagne à Nohant, dans les *traînes* de la Vallée Noire, qu'Aurore Dupin passa son enfance. En 1817, on la mit au couvent des Anglaises, à Paris, où elle demeura trois ans, les plus tranquilles, les plus heureux de sa vie, comme elle en conviendra elle-même. Elle n'y contracta point la foi, mais une sorte de « religiosité à forme chrétienne ». Elle revient à Nohant en 1821 et lit ardemment tout ce qui lui tombe sous la main : Locke, Montesquieu, Montaigne, La Bruyère, Chateaubriand et surtout Rousseau. — « La langue de Jean-Jacques et la forme de sa déduction s'emparèrent de moi comme une musique éclairée d'un grand soleil [2]. » Toutes ces lectures désordonnées lui faussent les idées en même temps que le dégoût de la vie s'empare d'elle. Déjà sa réputation est mauvaise dans son village : elle s'habille en homme.

Sa grand'mère était morte. Un jeune homme, fils du colonel baron Dudevant, la rencontrait souvent chez des amis communs et la demanda en mariage. Il l'épousa. — « Les portraits d'Aurore à cette date, dit encore M. Doumic, nous montrent dans une fraîcheur presque enfantine une captivante figure de jeune fille, aux traits longs, au menton fin — pas précisé-

1 René Doumic : *George Sand,* 1909.

2 George Sand : *Histoire de ma vie.*

ment jolie mais combien pire ! — avec de grands yeux noirs qui dévorent tout le visage ; ces yeux dont le regard en se posant prend possession de vous, ces yeux de rêve et de désir, sombres parce que l'âme qui s'y reflète a de lointaines profondeurs... »

Malgré la naissance de deux enfants, le mariage ne fut pas heureux. M. Dudevant buvait, faisait pire, était brutal. A la suite d'une scène (et d'un soufflet), il fut convenu que la jeune femme habiterait Paris trois mois sur six, nantie d'une pension de 1.500 francs. Elle partit en janvier 1831. Elle s'installe dans une mansarde du quai Saint-Michel, se transforme en étudiant de première année, vêtue d'une redingote de bousingot, cravatée de rouge, coiffée d'un béret de velours, et, la cigarette aux lèvres, court le Quartier Latin en compagnie d'un petit groupe d'amis berrichons : Félix Pyat, Jules Sandeau, Henri de Latouche.

Pour augmenter ses ressources, elle peint d'abord des éventails et des dessus de boîtes de Spa. Elle a l'arrière-pensée d'écrire. Latouche, qui vient de fonder le *Figaro*, lui demande des articles. Le journalisme n'était pas son affaire : elle *tartinait*. Latouche le vit tout de suite, et, comme à défaut de talent il avait du flair, il la poussa au roman. Sa première œuvre imprimée [1] fut un roman en collaboration avec Jules Sandeau, intitulé *Rose et Blanche* et signé Jules Sand, qui parut à la fin de 1831. C'était très médiocre et n'en eut pas moins quelque succès. L'écrivain, dépouillant sa chrysalide, allait devenir George

1 Elle avait déjà beaucoup écrit : *Corambo* et un *Voyage en Auvergne* (1827).

Sand. Successivement, en 1832, elle donna *Indiana* et *Valentine*, puis, à des intervalles très rapprochés : *Lélia* (1833), qui, par son immense succès, détermina sa réputation, *Jacques* (1834), *André, Leone Leoni* (1835), etc., œuvres d'un romantisme farouche, empreintes d'une haine instinctive de tous les jougs qu'imposent la loi et l'opinion, à peu près tombées dans l'oubli, et qui ne s'en peuvent sauver que par le lyrisme du style souvent très beau et le sentiment profond de la nature que l'on voit poindre surtout dans *Valentine* et dans *André.*

Ce sont là les romans d'une révoltée. Le droit au bonheur, le mariage considéré comme une institution désuète que devra dans un prochain avenir remplacer l'union libre, toutes les utopies d'une dangereuse doctrine dont l'erreur retombera lourdement sur les pauvres femmes le jour où l'homme (le mâle est très sauvage, a dit Littré) s'apercevra d'une concurrence sérieuse : toutes ces utopies, disons-nous, s'épanouissent avec un lyrisme entraînant et une candeur qui désarme dans ces premiers écrits d'une femme mal mariée et troublée par l'ivresse de sa récente liberté.

Indiana et *Valentine* sont sœurs; des sœurs incomprises et toutes deux filles de George Sand. *Lélia,* c'est *René* femme et beaucoup plus déclamatoire, comme *Leone Leoni* est *Manon Lescaut* homme. Bénedict, dans *Valentine,* est un premier crayon du jeune premier de 1830, beau ténébreux de village et cousin germain d'Antony, qui fait du mal à tout ce qui l'entoure « du droit de sa passion, de son amour forcené ». *Jacques* est la contrepartie de *Valentine* et d'*Indiana :* c'est le type de l'homme mal marié. Il a pourtant une très gentille petite femme qui ne de-

manderait qu'à le rendre heureux, mais il s'ingénie à la faire souffrir, et lui par la même occasion, sans que personne sache au juste pourquoi. Il finit par se jeter dans un précipice, laissant sa femme devenir ce qu'il plaira à Dieu. L'auteur profite de cet aimable dénouement pour faire le procès du mariage : « Je ne me suis pas réconcilié avec la Société, déclare Jacques, et le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions qu'elle ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli si l'espèce humaine fait quelque progrès vers la justice et la raison... » Et George Sand propose pour le remplacer « d'adopter deux enfants de sexe différent et de les marier un jour à la face de Dieu, sans *autre temple que le désert, sans autre culte que l'amour* ». Reconnaissez-vous cet air? C'est l'union libre dans toute sa beauté. Et tous ces gens-là s'imaginent que l'univers a les yeux fixés sur eux et que rien n'importe que leur individualité et leurs amours !

Après *Lélia*, George Sand était mûre pour un coup de tête. Nous en avons déjà conté les péripéties.

A Venise, elle travailla beaucoup. Elle y écrivit *Jacques, André, Leone Leoni*, les *Lettres d'un voyageur*. Les trois premières, dans lesquelles elle a immortalisé et idéalisé les impressions de son séjour, sont de la plus belle prose française qui soit. Elle produisait avec une extraordinaire fécondité, écrivant sur ses genoux de dix heures du soir à cinq heures du matin, en buvant force thé : « ... Tandis que je composais mes poèmes, elle barbouillait des rames de papier. Elle pondait ses romans avec une facilité presque égale à la mienne, choisissant toujours les sujets les plus dramatiques, ayant toujours soin, en passant,

d'attaquer le Gouvernement et de prêcher l'émancipation des merlettes. Il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne ni de faire un plan avant de se mettre à l'œuvre : c'était le type de la merlette lettrée [1]. »

L'amour envolé et la crise de foie guérie, George Sand ne tarda pas à se consoler avec Michel de Bourges (l'Everard de la *Sixième Lettre d'un voyageur*), auquel elle devait en somme une certaine reconnaissance pour avoir plaidé et gagné en 1836 son procès en séparation. Michel de Bourges, homme peu séduisant et mûr, l'amena doucement à se consacrer au service de l'humanité et au culte de la République. Le premier résultat de cet avatar est *Mauprat* (1837). Les cent premières pages de *Mauprat* sont un chef-d'œuvre, encore qu'Edmée soit une sœur un peu trop ressemblante de Diana Vernon. Mais que de remplissage dans la suite du récit, et que ce sempiternel Patience est donc agaçant avec son amour désordonné du peuple et sa science infuse de paysan du Danube ! Enfin, quelle singulière idée, et qui est bien d'une femme, de faire un roman, ainsi qu'elle l'exlique dans sa préface, pour mettre en scène un homme qui n'a aimé qu'une femme dans sa vie !

« Elle était sur sa voie avec *André, Simon, Mauprat*, a dit M. Faguet; elle allait au roman simple fait d'une douce aventure de cœur. Là-dessus, elle se fourvoya complètement. » — Vous imaginez que ce n'est pas impunément que l'on fréquente des philosophes tels que Michel de Bourges, Jean Reynaud et Pierre Leroux. George Sand prit au sérieux son rôle de réformatrice et ne songea plus qu'au roman à thèse

1 Alfred de Musset : *Histoire d'un Merle blanc*.

pendant dix ans. D'où la métaphysique nébuleuse des *Sept Cordes de la Lyre,* le chaos de *Consuelo,* mélange bizarre d'aventures invraisemblables et de théories musicales (elle fréquentait déjà Chopin), et la longue liste des romans socialistes et extravagants qui ont nom le *Meunier d'Angibault,* le *Péché de M. Antoine,* etc..., dans lesquels on voit l'amour égaliser les rangs comme par magie et des patriciennes ruinées épouser de sémillants serruriers. Entre deux de ces étonnantes productions, elle écrit un petit chef-d'œuvre, *Jeanne,* sa première idylle champêtre.

Pendant toute cette période préparatoire, et comme toutes les femmes, Georges Sand n'a guère été que le reflet de ses amants ou des gens au milieu desquels elle a vécu. Désormais, elle va être elle-même : « George Sand, a-t-elle dit[1], n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente, au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. »

Avec la *Mare au diable* (1846), une berquinade encore trop imprégnée de socialisme, on sent monter de la glèbe un parfum nouveau et venir de la forêt un souffle vivifiant. C'est une reposante idylle dont le début, visiblement inspiré du chant des Laboureurs de Jocelyn, peut soutenir la comparaison avec lui. On a reproché à George Sand d'avoir idéalisé ses paysans. Et d'abord, cela vaudrait mieux que de les enlaidir à la manière d'autres écrivains. Mais les a-t-elle tant idéalisés? La coquette villageoise (*Va-*

1 *Histoire de ma vie.*

lentine), le paysan parvenu (*Meunier d'Angibault*), le hobereau (*Marquis de Morand*), le bourgeois campagnard (*Joseph Marleau*), sont des types très exacts et pris sur le vif. Ils ont seulement de bonnes manières.

En 1848, George Sand fréquentait une très mauvaise société. Le grand homme du jour était pour elle Barbès, conspirateur-né, récemment sorti du Mont-Saint-Michel. Les journées de Juin la refroidirent tout de même un peu. Elle « donna sa démission politique » — elle avait rédigé le *Bulletin de la République* — et se réfugia dans la fiction.

Elle donne successivement ses plus beaux romans rustiques, la *Petite Fadette* (1848), analyse pénétrante d'un sentiment longtemps ignoré, *François le Champi* (1850), les *Maîtres Sonneurs* (1853), les *Beaux Messieurs de Bois Doré,* imitation de l'*Astrée*, et ce si agréable *Montrevêche,* un des rares romans où elle ait eu de l'esprit, une fantaisie légère et charmante.

Pendant ses quinze dernières années, elle vieillit à Nohant au milieu de ses enfants et petits-enfants très calme, vivant en « matriarche », comme on a dit, très recherchée des écrivains de la nouvelle génération : Edmond About, Dumas fils, avec lequel elle écrivit la comédie du *Marquis de Villemer,* et Gustave Flaubert surtout, qu'elle aimait et morigénait comme un enfant, car elle était bonne, d'une bonté un peu banale, peut-être, et qui ne pouvait se passer d'aimer quelqu'un.

Elle ne cessait pas d'ailleurs de produire et mourut littéralement la plume à la main en 1876. De cette dernière période sont : *Jean de la Roche* (1860), *M[lle] de la Quintinie,* œuvre de haine, écrite dans un moment

de colère pour répondre à la *Sibylle* d'Octave Feuillet (1863); la *Confession d'une jeune fille* (1865), le *Dernier Amour* (1867), et quelques pièces de théâtre. *Cosima* fut un four mémorable, et *François le Champi, Claudie,* le *Pressoir,* de grands succès. Le *Marquis de Villemer* est resté au répertoire.

L'influence de George Sand a été aussi considérable que funeste, car il n'est pas une idée fausse, pas une chimère pour laquelle elle ne se soit enthousiasmée et n'ait rompu des lances. Pour n'en citer qu'un exemple, rappelons qu'entichée de sciences naturelles et manquant absolument de la base nécessaire à les comprendre, elle a beaucoup contribué à répandre cette opinion que Darwin lui-même n'a jamais soutenue : à savoir que l'homme descend du singe.

Son génie — elle en avait, et a ainsi fait mentir son maître Rousseau, qui prétend que les femmes n'en peuvent avoir — son génie ne suffit pas à excuser ses graves écarts de conduite, mais il lui a marqué une très haute place dans l'histoire du roman français, auquel elle a donné une impulsion, une portée inconnues auparavant. Et, pour terminer cette étude, nous ne saurions mieux faire que de citer ce passage tiré d'un de ses derniers romans [1] :

« Félicie jouait admirablement ce soir-là. Je l'écoutai un instant et je me pris à rire encore, car tout mentait en elle, la musique comme le reste. J'écrivis sur le bord de la table : « Ton nom est mensonge. » Je l'effaçai. Toute manifestation me semblait indigne de ma fierté. Je cessai de rire, je cessai de pleurer, car je pleurais aussi par moments sans en avoir con-

1 *Le Dernier Amour,* 1867.

science. Je sortis de la maison, je regardai briller les étoiles, et, chose étrange, tout à coup je respirai. Il me sembla que je grandissais jusqu'aux astres, que je les touchais, que je palpitais de leurs flammes, que je tenais le monde et mon cœur dans chacune de mes mains, que j'étais fort comme Dieu, que j'étais heureux comme l'infini, que je chantais dans une langue inconnue. Que sais-je? J'étais probablement fou dans ce moment-là; mais non, allez, je n'étais pas fou! J'étais surexcité, extra-lucide peut-être! Je voyais au-delà de ma vie individuelle la bassesse du mal et la splendeur du bien, ces deux pôles de l'âme humaine... »

Jules Sandeau.

Quand on vient de parler de George Sand, on ne peut pas passer sous silence Jules Sandeau. Fils d'un employé des droits réunis d'Aubusson, il faisait son droit lorsqu'il lia connaissance avec la baronne Dudevant à Nohant, pendant les vacances. Il la retrouva à Paris; en 1833, il partit pour l'Italie.

Jules Sandeau a publié de nombreux romans. Les meilleurs sont *Sacs et Parchemins,* dont il tira une comédie célèbre, *le Gendre de M. Poirier,* en collaboration avec Émile Augier; *Mademoiselle de la Seiglière,* et, sur la fin de sa vie, *La Roche aux Mouettes.*

Esprit distingué et malicieux, mais en somme de moyenne envergure, Sandeau n'eut jamais une réputation très éclatante, bien qu'il y ait de fort bonnes parties dans ses ouvrages, qu'il travaillait consciencieusement.

Alphonse Karr.

Romancier, journaliste et horticulteur, Karr débuta par un roman autobiographique, *Sous les Til-*

leuls, qui obtint un certain succès. Chaque lettre portait en épigraphe des fragments de poésies refusées à leur auteur par toutes les publications de Paris et qu'il utilisait ainsi. Plein d'esprit et d'originalité, écrivant facilement, Alphonse Karr est encore plus connu comme journaliste par les *Guêpes*, petit pamphlet mensuel qu'il publia à partir de 1839, que par ses romans. Le plus connu est *Fort en thème*, qui prépara l'opinion aux réformes de l'enseignement secondaire, et le meilleur est *Geneviève* (1839).

L'esprit d'Alphonse Karr est resté célèbre. Tout le monde connaît la boutade sur la peine de mort et l'histoire du poignard qui lui fut offert par Mme Louise Collet... dans le dos.

Eugène Sue (1804-1857) utilisa d'abord ses souvenirs de chirurgien de marine à écrire des romans maritimes, dont l'un, *la Salamandre*, n'est pas sans mérite. Lancé dans le monde, il le dépeignit avec un certain talent d'observation dans *Arthur* et surtout dans *Mathilde*. Ce dernier ouvrage, qui contenait des portraits un peu trop ressemblants, lui ferma les portes du faubourg Saint-Germain. Par dépit, et d'ailleurs complètement ruiné — il avait le génie de la prodigalité — il se lança dans le roman feuilleton social et à tendances socialistes (*Mystères de Paris*, *Juif Errant*, etc...), productions qui firent la joie de toute une génération et la fortune du *Constitutionnel*. Eugène Sue.

Après le coup d'État, Eugène Sue s'exila volontairement. Il mourut à Annecy, en 1857, d'un cancer à la langue. Ce n'est point un écrivain. Il manque de style, mais il a beaucoup d'imagination et certaines qualités de psychologue.

Certains types des *Mystères de Paris* (Tortillard, le notaire Ferrand) et surtout de *Mathilde* (Mlle de Maran, Ursule) sont originaux, bien observés et pittoresques.

Frédéric Soulié.

Frédéric Soulié (1800-1850) aurait pu avoir du talent s'il avait travaillé; mais un entourage de parasites et un train de fermier général l'obligeaient à produire sans relâche pour le rez-de-chaussée des journaux. Des cent volumes qu'il a écrits, on ne retiendra qu'un drame bien démodé aujourd'hui mais non sans puissance, la *Closerie des Genêts,* et un petit chef-d'œuvre, le *Lion Amoureux,* touchante histoire dans laquelle l'inspiration a soutenu l'auteur et rendu son style supportable.

Citons encore *Jules Janin,* beaucoup plus connu comme critique, mais dont l'*Ane mort et la Femme guillotinée* est à lire, parce qu'il donne bien la note du romantisme échevelé et plein de noirceur, si fort à la mode en 1830. — Dans ce genre, ne parlons, bien entendu, ni des élucubrations de Régnier d'Estourbet, ni de *Madame Putiphar* de Pétrus Borel, encore moins d'*Un roman pour les Cuisinières* d'Eugène Cabanon — un nom prédestiné.

CHAPITRE VII

LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE ROMANTIQUE

A l'école nouvelle, il fallait un critique : elle le rencontra dans Sainte-Beuve [1]. **Sainte-Beuve.**

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804. C'est un enfant de vieux. Son père, contrôleur des droits réunis et Picard d'origine, avait plus de cinquante ans, et sa mère, Augustine Coilliot, à peu près quarante lorsqu'ils s'épousèrent. Sainte-Beuve ne connut jamais son père, qui mourut quelques mois avant sa naissance. Il fut élevé par sa mère, qu'il ne quitta jamais, et qui se montra toujours pleine de sollicitude à son égard. A quatre-vingts ans passés, elle gémissait dans le sein de Mme Desbordes-Valmore sur ce que le critique s'obstinait à porter des chaussettes trouées. Elle avait été navrée de le voir embrasser la carrière littéraire.

Sainte-Beuve débuta par la médecine, qu'il étudia jusqu'en 1827. Il fut même externe pendant un an à l'hôpital Saint-Louis. Ce sont certainement ces études médicales qui ont préparé chez lui la méthode nou-

1 L'école romantique eut encore comme critiques Gustave Planche, un fils de pharmacien fort érudit, mais qui avait l'alcool passablement venimeux pour ses contemporains, qu'il écorchait vifs, et Jules Janin un gros homme papillonnant et très fin.

velle qu'il suivra plus tard, à savoir l'analyse sagace de l'influence du physique sur le moral, et celle des relations, des affinités entre le tempérament et le talent : en un mot la dissection morale des individus, qui est la marque caractéristique de la critique littéraire telle qu'il l'a conçue.

Son ancien professeur de rhétorique, M. Dubois, destitué pour ses opinions politiques, venait de fonder le *Globe;* Sainte-Beuve y écrivit quelques articles.

Sa première évolution eut lieu en 1827. Il avait consacré aux *Odes et Ballades* deux articles très favorables, et Victor Hugo, venu pour le remercier, le conquit rapidement à ses idées : le romantisme venait de découvrir son critique. Sainte-Beuve et le poète se lièrent au point de se voir presque chaque jour. Ils se brouillèrent par la suite, et le *Livre d'Amour* nous en a donné les raisons. Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve fit partie du Cénacle. Il écrivait à ce moment les *Consolations,* les *Pensées d'Août* et *Joseph Delorme,* et ne se montrait pas le moins romantique ni le moins romanesque des poètes de la jeune école [1]. C'est à partir de cette année 1827 que le jeune écrivain se met décidément du côté des romantiques. Il fait comprendre au public leurs ouvrages, épouse leurs querelles et leurs amours, et, dans le but de leur trouver des ancêtres dans la littérature française, écrit le *Tableau de la poésie française au XVI[e] siècle.*

C'était, en 1828, une innovation assez hardie que

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.
(Alfred de Musset : *Stances à Charles Nodier.*)

la réhabilitation de Ronsard et de la Pléiade. L'analogie entre Victor Hugo et ses disciples parut frappante : le livre fit du bruit. — *Joseph Delorme* — ce Werther carabin, a dit M. Guizot — et les *Consolations* (1829) achevèrent sa réputation. C'est là de la poésie intime, presque domestique, et moins moribonde qu'on ne s'est plu à le dire : Sainte-Beuve aurait pu se faire un nom comme poète.

La Révolution de Juillet dérangea ses plans d'avenir. Il devait, en qualité de secrétaire d'ambassade, accompagner en Grèce Lamartine, que le prince de Polignac désirait y voir comme ambassadeur. Sainte-Beuve dut rester homme de lettres, tandis que plusieurs de ses anciens collègues du *Globe* recevaient de grosses prébendes. Il en garda rancune au Gouvernement de Louis-Philippe. — *Le Globe* ayant été vendu aux Saint-Simoniens, Sainte-Beuve s'intéressa à eux, et ses relations avec *la Famille* constituent, dans la vie du curieux qu'il a toujours été, un épisode assez obscur. Il se frotta aux Saint-Simoniens sans se donner : « J'ai pu m'approcher du lard, a-t-il dit, mais je ne me suis pas pris à la ratière. » Tout porte à croire qu'il a abandonné la *Famille* au moment précis où elle devenait par trop compromettante. Il fit de même avec Armand Carrel et Lamennais. En 1832, le dilettante Sainte-Beuve put passer pour républicain, au point qu'il fut même soupçonné d'avoir fait partie du groupe, réuni sur le Pont Royal, qui favorisa la fuite de Bergeron, un des premiers « assassins » de Louis-Philippe [1]. En 1829, il s'était rencontré avec Lamennais chez Victor Hugo, dont l'auteur de l'*In-*

1 D'HAUSSONVILLE : *Sainte-Beuve*.

différence était le confesseur. Il se lia avec lui en 1832, mais les démêlés de Lamennais avec la Cour de Rome le refroidirent singulièrement, ainsi que l'on peut s'en rendre compte par l'article qu'il écrivit en 1834 à propos des *Paroles d'un Croyant.*

Sainte-Beuve avait un caractère fort souple; son talent ne l'était pas moins, et il en donna la preuve en écrivant *Volupté.* Ce roman, le seul de son auteur et fort peu goûté en son temps, est un chef-d'œuvre d'analyse et de pénétration. Les sentiments les plus subtils, les états d'âme les plus complexes y sont décrits de la manière la plus fine, la plus délicate et la plus souple. Si les héros de Stendhal sont des êtres de volonté, Amaury, lui, en manque totalement. Tendre et faible, l'énervement de la passion a dissous en lui toute énergie morale. *Volupté* renferme une très belle et très exacte description de la vie au séminaire qui, assure-t-on, est de la main du P. Lacordaire.

Cependant Sainte-Beuve n'avait pas complètement réussi, ni comme poète avec *Joseph Delorme* et les *Consolations,* ni comme romancier avec *Volupté.* Il trouva définitivement sa voie avec l'*Histoire de Port-Royal,* dont le sujet lui fut inspiré par un cours qu'il fit en 1837 à Lausanne. Sainte-Beuve n'est pas un créateur, mais c'est un homme d'un talent subtil et extrême, d'une intelligence à laquelle rien n'est demeuré étranger. Il a passé par la médecine, le romantisme, la démocratie chrétienne et le Saint-Simonisme, et il a tout compris. Matérialiste et voluptueux, il parle avec respect du Jansénisme. Il n'appartient à aucune école, à aucune église, à aucun parti. Il est cent fois plus éclectique que M. Cousin.

Critique, il s'attaque aux individus, et ses jugements sont bien davantage des jugements sur les hommes que sur les œuvres. Dans une langue à lui, flexible et coulante, il fait le tour d'un esprit. Psychologue averti, il le pénètre, fouille ses derniers replis et met en lumière, avec une grande délicatesse de touche et beaucoup de vigueur d'analyse, les défauts et les qualités. — Les *Lundis* sont une galerie de portraits, et surtout de portraits d'âme; *Port-Royal* est beaucoup moins l'histoire du Jansénisme qu'une succession de physionomies jansénistes. Ces deux ouvrages constituent une « histoire naturelle des esprits », suivant sa propre expression, et aboutissent à une synthèse.

L'histoire, pendant les trois siècles précédents, s'était, à de rares exceptions près, réduite à une sèche et fastidieuse exposition des faits souvent travestis et déformés. Les *Martyrs* de Chateaubriand, les romans de Walter Scott allaient être le point de départ d'une rénovation des études historiques. La publication de documents originaux (Mémoires et Journaux) pendant la Restauration eut, comme nous l'avons vu, une grande influence sur le développement du mouvement romantique. Tandis que Guizot, homme de gouvernement, continuant Voltaire et Montesquieu, cherche à dégager la philosophie de l'histoire, Augustin Thierry et Michelet, hommes d'imagination, tentent la résurrection du passé.

Augustin Thierry.

Augustin Thierry (1795-1856) a toujours dit que c'est à la lecture de Chateaubriand qu'il sentit naître sa vocation d'historien. Au sortir de l'École normale, il fut quelque temps secrétaire de Saint-Simon; il se sépara bientôt de lui (1817). La même

année, il entra au *Censeur européen,* où il publia une série d'articles réunis plus tard sous le nom de *Dix ans d'études historiques.*

Augustin Thierry conçoit l'histoire à peu près telle que Michelet l'écrira. Ce qui le frappe, au moyen âge, ce qui excite sa pitié, ce sont les souffrances qu'ont endurées les paysans, les petits, les vaincus, et c'est avec couleur et passion qu'il nous conte la légende de *Jacques Bonhomme.*

Entré en 1820 au *Courrier Français,* il y donne ses *Lettres sur l'Histoire de France,* programme éloquent et plein d'idées des méthodes qu'a suivies l'école moderne. « Faisant la guerre aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir et aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre », il introduit le premier le romantisme dans l'histoire. Les traditions populaires et provinciales, la couleur locale, lui plaisent par-dessus tout. Renvoyé du *Courrier Français* en 1821 à cause de ses opinions, qui firent scandale, il se consacra uniquement à l'histoire et publia en 1825 son ouvrage capital : *La Conquête de l'Angleterre par les Normands.* L'antagonisme persistant des deux races qui se sont superposées sans se fondre est l'idée maîtresse de l'ouvrage, idée séduisante et nouvelle qu'il a développée avec chaleur et dans un style très imagé, mais à laquelle il a attribué peut-être une importance exagérée. Devenu aveugle à force d'avoir voulu déchiffrer dans l'écriture des vieilles chartes la vérité des faits, il se retira chez son frère Amédée, préfet de Vesoul, où il épousa Mlle de Guérangal. Pensionné de Charles X et membre de l'Académie des Inscriptions, il vécut dans la retraite, dictant son chef-d'œuvre, les

Récits des temps mérovingiens, dédié au duc d'Orléans, qui le fit nommer bibliothécaire au Palais Royal. Dans les derniers temps de sa vie, il avait demandé à l'École normale un élève qui voulût bien lui faire la lecture. On lui envoya un jeune homme qui, depuis, fut le cardinal Perraud. Il se faisait lire en latin les prières de la messe.

On a reproché à Augustin Thierry d'avoir donné au récit une trop large place, de s'être appuyé sur des documents douteux qu'il aurait lui-même altérés, voire même sur des légendes : en un mot d'avoir eu la prétention de faire de l'histoire scientifique et de n'y être point parvenu. Le reproche nous paraît exagéré. Quoi qu'il en soit, il a été le promoteur de la renaissance des études historiques au XIXe siècle. Il a été le premier qui ait eu le courage de faire parler le passé à l'aide des vieux mémoires et des chartes poudreuses; il a préparé la voie à Michelet et à toute l'école moderne.

Michelet mérite parmi les historiens une place à part. Michelet.
Écrivain de génie, plus poète même qu'historien, ainsi qu'on l'a dit très justement, il a essayé de réaliser la pensée d'Augustin Thierry : la résurrection du passé. Il en a surtout fait le roman. Pour bien comprendre Michelet et goûter son style imagé, âpre et souvent maladif; pour excuser ses partis pris, ses exagérations, sa haine aveugle des prêtres et des rois, sa sensibilité parfois niaise mais toujours si profondément sincère; pour se pénétrer de sa bonté profonde — car combien seraient devenus méchants ! — il faut lire cet émouvant livre *Ma jeunesse*, pieusement publié par sa veuve, dans

lequel il a mis le plus pur, le plus éloquent de son génie, le meilleur de son cœur.

Michelet a profondément, durement souffert jusqu'à vingt-cinq ans. Ce fils d'un pauvre imprimeur picard naquit à Paris le 21 août 1798, dans une église désaffectée où était installé le misérable atelier paternel. Les temps n'étaient guère favorables aux belles-lettres, et l'on imprimait peu de livres. Les meilleurs clients étaient les journaux, mais sous le Consulat, sous l'Empire surtout, l'autorité supprimait facilement ceux qui n'étaient pas agréables au Gouvernement, et, pour un rien, les imprimeurs se voyaient retirer leur brevet. A peine au monde, le jeune Michelet souffrit de la faim, du froid, de toutes les horreurs d'une extrême pauvreté. Cela dura plus de vingt ans. Ne nous étonnons pas que cette douloureuse enfance ait aigri son caractère — elle le trempa aussi — et aiguisé son imagination jusqu'à la rendre malade. Le fond était bon. Le jeune garçon pouvait devenir un chenapan : il fut un grand homme.

Il dut d'abord aider son père dans ses travaux tout en recevant, le matin, les leçons d'un vieux maître d'école jacobin. L'enfant avait de remarquables dispositions.

Ses parents se saignèrent, comme on dit, aux quatre veines pour lui faire suivre les cours du collège Charlemagne, puis de Sainte-Barbe, où il eut comme professeur Villemain. Un prix de discours français au Concours général lui fit obtenir une place de répétiteur à Sainte-Barbe en 1822. Dès lors il s'adonna éperdument à l'étude de l'histoire. Une traduction des *Principes de la philosophie de l'histoire de Vico* lui

vaut une chaire à l'École normale en 1827. Entré aux Archives en 1833, il entreprend son *Histoire de France,* qui, pendant quarante ans, sera l'occupation de sa vie. Destitué après le coup d'État, il se tourna vers la nature et la célébra dans la *Mer,* l'*Oiseau,* l'*Insecte;* vers les questions philosophiques et sociales (l'*Amour,* la *Femme*), œuvres inégales, parfois puériles, toujours imprégnées de lyrisme.

Michelet est très dangereux, parce qu'il exerce une séduction irrésistible sur les esprits, trop nombreux à notre époque, dont la culture n'est qu'ébauchée. Nous voulons parler de ceux qu'on appelle aujourd'hui *les primaires.* Il les entraîne par son éloquence, son style enflammé, et leur fait beaucoup de mal. C'est qu'il est par-dessus tout un sensitif, un imaginatif. — Candide comme don Quichotte, et parfois comme lui un peu ridicule, son cœur déborde d'un amour universel pour les faibles, les déshérités, les opprimés. Toute sa vie, il a rompu des lances en leur honneur : « ... La figure de *Jacques,* dressé sur son sillon, me barre le chemin, figure monstrueuse et terrible... Grand Dieu ! c'est là mon père, l'homme du Moyen Age... » Il est essentiellement démocrate, spiritualiste aussi, plus spiritualiste même que déiste. Il croit pourtant en Dieu, sinon aux religions; il croit aussi à la volonté, et à la volonté inspirée : c'est un mystique. Et c'est pourquoi il a si fortement senti, si admirablement rendu l'âme populaire et bonne de Jeanne d'Arc, son héroïsme à la fois si grand et si simple. Dans le portrait qu'il en a tracé, le plus beau qu'il ait écrit, il s'est montré tout à la fois grand historien et grand artiste.

L'artiste se retrouve d'ailleurs souvent chez lui,

surtout dans les tableaux d'ensemble, comme celui du monde sous Charlemagne. Michelet est également un érudit. Il suit, en l'élargissant, la méthode d'Augustin Thierry et remonte aux sources. Les documents imprimés ne lui suffisent pas; il dépouille les actes authentiques, les vieilles chartes poudreuses : il en extrait une vie intense. Lorsqu'il fut nommé chef de la section historique aux Archives, il éprouva une joie immense à sentir sous sa main cette masse inépuisable de documents qui allaient lui permettre de faire revivre la vieille France. Il s'attela tout entier et avec délices à cette tâche formidable. Il en a tiré une œuvre inégale, souvent très belle par la largeur des vues et la beauté du style, mais beaucoup trop empreinte de son imagination, lyrique et passionnée; par cela même partiale et sans grande valeur scientifique.

Son histoire du moyen âge est son meilleur ouvrage. Il a une vision très exacte du rôle de l'Église et de celui de la royauté. Bien qu'il ne fût pas soumis aux dogmes, son âme toute religieuse comprit parfaitement la puissance du christianisme à cette époque, et personne n'a mieux parlé de l'Église, « cette mère du monde moderne », des malheurs du pauvre peuple, de l'âme douce et tendre du roi saint Louis. — Mais les passions démocratiques et contemporaines l'entraînant dans leur torrent, il s'en fait le prédicateur attitré et se lance dans l'histoire de la Révolution. — Là, son imagination et sa partialité se donnent libre carrière : Mirabeau a été pur; Danton est resté étranger aux massacres de Septembre — un peu plus ils se seraient faits tout seuls. — Il avance ces énormités très sérieusement, avec la plus entière bonne

foi. Son *Histoire de la Révolution* est une légende. Revenant ensuite à la Renaissance, il se posera devant les rois, les prêtres et les nobles en justicier inexorable. Son imagination et ses haines déformeront à plaisir la réalité. — Il éprouvera pour Luther et le protestantisme une sympathie inexplicable après la manière dont il a parlé du catholicisme, et sans se soucier d'être en contradiction avec soi-même. Il donnera à la santé de François Ier, à celle de Louis XIV, une importance exagérée, et en déduira à sa façon des explications fantaisistes de la politique française. Il fera de Louis XV un bouc émissaire et le placera plus bas qu'Héliogabale. Il ne garde aucune mesure.

L'écrivain, chez Michelet, est très puissant. Sans doute, sa phrase hachée et trépidante fatigue à la longue, mais il est émouvant et pittoresque. Son œuvre est née « dans le brillant matin de Juillet » et, autant que Victor Hugo, il a eu le don de l'image. Il nous montre par exemple la Bretagne « âpre et basse, simple quartz et granit, grand écueil placé au coin de la France pour porter le coup des courants de la Manche ». Les animaux sont pour lui « des enfants qui n'ont pu débrouiller le premier songe du berceau ». Michelet est donc un très grand écrivain, surtout dans les œuvres d'imagination. C'est un poète, et un poète romantique, qui a fait de l'histoire.

Edgard Quinet.

Le brumeux Quinet, ami de Michelet, et comme lui professeur au Collège de France, s'est servi de l'histoire comme d'un prétexte pour présenter de nébuleux systèmes philosophiques. Il se montra d'ailleurs

harmonieux écrivain. Son livre de la *Révolution* contient de fortes idées, et la *Création* est une étude hardie sur les révolutions probables traversées par notre planète ainsi qu'un essai de philosophie morale tirée du spectacle de l'univers.

CHAPITRE VIII

L'ESPRIT LIBÉRAL ET BOURGEOIS

En 1830, l'opinion publique était libérale. La chose est tellement passée de mode aujourd'hui qu'il n'est pas inutile de dire ce qu'était le libéralisme.

Le parti libéral s'organisa peu après 1814. Ses membres étaient unis par des aspirations et surtout des haines communes, dont la principale était la haine de l'ancien régime. Les libéraux, sans avoir cependant de programme nettement défini, voulaient un Parlement, des élections, toute la réalisation des promesses de la Révolution, des théories qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, étaient dans l'air et dont on attendait des merveilles. Le libéralisme fut d'abord royaliste et eut pour chefs Benjamin Constant, Royer-Collard et le général Foy. **Le libéralisme.**

Constant, esprit souple et doué d'une remarquable faculté d'analyse, était foncièrement individualiste, et son libéralisme est une défense de l'individu contre l'État. C'est pour cela qu'avec le général Foy il voulait un Gouvernement fort, — il acceptait fort bien celui de la branche aînée — avec l'application loyale de la Charte, dont les libertés représentaient à ses yeux la garantie formelle des droits de l'individu.

Royer-Collard, lui, était essentiellement légitimiste, et il lui fallait une dynastie séculaire, deux Cham-

bres, l'inamovibilité des juges et la liberté de la presse. Il se rendait compte en même temps de la puissance de la centralisation administrative et de la poussée de la démocratie. Il avait composé avec tout cela le libéralisme philosophique, doctrine entièrement déduite de la Charte, adaptée aux préjugés et aux intérêts du bourgeois français du temps. Il professa son système avec autorité et une rare puissance de dialectique, et, le transportant dans le domaine politique, il devint le chef des *Doctrinaires*, école d'où sortirent les principaux hommes d'État de l'Orléanisme.

Cependant des divisions ne tardèrent pas à s'introduire parmi les chefs du parti libéral. Les uns voulaient les Bourbons, d'autres le duc d'Orléans, d'autres encore Napoléon II. Le libéralisme devint nettement bonapartiste de 1816 à 1824. — Pendant cette période, les bonapartistes se mêlèrent aux luttes parlementaires aussi bien qu'ils fomentèrent des conspirations; ils se firent les auxiliaires du parti constitutionnel. *Vive la Charte* devint le mot d'ordre populaire contre la Restauration, mot d'ordre qui avait l'avantage de ne jamais faire apparaître devant le bourgeois de Paris, tout à la fois craintif et imprudent, ni le fantôme d'une guerre ni le spectre de 93. Si paradoxal que cela puisse sembler, on aimait tout à la fois Napoléon et la liberté, et Béranger, en chantant le *Petit Caporal* et la *redingote grise*, créa une légende qui devait pénétrer profondément dans l'âme populaire.

Béranger. En 1830, le plus répandu, le plus glorifié et le moins romantique des poètes était incontestablement P.-J. de Béranger. Étrange aberration ! Les idées de cet

homme sont médiocres, sa philosophie vulgaire, et ses vers sont trop souvent des vers de mirliton. Il a un idéal bas, mesquin, borné aux jouissances les plus matérielles; son patriotisme est un chauvinisme de café-concert, ancêtre du *Père La Victoire* et des *Pioupious d'Auvergne;* son christianisme de pacotille met vraiment trop à l'aise les instincts les moins nobles; il est irréligieux, grivois, parfois obscène. — C'est précisément tout cela, qui n'est guère glorieux, qui a fait sa gloire. — Béranger poète de l'épopée impériale, Béranger irréligieux et libéral, était en 1830 l'opposition faite homme. Il avait attaqué les Bourbons; les Bourbons lui avaient octroyé de copieuses amendes et de nombreux mois de prison. Il n'en faut pas tant pour rendre un homme célèbre, et sa gloire balançait celle de Lafayette. Le député, le journaliste, le bourgeois, l'étudiant, l'artisan, tous avaient ses chansons sur les lèvres. Nous avons parlé du rôle occulte mais considérable qu'il joua pendant les journées de Juillet [1].

La Presse.

A partir de 1824, une nouvelle génération entre en scène avec Thiers, Mignet et l'école du *Globe*. L'opposition, de conspiratrice qu'elle était, devient

1 Pour être juste, il faut convenir que ses rythmes de chanson sont vifs et nets. Le trait, sournois et malin, porte, car il avait de l'esprit, et du plus fin. On citait ces mots.

M. Viennet, auteur d'*Arbogaste,* étant venu le voir à la Force en 1829, lui demanda : « Eh bien ! mon cher chansonnier, combien avez-vous déjà fait de chansons?

— Pas une, répondit Béranger. Croyez-vous qu'une chanson se fasse comme un poème épique? »

De Béranger, il restera le *Roi d'Yvetot, Mon vieil habit* et un épisode de dix pages contenu dans *Ma Biographie* et intitulé : *Histoire de la Mère Jarry*. C'est un chef-d'œuvre.

constitutionnelle. C'est qu'une seule porte en effet restait ouverte à l'ambition de la jeunesse, porte qui s'ouvre le plus souvent devant l'opposition : la Presse.

La presse eut, pendant les dernières années de la Restauration, une puissance qu'elle n'a plus connue depuis. Elle comptait d'ailleurs parmi ses membres des hommes fort distingués, comme Cauchois-Lemaire, Thiers, Mignet, Armand Carrel.

Un ancien normalien, M. Dubois, fonda en 1824 un journal d'idées, *le Globe,* plein d'ardeur et de sincérité, à tendances nettement doctrinaires. Dubois avait su s'entourer de collaborateurs de talent comme Charles de Rémusat et Duvergier de Hauranne, qui publia dans ce journal de remarquables études sur l'Irlande. Jouffroy et Damiron, élèves de Victor Cousin, y vulgarisaient les idées philosophiques de leur maître ; nous avons vu Sainte-Beuve y faire ses premières armes. *Le Globe,* adoptant dès le début une attitude complexe, se prétendit indifférent aux personnes, n'ayant par conséquent aucune préférence dynastique et uniquement attaché aux institutions. Il voulait renouveler la philosophie, l'histoire, la critique et la politique. « En 1830 ce mouvement était, dit Sainte-Beuve, au plein de son développement et au plus brillant de son zèle. »

Le Constitutionnel, dirigé par Cauchois-Lemaire, était le journal de la petite bourgeoisie censitaire, dont il flattait les prétentions et servait les haines.

Le 3 janvier 1830, paraissait un nouveau journal, *le National,* qui, dévoué au principe de la Monarchie représentative et du Gouvernement parlementaire, voyant dans la Révolution de 1688 et dans la Constitution anglaise un exemple et un modèle à suivre

pour la France, allait, grâce à une campagne obstinée et savante qui n'a eu d'égale que celle de l'affaire Dreyfus, faire le siège de la Monarchie des Bourbons.

Le National fut fondé par Thiers, Mignet et Armand Carrel.

Le Marseillais Adolphe Thiers, son droit terminé, débarqua en 1821 à Paris avec son ami Mignet, et tous deux se lancèrent dans le journalisme. Dès 1824, Thiers collabore au *Globe* et au *Constitutionnel* et publie en 1827 une *Histoire de la Révolution française*, sans relief et sans couleur, d'une valeur scientifique des plus discutables, mais écrite dans un sens nettement favorable aux idées de la Révolution, ce qui lui valut un très grand succès. Nous avons vu le rôle important qu'il joua dans les événements de Juillet.

Orateur et homme d'État, il fut surtout bavard, mais manifesta toujours, et sur toutes les questions, l'intelligence la plus vive, la plus souple et la plus lucide. La clarté est sa qualité dominante. Ce petit homme aimait la force et l'énergie, dont il a fait la glorification dans sa volumineuse *Histoire du Consulat et de l'Empire*, entreprise en 1840, œuvre médiocre aux points de vue historique et philosophique, mais écrite dans un style précis et coulant qui en facilite la lecture.

Plus historien que journaliste, Mignet entra en 1821 au *Courrier Français* et fit, à l'Athénée, des cours où il soutenait les idées libérales et qui eurent beaucoup de succès [1]. En 1830, il collabora activement au

1 Dans une leçon sur la Saint-Barthélemy, il prononça cette phrase qui fut saluée par les plus vifs applaudissements :

National. Historien souvent trop partial dans son *Histoire de la Révolution française* (1824), plus sincère dans *Marie Stuart*, il a le style pur et ferme, souvent brillant. — La conquête de la Germanie au christianisme, la formation territoriale de la France et la Réforme lui apparaissent comme les faits fondamentaux de l'histoire moderne. Conseiller d'État après 1830, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales depuis 1837, il a, en cette qualité, prononcé des Éloges académiques d'une remarquable éloquence. Écrivain concis, sans couleur, mais ayant au suprême degré le souci de la forme, il excellait à condenser sa pensée, qui est souvent d'une concentration singulière.

Armand Carrel, fils d'un marchand de toiles de Rouen, avait été officier. Il donna sa démission en 1823 à propos de la guerre d'Espagne, qu'il n'approuvait pas, vint à Paris, devint secrétaire d'Augustin Thierry, publia un résumé historique — c'était la mode — et se lança dans le journalisme. Bien qu'ayant signé, le 26 juillet 1830, la protestation contre les Ordonnances, il n'avait pas voulu qu'on s'engageât dans l'insurrection qui éclata le 27. Il ne croyait pas au succès et, ancien officier, n'admettait pas qu'une foule insurgée pût résister efficacement à des troupes régulières. On a vu que les événements déjouèrent ses prévisions.

L'Université.

L'Université était, elle aussi, foncièrement libérale. L'organisation de l'enseignement supérieur

« Les Jésuites, pour arriver à leurs fins, osèrent tout, même le bien. »

ouvre aux orateurs une carrière nouvelle, et les cours d'histoire, de philosophie, de littérature, deviennent de véritables tournois d'éloquence, des foyers ardents de libéralisme. Si les libéraux parlementaires étaient en général des hommes d'imagination froide et de sensibilité médiocre, les libéraux universitaires avaient plus de fougue, plus d'enthousiasme. Trois professeurs de la Sorbonne, qui devaient sous la Monarchie de Juillet devenir ministres : Cousin, Guizot et Villemain, sont dans leurs chaires des chefs d'opposition sous la Restauration.

« M. Cousin, a écrit Jules Simon dans un livre charmant et perfide [1], M. Cousin a fait beaucoup de bruit dans sa vie. Il aimait cela, il cherchait cela : « Il faut paraître », disait-il. De toutes ses passions, celle-là a été la plus complètement satisfaite. » Né à Paris en 1792, et fils d'un ouvrier joaillier, Victor Cousin fit de *furieuses* études au lycée Charlemagne. Entré à l'École normale en 1810, il suppléait Villemain en 1814. Il y avait à cette époque disette de lettrés, et parler de littérature dans une langue correcte suffisait à donner le succès. Cousin, « comédien jusqu'au bout des ongles, penseur assurément, encore plus artiste, prédicateur plutôt que professeur [2] », Cousin parlait divinement ; le succès tint du délire. Suppléant de Royer-Collard à la Sorbonne en 1815, il y enseigna la philosophie écossaise et y fit la critique du sensualisme. Le premier, il étudia Kant et l'école allemande sur place (1817-1818), se lia avec

1 Jules Simon : *Victor Cousin*. — Cf. également le livre de Paul Janet.

2 Idem.

Hegel et Schelling qu'il pilla quelque peu et revint en France. Son cours, avec ceux de Guizot et de Villemain, était un centre d'agitation libérale. Il fut suspendu en 1820, lors de la violente réaction qui eut lieu après l'assassinat du duc de Berry.

Cousin profita de ses loisirs forcés pour retourner en Allemagne (1824). On l'emprisonna comme carbonaro; il resta six mois en prison et ne dut sa liberté qu'aux vives instances de Hegel. Sa chaire de la Sorbonne lui fut rendue en 1828 par M. de Martignac. Ce fut l'apogée de sa carrière de philosophe. Entouré de nombreux enthousiastes et de quelques disciples, il déroulait, aussi clairement qu'il lui était possible, tous les systèmes, les idées de Descartes, celles de l'école écossaise et celles de l'école allemande, et les fondait dans ce spiritualisme gris souris, fait de pièces et de morceaux, que lui-même a appelé l'éclectisme. Il glissait doucement vers le panthéisme; M. de Bonald et Pierre Leroux se mettaient d'accord pour lui refuser le titre de philosophe — La Révolution de Juillet trouva Cousin d'abord inquiet et incertain. Il ne tarda pas à s'y rallier, tout en la déplorant, et sa faveur devint immense. Si de 1814 à 1830 il avait été atteint, selon M. Janet, de la fièvre métaphysique, il changea de fièvre après 1830 et devint le philosophe de la bourgeoisie. C'est ainsi qu'il fut nommé directeur de l'École normale, membre de deux Académies, pair de France, ministre. Préoccupé des critiques de l'Église, il expurgea ses premiers écrits, préconisa l'alliance « des deux sœurs immortelles », la religion et la philosophie, et, pasteur quelque peu autoritaire, mena à la baguette les philosophes universitaires, « régiment » — le mot est de

lui — dont il fit une digue solide contre le torrent des idées subversives.

M. Cousin prit sa retraite après le coup d'État et consacra ses loisirs à collectionner les livres rares et les paperasses inédites. Il retrouva le vrai texte des *Pensées* de Pascal dans le manuscrit même, puis, s'éprenant des belles dames du temps de la Fronde, Mmes de Sablé, de Longueville et de Chevreuse, il leur fit une cour innocente en écrivant leur vie. C'est ce que M. Jules Simon a spirituellement appelé « ses amours » [1].

Il mourut à Cannes en 1867, prévoyant que tout irait mal après lui. Il ne s'est pas beaucoup trompé.

M. Guizot fut un homme d'État et un historien. Avec lui, l'histoire devient philosophique. Guizot, d'une vieille famille calviniste établie dans le Midi, cherche à démêler le problème d'une nouvelle organisation sociale fondée sur une révolution politique et la marche de la civilisation en Europe et en France (*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, *Cours d'Histoire moderne*). Philosophe, il s'intéresse plus aux idées qu'aux hommes; doctrinaire, il groupe les faits de manière qu'ils offrent un enseignement conforme à ses opinions. Ainsi donnera-t-il à l'histoire d'Angleterre une importance égale à celle de l'histoire de France; ainsi la Révolution de 1688 sera-t-elle l'événement qui le préoccupera le plus et qu'il placera au premier plan.

Froid et impartial en apparence, passionné au

1 Une autre passion sénile, mais plus fâcheuse, fut celle qu'il éprouva pour Mme Louise Collet. Cf. Alphonse Karr : *Les Guêpes*.

fond, il croit et développe avec une éloquence ample et forte, parfois hautaine et incisive, que le Gouvernement doit être entre les mains des classes moyennes et que le régime bourgeois de 1830 est l'aboutissant nécessaire et légitime de tous ceux qui l'ont précédé.

Professeur sous la Restauration, il était ultra-libéral. Ministre de Louis-Philippe et orateur officiel de l'Orléanisme, il devint autoritaire et dogmatique. Il voulait une bourgeoisie riche, une religion fortement organisée et énergique. Du privilège et de la puissance de l'argent, de la confraternité des Églises catholique et protestante, il entendait faire les instruments d'une politique de résistance, un rempart contre la démocratie montante. Dans cet ordre d'idées, il prononça souvent de très beaux discours.

La critique se lie à l'histoire au XIXe siècle. Une œuvre littéraire est par la force des choses en rapport avec son temps. Tel est le point de vue où s'est placé Villemain, professeur autoritaire, juge quelque peu hargneux et redouté, qui, pendant quarante ans, a exercé une sorte de magistrature sur la littérature contemporaine [1].

Ainsi donc les libéraux : journalistes, parlementaires et universitaires, préparaient, sous la Restauration,

1 Deux autres élèves de Villemain, Saint-Marc Girardin et Désiré Nisard, s'adonnèrent à la critique. Saint-Marc Girardin, célèbre par son volumineux *Cours de littérature dramatique,* mériterait plutôt de l'être par un ouvrage remarquable sur Jean-Jacques Rousseau. — Quant à Nisard, il se livra en 1833 à un contre-manifeste contre « la littérature facile », ce qui lui attira la haine de Victor Hugo et l'animosité de tous les romantiques.

la résistance légale au coup d'État possible et s'évertuaient à prophétiser pour la dynastie des Bourbons un avenir semblable à la dynastie des Stuarts. Férus de liberté et d'égalité, ils organisaient la ligue du refus de l'impôt et donnaient l'œuvre des Wighs de 1688 comme le modèle à suivre. Toutes ces doctrines eurent un écho retentissant dans la jeunesse des écoles, attentive aux leçons de ses maîtres, prête à toutes les fermentations. Ces jeunes gens étaient, pour la plupart, simplement libéraux, c'est-à-dire ennemis du droit divin et de l'ancien régime. Quelques-uns, plus avancés, formèrent le noyau du parti républicain. Après la Révolution de Juillet, on put assister à une véritable efflorescence de clubs et de sociétés secrètes composés surtout de bourgeois : avocats, étudiants, médecins, journalistes. Quelques rares ouvriers en faisaient partie; ce ne fut que plus tard qu'on les y attira. Nous avons vu l'influence de ces sociétés secrètes.

La presse changea également de caractère et poussa constamment à l'émeute après la Révolution. Étonnée de sa victoire, elle se crut tout permis avec l'abolition de la censure. Le groupe du *Globe* était dissous; les feuilles dynastiques elle-mêmes, comme *le National* prenaient les émeutiers sous leur protection. — Armand Carrel aurait voulu être conseiller d'État comme MM. Thiers et Mignet. Il fut simplement nommé préfet du Cantal après la Révolution, et des motifs d'ordre intime lui firent refuser ce poste. Blessé d'être moins bien traité que ses collaborateurs, et resté seul directeur au *National*, il fit au Gouvernement de Louis-Philippe une guerre à outrance. Il se jeta en 1832, après l'insurrection de juin, dans le parti

républicain et passa à la *Tribune*. Ce journal était, depuis 1831, l'organe des républicains. Un jeune professeur de philosophie élégant et sensuel, Armand Marrast, surnommé le marquis de la Révolution, le dirigeait. Esprit aiguisé, mais léger, Marrast ne pouvait donner ni appui ni consistance à son parti; le talent et l'autorité d'Armand Carrel devait être d'un grand secours aux républicains [1].

L'esquisse que nous venons de faire de l'esprit libéral et bourgeois serait incomplète si nous ne parlions de deux hommes de théâtre qui le synthétisent admirablement.

Casimir Delavigne.

Plus que les *Messéniennes* et les *Vêpres Siciliennes*, le besoin qu'avait l'opposition libérale de se donner un poète fit la popularité de Casimir Delavigne, car, à vrai dire, il n'a jamais été ni franchement classique ni résolument romantique. Il est resté flottant entre les deux, ce qui lui fit le plus grand tort, car il n'était pas sans talent, surtout pour la comédie. — Les *Messéniennes* (1818-1819), odes de forme classique écrites dans une note libérale et patriotique et qui nous paraissent assez ternes aujourd'hui, eurent un succès retentissant, et Casimir Delavigne partagea pour un temps, avec Béranger, la gloire de poète national. — Dès 1818, il aborda le théâtre avec les *Vêpres Siciliennes*, qui affermirent sa réputation. Vinrent ensuite les comédies : *l'École des Vieillards* (1823), un des plus beaux triomphes de Talma, et *la Princesse Aurélie* (1828), trop peu connue.

1 Armand Carrel se battit en duel le 20 juillet 1836 avec Émile de Girardin. Très grièvement blessé à l'abdomen, il mourut deux jours après.

Casimir Delavigne possédait une grande facilité de versification, sans toutefois s'élever jusqu'à la poésie, et il est probable qu'il eût mieux fait sans sa famille. N'ayant que peu de confiance en ses propres idées, il se soumettait volontiers à celles de son entourage, lequel émondait soigneusement le peu de pittoresque que le poète avait dans la forme et d'imagination dans le fond. Ses deux frères, dont l'un était avoué, discutaient, épluchaient ses pièces, ne lui permettant pas une hardiesse, et traitaient ensuite les questions d'intérêt en hommes d'affaires avec les libraires et les directeurs de théâtre. — Le romantisme étant à la mode, Casimir Delavigne se montra libéral en art comme en politique, sans pour cela rompre avec les anciennes traditions. Il résulta de ce système les œuvres hybrides qui ont nom *Marino Faliero* (1829), tragédie imitée de Byron, *Louis XI* (1832) et *les Enfants d'Édouard* (1835), tiré de *Richard III* de Shakespeare. Dans ces pièces lyriques, ou qui veulent être lyriques, c'est précisément le lyrisme qui manque le plus, et souvent le style. Le poète était un peu faible de complexion, ses drames s'en ressentent [1].

De Casimir Delavigne, il restera toutefois une petite ballade, la *Brigantine* [2], et *Néra,* une chanson,

1 Il composa également, à l'occasion des Journées de Juillet, une ode, *la Parisienne,* qui fut beaucoup chantée sur les barricades.

2 Voici le commencement de la *Brigantine :*

La brigantine
Qui va tourner
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O Vierge Marie !

qui ont été expulsées de ses œuvres complètes et qui pèsent peut-être autant.

Sous l'Empire et au commencement de la Restauration, la comédie était représentée par Picard et Colin d'Harleville. C'était pauvre. Casimir Delavigne releva le genre, ainsi que nous l'avons dit. La comédie tentait peu les romantiques; ils avaient l'âme trop noire, trop endeuillée. Dumas, cependant, après avoir jusqu'en 1832 posé pour Manfred et Childe Harold, abandonna définitivement l'attitude fatale qui ne convenait guère à l'insouciance de cet homme léger, spirituel et bon enfant. Il utilisa ses merveilleuses qualités de verve et de dialogue, son tempérament et ses ficelles d'homme de théâtre, pour faire rire comme il avait fait pleurer, et il y réussit assez souvent.

Scribe. Le grand premier rôle de la comédie et de la comédie bourgeoise de 1820 à 1850, c'est Scribe.

Eugène Scribe (1791-1861), fils d'un marchand de la rue Saint-Denis, fut, à partir de 1820, le fournisseur attitré du Gymnase. Il avait débuté en 1810 aux Variétés.

L'Ours et le Pacha, la Vie de Garçon, constituent sa première manière. *Le Mariage de raison* (1826) est déjà différent.

Enfin, il a donné au Théâtre-Français des œuvres plus sérieuses : *la Camaraderie* (1837), *le Verre d'eau* (1840), *une Chaîne* (1841), *Adrienne Lecouvreur* (1849).

Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie !
Provence, adieu !
Etc...

Le grand art de Scribe a été de suivre les divers courants de l'opinion — c'est un opportuniste — et de s'emparer du public en subissant ses caprices et l'empire de la mode. La bourgeoisie se reconnaît, s'aime et s'applaudit dans toutes ses pièces, où l'on ne parle que d'argent, où l'on n'estime que la fortune. Toutes ses ingénues, toutes ses veuves en mal de remariage ont au moins 30.000 livres de rente, viatique qui, à toutes, fait trouver preneur, même quand elles sont à faire fuir. Voilà qui ne pouvait manquer de ravir les gens auxquels M. Guizot disait — ou plutôt ne disait pas — « Enrichissez-vous. »

Scribe n'avait pas de style, Scribe n'avait pas d'esprit, Scribe n'avait pas d'imagination, Scribe ne savait ni étudier la vie ni représenter les passions, mais il savait merveilleusement construire une pièce. Tous les auteurs dramatiques, même nos contemporains, ne l'ignorent pas, car tous ils étudient le métier dans Scribe, et tous lui sont redevables de quelque chose. — Il savait prolonger sans fatigue une situation et en faire admettre de fort scabreuses (*Dix ans de la vie d'une femme ou les Mauvais Conseils,* qui fit scandale en 1832). Il a écrit de nombreux livrets d'opéra, et son début dans le genre (*La Dame Blanche,* 1825) est un coup de maître. Il est mort très riche.

CHAPITRE IX

LE RÈGNE POLITIQUE DE LA BOURGEOISIE

Le Gouvernement de Juillet a été la consécration officielle du règne politique de la bourgeoisie, qui ne lui avait donné le pouvoir que pour sauvegarder ses vanités et ses intérêts. Tandis que les poètes et les artistes s'égaraient dans les rêveries du romantisme ou s'immobilisaient dans des attitudes de convention, un état d'esprit très réaliste, un immense besoin de se maintenir et de s'enrichir suscités par le développement des affaires et l'exercice du pouvoir, se manifestaient dans la classe bourgeoise. Cette mentalité se traduisit par des institutions et des lois qui sont la marque caractéristique du règne de Louis-Philippe.

La Charte de 1830.

Au lendemain de la Révolution, les Chambres modifièrent la Charte. — La Charte de 1814 était une Charte octroyée, c'est-à-dire un don, une concession de la Couronne au peuple français. La Charte de 1830 fut une Charte acceptée par le monarque, qui dut en jurer l'observation avec les modifications apportées par les Chambres.

La religion catholique cessait d'être la religion de l'État pour devenir la religion « de la majorité des Français », « expression qui, empruntée au Concordat de 1801, irrita les libéraux sans satisfaire les

catholiques » (Jules SIMON). Le fameux article 14, sur lequel Polignac s'était appuyé pour édicter les *Ordonnances*, fut remplacé par le suivant : « Le roi fait les règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois sans pouvoir jamais ni suspendre les lois elles-mêmes ni dispenser de leur exécution. »

La censure fut supprimée[1], et on assista pendant les premières années du régime à un débordement de licence dans la littérature, l'image, et surtout au théâtre, inconnu jusque-là. Le roi prit le titre de roi des Français, et le drapeau tricolore remplaça le drapeau blanc.

Les tendances démocratiques se manifestèrent rapidement. Une loi électorale (avril 1831) abaissait à 500 francs le cens pour être éligible et à 200 pour être électeur[2], et stipulait l'adjonction des officiers en retraite et des membres de l'Institut payant 100 francs de contribution. Une autre loi (septembre 1831) supprima, malgré la vive opposition de Casimir Perier, Thiers et Guizot, l'hérédité de la pairie. Le roi devait, pour la création des pairs, faire son choix parmi les hauts fonctionnaires et les personnes payant 5.000 francs de contributions directes. — Royer-Collard défendit avec une clairvoyante éloquence l'hérédité de la pairie : « Vous tombez tout d'un coup dans la démocratie royale, pour combien de temps? Allons au vrai; la démocratie royale, qu'elle daigne ou non garder son fantôme de royauté, est ou sera bientôt la démocratie pure. Avec l'héré-

1 Elle fut rétablie en 1835 par les lois de septembre votées après l'attentat de Fieschi.

2 L'âge de l'éligibilité avait été fixé par la Charte à trente ans, et celui des électeurs à vingt-cinq.

dité tombe la pairie, avec la pairie peut-être la royauté héréditaire, et dans la République même le principe de la stabilité, de la dignité, de la durée. »

Royer-Collard disait vrai. Cette concession au parti de l'individualisme révolutionnaire fit perdre peu à peu toute influence politique à la pairie. Cette influence se concentra dans la Chambre des députés, dont la majorité, appartenant à la bourgeoisie libérale, imprima à la politique une direction très différente de celle de la Restauration [1].

Institutions civiles.

Là aussi, on trouve la trace d'un affaiblissement du principe d'autorité. C'est ainsi qu'à l'occasion du procès des Ministres, le roi fit proposer par Tracy et admettre par la Chambre un projet de loi abolissant la peine de mort en matière politique. — De même la loi du 28 avril 1832 permit au jury de déclarer lui-même si l'accusé pourrait bénéficier de circonstances atténuantes, et la majorité des deux tiers fut requise pour la condamnation. De même encore, la peine du carcan, la marque [2], l'amputation du poing pour les parricides, furent supprimées, et la contrainte par corps limitée en matière civile.

Instruction publique.

La Charte de 1830 avait promis la liberté d'enseignement; mais, malgré un projet de loi déposé par

1 En 1833, en vue de la construction des chemins de fer et afin de prévenir les obstacles que ne manqueraient pas d'élever les propriétaires, la Chambre vote, le 12 juin, la loi d'expropriation, pour cause d'utilité publique, par laquelle elle donnait le droit à un jury, composé des principaux propriétaires de la contrée où aurait lieu l'expropriation, de statuer sur l'indemnité.

2 La meilleure des fiches anthropométriques.

Guizot en 1835, le Gouvernement ne put jamais se résoudre à réaliser cette promesse.

En revanche, une des lois les plus importantes de la Monarchie de Juillet est, sans contredit, la loi Guizot, du 22 juin 1833, que l'on a pu appeler la Charte de l'enseignement primaire.

Une enquête, faite par les soins du ministre en 1832, avait donné, sur l'état de l'enseignement primaire, des indications regrettables [1]. Dans de nombreux départements, on constatait, de la part des familles, une insouciance et une répugnance réelles à faire instruire leurs enfants : « Nous avons mangé notre pain sans savoir lire ni écrire, disaient les parents. Nos enfants feront de même. Voyez un tel qui sait lire : il est moins riche que nous qui ne savons pas. » (LORAIN.) — Argument péremptoire et qui sert encore aujourd'hui dans certaines provinces.

Les notables ne voulaient pas de l'instruction pour les enfants des campagnes, parce que, disaient-ils, elle est contraire à l'intérêt de l'agriculture.

D'autre part, les fermiers de quelque importance voulaient, pour leurs enfants, le droit exclusif de savoir lire, écrire et compter ; il leur était désagréable de les voir coudoyer sur les mêmes bancs les enfants indigents de la commune. De cette opposition, venue des notables et des fermiers, résultaient une grande négligence et une mauvaise volonté évidente des Conseils municipaux [2]. Le Conseil municipal de Cognac

1 Cf. Pour l'étude de la loi de 1833, le rapport officiel de L. LORAIN : *Rapport de l'enquête de* 1832, paru en 1837.

2 Ils étaient élus pour six ans par un collège spécial composé des plus imposés de chaque commune. Les maires et

écrivait : « Reconnaissant l'inutilité d'établir une école... » Et le Garde des Sceaux de contresigner cette délibération. Un troisième obstacle était la question des patois, qui, dans certaines provinces comme la Bretagne ou le Languedoc, sont de véritables langues, que seuls parlaient les habitants, à commencer par le maire, le curé [1] et l'instituteur.

Il faut ajouter que le corps enseignant n'était pas toujours, dans les campagnes, à la hauteur de son mandat. Les constatations du rapport Lorain [2] établissent que si la généralité n'était pas aussi défectueuse qu'on le pourrait croire dès l'abord, nombreux — et trop nombreux — étaient les pédagogues que l'horizon restreint de leurs connaissances, la modicité de leur traitement [3], amenaient à négliger la culture des enfants qui leur étaient confiés.

Cela tenait aux causes que nous venons d'indiquer; cela tenait aussi à ce qu'aucun diplôme n'étant rigoureusement exigé des maîtres, aucun critérium n'était établi qui permît de les garantir, soit contre

adjoints, pris parmi les conseillers municipaux, étaient nommés par le roi ou les préfets (Loi du 21 mars 1837).

1 D'après Lorain, les répugnances attribuées au clergé contre les maîtres formés dans les écoles normales sont de la fantaisie pure. Elles étaient d'ailleurs très peu nombreuses.

2 Ce rapport sur l'enquête officielle de 1832 énumère des *cas* qui seraient risibles s'ils n'étaient lamentables. Ici, l'instituteur est aubergiste; là, il est marguillier et sonneur de cloches; près d'Yssingeaux, un certain Pierre Meiller, né *sans bras,* écrit avec ses pieds. Si curieux que soient ces exemples, en tirer une énumération concluante serait sans doute absolu, et partant dangereux.

3 Beaucoup ne recevaient que 80 à 100 livres par an; encore étaient-ils souvent payés en nature par les parents.

l'hostilité parfois injuste des habitants, soit contre leur propre insuffisance.

Il était temps de remédier à ces défaillances.

La loi Guizot fut votée à la presque unanimité le 28 juin 1833. Elle créait deux sortes d'écoles primaires : des écoles élémentaires pour les campagnes et des écoles supérieures pour les chefs-lieux et les communes de plus de 6.000 habitants. Les instituteurs durent produire un certificat de moralité et être pourvus du brevet élémentaire ou du brevet supérieur. Dans les écoles tenues par les Frères des Écoles chrétiennes, il suffisait que l'un d'eux eût son brevet; les autres étaient considérés comme ses adjoints. — Une Ordonnance de 1835 créa enfin les inspecteurs primaires [1].

Institutions militaires.

La Garde royale fut supprimée après la Révolution, et les régiments Suisses licenciés [2]. En octobre 1830,

1 La loi n'avait pas organisé l'enseignement des filles, mais ses résultats furent néanmoins considérables, et elle réalisa un immense progrès. De 31.000 en 1832, le nombre des écoles passe à 63.000, fréquentées par trois millions et demi d'enfants à la fin du règne de Louis-Philippe. Les écoles normales d'instituteurs se multiplièrent. Les écoles d'institutrices ne furent créées qu'en 1842 par Villemain.

2 En mars 1832, une loi sur le recrutement, basée sur le système de la circonscription, réorganisa l'armée. La durée de service était de sept ans; le contingent annuel de 80.000 hommes, ce qui portait le nombre des hommes incorporés à 560.000. Mais en temps de paix, en raison des congés et du remplacement, l'effectif était beaucoup plus réduit.

L'avancement des officiers fut réglé en avril 1832 et mai 1834. Ils ne pouvaient jamais être élus. Ils sortaient du rang, de Saint-Cyr ou de l'École polytechnique pour les armes spéciales. — Le grade devint la *propriété* de l'officier, et il ne pouvait en être dépossédé que par un jugement.

on créa le premier bataillon de zouaves pour l'Algérie, et, en 1831, le corps de l'infanterie de marine. La conquête de l'Algérie détermina également la formation de nouveaux corps de troupes : chasseurs d'Afrique, chasseurs d'Orléans, zéphirs, et la légion étrangère composée avec les nombreux étrangers qui s'étaient réfugiés en France après les événements de Belgique et de Pologne. Mais l'institution militaire la plus populaire, celle qui resta liée au régime de 1830, c'est la Garde nationale.

Louis-Philippe n'avait pas voulu de garde royale; la Garde nationale lui en tint lieu, et son trône n'eut pas d'abord de plus chauds défenseurs. Les bourgeois qui s'étaient battus en juillet se rangèrent du parti de l'ordre et du Gouvernement nouveau : « On vit [1] un grand nombre de jeunes gens de bonne famille, riches, se grouper dans la Garde nationale à cheval dans l'État-Major et combattre, non sans dangers, non sans courage, pendant les plus graves émeutes. »

La Garde nationale, dissoute en avril 1827 par Charles X, fut réorganisée par une loi de mars 1831 en compagnies, bataillons et légions, à peu près sur les mêmes bases qu'en 1791. — « Elle est instituée, disait la loi, pour défendre la royauté constitutionnelle et la Charte, pour conserver ou rétablir l'ordre et la paix publics. » La Garde nationale était composée de douze légions d'infanterie et d'une de cavalerie. On lui adjoignit également un corps d'artillerie composé de quatre batteries.

La Garde nationale, organisée par communes, devait :

1 Véron : *Mémoires d'un Bourgeois de Paris.*

1° Un service dans la commune pour le maintien de l'ordre;

2° un service de détachement hors de la commune;

3° un service de corps détachés pour seconder les troupes de ligne.

Le roi avait le droit de la dissoudre ou de la suspendre.

Les Gardes nationales étaient placées sous l'autorité des maires, sous-préfets et préfets. Tous les citoyens valides de vingt à soixante ans, payant une contribution foncière, devaient le service, à l'exception des membres des Chambres, cours et tribunaux, et des domestiques. C'était donc, comme on le voit, une institution essentiellement bourgeoise, à laquelle les ouvriers n'avaient pas accès, un corps de protection sociale.

Dans les villes, chaque compagnie était formée des Gardes nationaux d'un même quartier et commandée par un capitaine [1]. A Paris, il y avait mille hommes par bataillon, et il fallait deux bataillons pour former une légion. La légion était commandée par un colonel. — Les officiers étaient élus pour trois ans au scrutin individuel et secret. Ils prêtaient un serment de fidélité au roi et à la Charte. Les chefs de légion étaient choisis par le roi. Un uniforme déterminé par une Ordonnance royale fut imposé à la Garde nationale, au moins à Paris [2].

1 La compagnie variait de 50 à 200 hommes. On comptait un lieutenant et un sous-lieutenant, trois sergents, six caporaux et un tambour pour 50 hommes. Chaque bataillon était formé de 4 compagnies au moins et de 8 au plus.

2 En province, il n'en fut pas ainsi, d'où une grande fan taisie dans l'équipement et le nom de *bizets* donné aux gardes

Les gardes nationaux étaient convoqués pour s'exercer et monter la garde. Lorsqu'ils ne répondaient pas à l'appel, ils pouvaient être punis de prison ou d'une faction hors tour. A Paris, cette prison, surnommée l'*hôtel des Haricots* et située 92, rue de la Gare, était fort douce. De nombreux ouvrages du temps l'ont rendue célèbre. La cellule n° 14 était réservée aux artistes et fut illustrée par la présence de Gavarni, Decamps, etc..., qui ne prenaient pas très régulièrement leur tour de garde.

Composée principalement de commerçants, de rentiers et de fonctionnaires, la Garde nationale constituait donc, sous le Gouvernement de Juillet, une véritable armée, milice essentiellement bourgeoise qui était surtout une force de police chargée de la défense du régime. Elle avait ses corps d'élite, grenadiers et voltigeurs; artillerie et cavalerie. Les artilleurs surtout, tout de noir vêtus, avec un haut shako de cuir en forme de cylindre bordé d'un galon rouge et terminé par un pompon de même couleur, étaient les plus élégants. La jeunesse remuante et aux idées avancées en faisait volontiers partie; aussi l'artillerie fut-elle plusieurs fois dissoute.

Le roi s'appuyait beaucoup sur la Garde nationale, à laquelle il prenait à tâche de se rendre agréable. A l'Hôtel de Ville, aux Tuileries, le service de garde était toujours confié à la Garde nationale. Le duc d'Orléans fut canonnier à la 1re batterie, et le duc de Nemours garde à cheval.

nationaux qui n'étaient pas à l'ordonnance. La cavalerie devait s'équiper à ses frais, et chaque garde pourvoir à l'entretien de son cheval. Les armes étaient la propriété de l'État, mais leur entretien était à la charge du garde national.

Dans toutes les émeutes de la période dite héroïque, ces bourgeois firent très bravement leur devoir, et c'est à eux, plus qu'à l'armée, que Louis-Philippe dut de se maintenir. Dès que le tambour battait le rappel — et il battait souvent — les boutiquiers fermaient leurs magasins, et, revêtus de leur uniforme, allaient rejoindre leur compagnie au lieu de rassemblement. Ils se battaient fort bien, car ils défendaient leurs intérêts matériels et enlevèrent souvent des barricades devant lesquelles avait reculé la ligne. Plus de 2.000 gardes nationaux trouvèrent ainsi la mort dans les émeutes des dix premières années. Peu à peu, cependant, des idées nouvelles s'infiltrèrent parmi eux, et ils se détachèrent du régime. En 1848, ils étaient devenus indifférents, et la Monarchie de Juillet, privée de son plus solide appui, succomba.

CHAPITRE X

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La caractéristique des sciences, au XIXe siècle, est l'obligation qui, de plus en plus, s'impose aux savants de se spécialiser, tant à cause de la masse considérable des connaissances et des doctrines nouvelles, de la difficulté des recherches, que par suite du nombre sans cesse grossissant du public instruit ou curieux de s'instruire. Aussi les savants cessent-ils d'être des amateurs et des encyclopédistes comme aux siècles antérieurs. Ce sont tous ou presque tous des professeurs spécialisés dans une branche de la science, enseignant à la Sorbonne, à l'École Polytechnique, à l'École normale, au Collège de France. On s'ingénie enfin de plus en plus à appliquer les découvertes scientifiques à l'industrie, ce qui leur enlève le caractère spéculatif qu'elles présentaient autrefois.

Les mathématiques.

Les travaux des mathématiciens du XVIIIe siècle, de Lagrange et de Laplace, ont amené vers 1820 le merveilleux instrument qu'est l'analyse infinitésimale à un degré de perfection tel qu'il lui faudra un long temps d'arrêt avant de s'engager dans des voies nouvelles. Il y a donc entre 1820 et 1840, à part les travaux de Legendre sur les fonctions elliptiques et ceux du Suédois Abel sur les fonctions abéliennes,

fonctions qui trouvent aujourd'hui de si nombreuses applications dans l'étude de la physique mathématique, il y a, disons-nous, une tendance à reconstruire sur nouveaux plans tout ou partie de l'édifice déjà élevé, à refondre les doctrines, surtout en géométrie, science qui va se livrer au paradoxe de la géométrie non euclidienne [1]. D'où des travaux divers sans grande cohésion les uns avec les autres.

Au commencement du siècle, la création de la géométrie descriptive par Monge, son enseignement à l'École Polytechnique, ramenèrent le goût et reculèrent les bornes de la géométrie pure, assez délaissée depuis cent cinquante ans. Il faut citer, avec la *Géométrie de position* et l'*Essai sur les transversales* de Carnot [2], les travaux de Hachette, Brianchon, Dupin, Sophie Germain.

Poncelet (1788-1867), officier du génie fait prisonnier à Krasnoe et interné quinze mois à Saratofen, profite de ce temps d'exil pour écrire, nouveau Pascal et sans aucun document, le *Traité des propriétés projectives des figures*. Rentré en France, il fit part de ses découvertes à l'Académie des Sciences, mais il y trouva peu d'encouragements. Poncelet est surtout

1 La théorie des parallèles repose, en géométrie élémentaire, sur le postulatum d'Euclide : Par un point pris hors d'une droite, on ne peut mener à cette droite qu'une seule parallèle.

En considérant ce postulatum comme inexact, un Polonais, Lobattchefski, a récrit, en 1829, toute une géométrie que l'on a appelée la géométrie non euclidienne. — C'est une pure curiosité scientifique et la géométrie pratique reste la géométrie euclidienne.

2 Carnot le Conventionnel, ancien officier du génie, retiré en Allemagne en 1813, s'y consacra à l'étude des mathématiques.

connu par la roue hydraulique qui porte son nom et qu'il imagina en 1824.

Michel Chasles (1788-1880) fut pendant dix ans agent de change après sa sortie de l'École Polytechnique en 1814. A partir de 1828, il publia de savants mémoires sur les parties les plus abstraites de la géométrie pure. Il s'est attaché surtout à toutes les questions géométriques sans le secours du calcul, à la manière des géomètres de l'antiquité. Il a laissé un *Aperçu historique*, un *Traité de géométrie supérieure*, et un *Traité des Porismes*. Chasles, ainsi que Cuvier, avait le goût malheureux des autographes, et il ne s'y connaissait pas plus que le célèbre naturaliste. C'est ainsi que, sur la fin de sa vie, il fut mystifié par un certain Vrain-Lucas qui lui extorqua plus de 200.000 francs. Il mourut dans l'enfance, ne comprenant rien depuis de longues années aux profondes études qui l'avaient illustré.

Citons encore Poinsot (1781-1859), qui, dédaigneux de l'analyse, appliqua les procédés de la géométrie pure à la mécanique. Il a peu écrit. Il a cependant laissé un traité de Statique longtemps classique dans l'enseignement et une profonde théorie géométrique de la rotation des corps.

En analyse et en mécanique, nous rencontrons Poisson (1781-1840), qui applique surtout le calcul infinitésimal à l'étude des phénomènes mécaniques et physiques et au calcul des Probabilités. Il a écrit un traité de Mécanique classique et plus de trois cents Mémoires sur les sujets les plus divers. Esprit très exclusif et assez faux, Poisson méprisait absolument tout ce qui n'était pas mathématiques et mathématiciens.

Cauchy, sorti de l'École Polytechnique en 1807, entra d'abord au Corps des Ponts et Chaussées. Génie analytique très souple sinon très profond, il se consacra uniquement à la science. Il a écrit plus de huit cents Mémoires sur toutes les branches des mathématiques. Très légitimiste, il quitta la France après la Révolution de Juillet et se retira d'abord à Turin. Il se consacra ensuite à l'éducation scientifique du duc de Bordeaux. En 1843, il accepta une chaire à Paris.

Sturm (1803-1855) découvrit en 1829 le théorème qui porte son nom et relatif à la détermination des racines réelles d'une équation algébrique, question déjà préparée dès le commencement du siècle par Fourier et Budan de Bois-Laurent, docteur en médecine.

Évariste Galois, né en 1811, élève à l'École normale, avait déjà fait d'importants travaux sur les parties les plus élevées de l'analyse et donnait les plus belles espérances, lorsqu'il fut tué en duel le 20 mai 1832. Ses œuvres ont été récemment publiées par les soins de la Société Philomatique.

En mécanique, Navier et Lamé attachèrent leur nom à d'intéressants travaux sur la résistance des matériaux et la mécanique moléculaire.

C'est dans l'application des mathématiques à la physique, dans les découvertes de ce qu'on appelle la physique mathématique que nous trouvons les trois plus grands noms. La Physique.

Fourier (1768-1832), membre de l'Institut d'Égypte et préfet de Grenoble sous le premier Empire, se fit d'abord connaître par des travaux de mathématiques

pures. Appliquant ses découvertes et ses méthodes de calcul à l'étude de la physique, il publia en 1822 sa *Théorie analytique de la Chaleur*, dans laquelle il étudie avec une remarquable maîtrise la propagation de la chaleur à travers un mur et le long d'une barre. Ses travaux peuvent s'appliquer, sans modification aucune, à la propagation de l'électricité. Aussi son mémoire doit-il être considéré, et à juste titre, comme le fondement de la Physique mathématique.

Le Lyonnais Ampère (1775-1836) ne fut pas seulement un savant dont le génie éclaira bien des côtés de la science; il se montra également philosophe remarquable. Professeur au lycée de Bourg-en-Bresse, il se fit connaître au début du siècle par de savantes *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*. Dès 1814, il était membre de l'Institut et professeur à l'École Polytechnique, où sa bonté et ses distractions sont restées proverbiales. — En 1820, à la suite des expériences du Danois Œrstedt, et comme sa carrière scientifique semblait achevée, il étudia mathématiquement la loi des courants électriques sur les courants. Il découvrit qu'ils agissent les uns sur les autres comme un courant agit sur un aimant, et fondait par là même la théorie de l'électro-dynamique « en résolvant le problème par l'énoncé de la loi élémentaire qui, dit M. Tannery, est analogue en électricité aux lois de Képler en astronomie ». — Passant ensuite aux phénomènes alors obscurs du magnétisme et de l'électro-magnétisme, il en donne l'explication grâce à son ingénieuse invention des *solénoïdes*. Il propose le premier télégraphe électrique en faisant agir vingt-quatre courants sur vingt-quatre

aiguilles aimantées représentant les lettres de l'alphabet. Il contribua, avec Arago, à l'invention de l'électro-aimant dont on se sert aujourd'hui pour la production de l'énergie électrique. Enfin, il s'occupa de questions philosophiques très diverses et entreprit à la fin de sa vie un *Essai sur la philosophie des Sciences,* ouvrage de tout premier ordre qu'il laissa malheureusement inachevé. — Ampère fils (1800-1864) s'est fait un nom comme historien et littérateur. Il fut de plus voyageur infatigable.

Augustin Fresnel (1788-1827), né à Broglie (Eure), fils d'un architecte et d'une demoiselle Mérimée, fut un enfant paresseux. Il apprit péniblement à lire, ce qui ne l'empêcha pas d'entrer dans les premiers à l'École Polytechnique et d'en sortir dans les Ponts et Chaussées.

Le nom de Fresnel reste attaché, pour le public, à la découverte des lentilles à échelons et de leur application aux phares tournants. C'est son plus mince titre de gloire, car il n'a fait là que perfectionner un système imaginé par Buffon. Ce qui rendra le nom de Fresnel impérissable, ce sont ses belles recherches sur la haute optique. Jusqu'à lui, on croyait que la lumière est due à des millions de particules d'une substance ténue et impondérable, capables de traverser les corps transparents et émises en tous sens par les corps lumineux. Dans cette hypothèse de l'*émission,* due à Newton, ce seraient les chocs de ces particules sur la rétine qui produiraient la sensation de lumière.

La théorie de l'émission était totalement impuissante à rendre compte des phénomènes d'interfé-

rence et de diffraction. En 1819, l'Académie des Sciences ayant mis au concours précisément l'explication de la diffraction, Fresnel rédigea un Mémoire immortel qui remporta le prix [1]. Reprenant les idées de Huyghens (1690) et de Young (1802), il commença par supposer que la lumière, comme le son, est un mouvement vibratoire qui se propage dans un milieu parfaitement élastique, l'*éther,* qui serait répandu partout, pénétrant à la fois les corps solides et liquides et existant dans les enceintes où nous créons artificiellement le vide aussi bien que dans les espaces interplanétaires. — Développant cette hypothèse au moyen de l'analyse mathématique et suivant les lois de la mécanique, Fresnel en déduit *a priori* non seulement les faits déjà connus, mais encore des phénomènes entièrement nouveaux et complètement imprévus, tels que celui-ci : de la lumière ajoutée à de la lumière produit de l'obscurité (interférences). Il vérifia ensuite toutes les lois théoriques qu'il avait découvertes par des expériences nombreuses et très délicates qu'il exécuta avec des appareils d'une grande précision. Poursuivant ses recherches, Fresnel étudia et établit les lois de la double réfraction dans les cristaux à deux axes [2], ainsi que dans les prismes de verre

1 Il s'occupa de cette question à partir de 1815. En 1814, il écrivait : « Je ne sais ce que c'est que la polarisation de la lumière. Priez M. Mérimée, mon oncle, de m'envoyer des ouvrages où je pourrais l'apprendre. »

2 On sait que la réfraction est la déviation éprouvée par les rayons lumineux lorsqu'ils traversent *obliquement* la surface de séparation de deux milieux transparents, tels que l'air et l'eau ou l'air et un cristal. Dans les milieux non cristallisés, comme l'air, les liquides, le verre ordinaire, le rayon lumineux *simple* à l'incidence reste encore *simple* après la

comprimé. Ses derniers travaux, en collaboration avec Arago, ont trait à la lumière polarisée [1] et à la polarisation chromatique découverte par Arago. — Fresnel mourut à trente-sept ans, épuisé par le gigantesque effort cérébral qu'il avait fourni.

Arago est surtout connu comme astronome, peut-être à cause de son enseignement populaire à l'Observatoire dont, il fut longtemps directeur. En réa-

réfraction. Dans certains corps cristallisés, comme le spath d'Islande ou le gypse, le rayon incident donne lieu à *deux* rayons réfractés. C'est là le phénomène de la double réfraction. — Il y a cependant une ou deux directions qu'on appelle les *axes optiques* du cristal suivant lesquelles les deux rayons réfractés restent confondus. Huyghens donne en 1673 une théorie de la double réfraction dans les cristaux à un axe, c'est-à-dire ceux qui ne présentent qu'une seule direction suivant laquelle on ne voit qu'une seule image des objets (spath, quartz, tourmaline). Les cristaux à deux axes sont ceux dans lesquels il y a deux directions suivant lesquelles on ne voit qu'une image.

1 La lumière naturelle est celle qui provient directement d'une source, comme le soleil ou une lampe. La lumière naturelle réfléchie sous un certain angle (54°35'), les rayons qui sortent d'un cristal bi-réfringent sont de la lumière *polarisée*. La lumière polarisée possède des propriétés spéciales, en particulier celle de ne plus pouvoir se réfléchir. La polarisation par réflexion fut découverte par hasard, en 1811, par Malus, qui, voulant recevoir sur un cristal de spath d'Islande de la lumière réfléchie sur les vitres d'une fenêtre du palais du Luxembourg, s'aperçut qu'elle était éteinte par le spath dans certaines positions du cristal.

La lumière polarisée se présente souvent avec des phénomènes de coloration. D'où le nom de polarisation chromatique qu'on leur a donné. Ces phénomènes de coloration amenèrent Arago à la découverte de la polarisation rotatoire; mais c'est Biot qui en formula les lois et construisit le premier polarimètre. — On connaît l'usage très important que l'industrie fait des polarimètres ou saccharimètres pour l'analyse rapide des sucres, et la médecine pour suivre, chez les malades, la marche du diabète.

lité, ses travaux en astronomie se bornent à peu de chose si l'on en excepte le prolongement de l'arc de méridienne entre Barcelone et les îles Baléares, exécuté avec Biot (1809) [1]. D'ailleurs, depuis les travaux géodésiques de Delambre et Méchain jusqu'à la découverte de la planète *Neptune* par Leverrier en 1846, découverte géniale et analogue à celles de Fresnel et d'Ampère en ce sens que là encore le calcul devança l'expérience, l'astronomie, en France, resta assez négligée. Ces premiers travaux d'Arago, les dangers qu'il avait courus [2], le mirent en évidence, et, à son retour, à vingt-trois ans, l'Académie des Sciences, contrairement aux règlements, l'admettait dans son sein.

Les travaux d'Arago portent surtout sur la physique. En plus de ses études sur la lumière, il étudia, de concert avec Dulong, les tensions maxima de la

1 « Afin de déterminer la valeur légale du mètre, unité de longueur que les commissaires chargés par l'Assemblée constituante d'établir un système uniforme de poids et de mesures voulurent prendre dans la nature pour la rendre invariable, on convint de choisir une partie aliquote de la circonférence de la terre. Il fallait pour cela connaître la longueur exacte du méridien. On résolut de mesurer l'arc compris entre Dunkerque et Barcelone. Cette grande opération, qui nécessita des méthodes nouvelles, confiée à Delambre et Méchain, fut menée à bonne fin en 1799, malgré les périls suscités par la tourmente politique. » (Laplace : *Exposition du Système du Monde.*)

2 C'était au commencement de la guerre d'Espagne (1809). Arago fut fait prisonnier par des corsaires qui l'emmenèrent en Algérie, où il resta assez longtemps, tant que le Gouvernement français n'eut pas payé rançon pour lui. Quand l'expédition d'Alger fut décidée, Arago fut appelé au ministère de la Marine et donna d'utiles renseignements sur l'Algérie, à peu près inconnue jusqu'alors, et qu'il avait visitée malgré lui.

vapeur d'eau à température élevée et, à cette occasion, soumit à une complète vérification la loi de Mariotte sur la compression des gaz. — Il fut député après 1830 et siégea à l'extrême-gauche. Sa puissance de vulgarisation scientifique, servie par un talent de parole entraînant, est un de ses plus beaux titres de gloire.

Le nom de Gay-Lussac, expérimentateur minutieux, est attaché à presque toutes les parties de la physique. Il étudia d'une manière complète la dilatation des gaz et les tensions de la vapeur d'eau au-dessus de 0°. En 1804, il fit une ascension en ballon restée célèbre et fertile en résultats scientifiques. Il atteignit la hauteur de 7.016 mètres. Parti tout seul du Conservatoire des Arts et Métiers, il descendit près de Rouen au bout de six heures.

Sadi Carnot, fils du Conventionnel (1798-1832), dans l'immortel ouvrage intitulé : *Réflexions sur la puissance motrice du feu* (1824), a posé le fondement de la théorie mécanique de la chaleur. Ses idées, en communauté avec celles de Fresnel, d'Ampère et, plus tard, de l'Anglais Clerck Maxwell, ont été le point de départ de tous les travaux de la physique moderne, qui considère la chaleur, l'électricité et la lumière comme des mouvements vibratoires et en fait des modalités, des manifestations variées d'une même énergie [1].

1 Disons à ce propos, et pour clore cette énumération des travaux en physique, que si l'on attribue l'invention de la locomotive à l'Anglais Stephenson, il ne faut pas oublier que c'est l'ingénieur français Marc Séguin qui, en inventant les chaudières tubulaires en 1828, permit la construction du premier chemin de fer.

La Chimie.

La Chimie, sortie de l'empirisme grâce à Lavoisier, entre avec le XIXe siècle dans une voie vraiment scientifique, et une véritable explosion de découvertes signale les trente premières années du siècle.

Aussi bon chimiste qu'habile physicien, Gay-Lussac fait, dès 1808, connaître les lois sur les volumes qui portent son nom et sont, avec l'hypothèse d'Ampère, la base de la théorie atomique. Il étudia à fond l'iode, entrevu en 1811 par Courtois, salpêtrier de Paris; il découvre le bore, l'acide fluorhydrique, le cyanogène, le potassium avec Thénard, et organise la fabrication industrielle de l'acide sulfurique.

Thénard prépare, en 1818, le bleu de cobalt, qui porte son nom, l'eau oxygénée, et, un des premiers, applique les principes de la chimie à l'agriculture. Il imagine un procédé pour la fabrication industrielle de la céruse.

Balard, pharmacien de talent et professeur au Collège de France, découvre en 1826, dans les eaux mères des marais salants, un nouveau gaz, le brome, et, en 1834, l'acide hypochloreux, base des chlorures décolorants si utilisés dans les arts, sous les noms d'eau de Javel ou de Labarraque, pour le blanchiment des tissus.

Guimet de Lyon et Gmelin inventent en même temps (1827) un procédé industriel pour fabriquer l'outremer artificiel [1], silicate aluminique très complexe qui, avant leur découverte, se vendait au

1 Tassart observa pour la première fois en 1814 de l'outremer artificiel qui s'était formé tout seul dans un four à soude de Saint-Gobain; Vauquelin l'avait identifié au lapis-lazuli, mais on n'avait pu le reproduire avant Guimet et Gmelin.

poids de l'or sous le nom de lapis-lazuli, produit naturel que l'on trouve dans certaines roches des Alpes.

Soubeiran découvre en 1831 le chloroforme, dont les propriétés anesthésiques ne seront mises en lumière qu'en 1847 par Flourens et Simpson. C'est également de cette époque que date l'extraction des alcalis organiques contenus dans les végétaux. Après la découverte de la morphine dans l'opium par Derosne et Seguin, ce sont Pelletier et Caventou, professeurs à l'École de pharmacie, qui, en 1820, retirent la strychnine de la noix vomique et la quinine du quinquina.

Mais les deux plus grands noms de la chimie, les précurseurs en chimie organique de Gerardth, Würtz et Berthelot, sont Chevreul et J.-B. Dumas.

Beaucoup d'hommes de notre génération ont pu encore connaître Michel-Eugène Chevreul, le doyen des étudiants, comme il s'appelait lui-même, mort à cent trois ans en 1889. Fils d'un médecin d'Angers, il entrait en 1803 dans le laboratoire de Vauquelin et devenait en 1810 son préparateur au Muséum. En 1823, il publie ses fameuses *Recherches sur les Corps gras d'origine animale.* Il montrait que l'extrême variété des corps gras tient à ce qu'ils sont des mélanges, en proportions variables, d'un petit nombre de principes se dissolvant naturellement. Il arriva, chose extrêmement remarquable pour l'époque et avec les moyens dont il disposait, il arriva à séparer chacun de ces principes, et observa que, sous l'influence de l'alcali et de l'eau, ils se séparaient en une base constante, à laquelle il donna le nom de glycé-

rine [1], et un acide variable avec chaque principe gras. Chevreul édifiait ainsi la théorie de la *saponification* et préparait la voie aux mémorables travaux de Berthelot sur la constitution de la glycérine (1855).

La découverte de Chevreul devait trouver une application presque immédiate. Elle a conduit à la fabrication de la bougie stéarique, à remplacer par elle la malpropre et fumeuse chandelle, les mouchettes sans cesse en fonctions.

Dès 1825, Chevreul prit avec Gay-Lussac un brevet, mais c'est en 1831 seulement que Motard et de Milly créèrent la première fabrique de bougies stéariques, la bougie de l'Étoile [2], qui existe encore aujourd'hui.

Directeur de la Manufacture des Gobelins dès 1828, puis du Muséum en 1830, Chevreul a fait de nombreuses recherches sur la chimie de la teinture et écrit un ouvrage curieux sur le contraste simultané des couleurs (1839).

Le Provençal Jean-Baptiste Dumas (1800-1884) fut d'abord pharmacien, comme beaucoup de savants de son époque. Il s'occupa de physiologie avec Prévost, puis entra dans le laboratoire de Thénard en 1821. Avant lui, on connaissait l'*éther*, on ne connaissait pas les *éthers;* on connaissait l'*alcool*, on ne connaissait pas les *alcools*. Dans une série de recherches entreprises de 1828 à 1834 avec son élève Péligot, Dumas fonde en chimie organique la notion

1 La glycérine avait été découverte en 1778 par Scheele dans les eaux-mères de la préparation de l'emplâtre simple. Il lui avait donné le nom de principe doux des huiles.

2 L'usine était près de la barrière de l'Étoile.

des familles naturelles et y introduit l'idée des *fonctions*. Étudiant l'esprit de bois ou alcool méthylique, il démontre que ce corps (ainsi que l'*éthal*, découvert en 1825 par Chevreul dans le blanc de baleine) possède toutes les propriétés générales de l'alcool ordinaire et que les *éthers*, résultant de l'union des alcools avec les acides, sont les véritables sels de ces bases organiques, les alcools. — Il découvre ensuite *la loi des substitutions*,[1] qui a renouvelé la chimie organique; fait de belles études classiques sur les densités de vapeur, l'indigo, la composition de l'air et de l'eau. Membre de l'Académie des Sciences depuis 1832, Dumas remplaça Guizot à l'Académie française en 1875.

Dès 1820, Nicéphore Niepce, de Chalon-sur-Saône, cherchait à fixer sur une lame de cuivre plaquée d'argent l'image fugitive de la chambre noire. Il y parvint en 1829, mais l'action de la lumière devant se prolonger dix à douze heures, son procédé était inapplicable au portrait. Niepce communiqua son invention au peintre Daguerre, inventeur du diorama, qui, de son côté, s'occupait de semblables recherches. Ce ne fut qu'en 1838 que Daguerre fit connaître son procédé, appelé daguerréotypie, qui fixait l'image sur une plaque métallique et complètement abandonné aujourd'hui depuis l'invention de la photographie sur papier par l'Anglais Talbot et le procédé au gélatino-bromure.

Les Sciences naturelles et biologiques.

L'étude de la botanique fut longtemps considérée comme le monopole presque exclusif des savants alle-

1 Cette loi, féconde en découvertes, consiste, par exemple, à substituer le chlore à l'hydrogène, et réciproquement, dans les substances organiques.

mands. Nous rencontrons parmi ses représentants chez nous en 1830 Dutrochet (1776-1854), qui, à la suite de sa découverte de l'osmose en 1826, en fit l'application à l'étude des végétaux et établit entre la respiration de la feuille et les mouvements de la sève des relations intéressantes.

Brongniart commence en 1828 une histoire générale des végétaux fossiles et publie en 1831 un important Mémoire sur la structure et les fonctions de la feuille.

Mirbel, enfin, eut une grande influence par son enseignement à la Sorbonne et au Muséum.

Dufrénoy (1792-1857) est surtout minéralogiste, et le géologue Élie de Beaumont (1798-1874) se signale dès 1829 par des vues neuves et hardies sur le soulèvement des montagnes et l'âge relatif des dislocations.

L'abbé Latreille, entomologiste distingué, a beaucoup contribué à constituer une classification naturelle des insectes.

Duméril, professeur au Muséum et médecin de Louis-Philippe, se voue à l'étude des serpents et écrit un traité d'erpétologie qui fait encore autorité; Blainville, savant honorable et grincheux, propose une classification fondée sur l'organisation même de l'animal.

C'est qu'en effet la classification des êtres vivants est, depuis Linné, la préoccupation constante des naturalistes. L'espèce est, selon les uns (Linné, Cuvier, Blainville), immuable; selon les autres (Lamarck, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire), variable. Les discussions passionnées de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire marquent l'origine de la conception moderne

du transformisme attribuée généralement à Darwin. Nous devons en dire quelques mots.

Cuvier, né en 1769 à Montbéliard, mort du choléra à Paris en 1832, fut peut-être le plus grand naturaliste français. Ses études sur l'anatomie comparée et la paléontologie, science qu'il créa de toutes pièces, sont une merveille; ses reconstitutions d'espèces disparues sont des chefs-d'œuvre de science, de logique et d'intuition; jamais savant, si ce n'est Buffon, n'écrivit dans une langue plus claire et plus élégante. Mais élevé dans la religion réformée, Cuvier en garda toute sa vie l'empreinte.

Parvenu à la plus haute situation qu'un homme de science puisse ambitionner, il régna despotiquement sur la science. Se trompant rarement, il se croyait infaillible et, sans générosité, écrasa ses deux adversaires, Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire. Ce dernier, en l'appelant en 1793 au Muséum, à la suite de ses travaux sur les mollusques, avait été pourtant l'auteur de sa fortune.

Le dogme linnéen de la fixité des espèces se trouva bien ébranlé lorsqu'on sut que l'histoire du globe présentait plusieurs périodes, et qu'à chacune de ces périodes correspondaient une faune et une flore spéciales, très différentes de celles de la nature actuelle. Cuvier, essayant de faire concorder les principes de Linné avec les faits nouvellement découverts, imagina la théorie des révolutions du globe ou théorie cataclysticnne.

La succession des périodes géologiques étant devenue un fait indéniable, Cuvier admettait que la fin de chacune d'elles avait été marquée par la fin

d'un cataclysme violent qui avait fait disparaître tous les êtres vivants, puis, qu'au début de la période suivante, la terre, à ce moment déserte, s'était repeuplée d'espèces nouvelles, animales et végétales, très différentes de celles de la période précédente. Dans cette conception, chaque espèce apparaissant au commencement d'une période possédait des caractères qui lui étaient propres et qu'elle devait conserver immuables jusqu'au cataclysme terminant la période et sa propre existence. — Cette théorie, en formel désaccord avec les faits, fut réfutée d'une façon péremptoire en 1837 par le géologue anglais Charles Lyell. Mais déjà en 1809, Lamarck [1], professeur de zoologie au Muséum, avait proposé une autre hypothèse. A la suite de longues et judicieuses observations sur un très grand nombre d'espèces animales et végétales, il avait été bien plus frappé des analogies que ces espèces présentent entre elles que des différences qui servent à les distinguer les unes des autres. Il constata également que, sous diverses influences, ces espèces peuvent subir des modifications plus ou moins profondes. De toutes ces observations, Lamarck conclut que l'air, l'eau, la lumière, en un mot toutes les conditions extérieures, peuvent avoir sur les formes animales et végétales une grande influence, et que lorsque ces conditions changent, les animaux ou les végétaux qui y sont

1 Antoine de Monet, chevalier de Lamarck, né à Barentin, près de Bapaume (Somme), en 1744; mort à Paris en 1829.

Pour cet exposé du transformisme, nous avons largement puisé dans l'ouvrage de sciences naturelles de MM. Colomb et Houlbert et dans le *Transformisme* de M. Edmond Perrier.

soumis éprouvent dans leur forme et dans leur structure des variations correspondantes : qu'en un mot ils s'adaptent au milieu dans lequel ils vivent. — Il formula ensuite une deuxième loi, dite de l'hérédité, qui exprime la transmission, de génération en génération, des qualités que quelques individus ont acquises par l'adaptation. C'est sur ces deux lois que Lamarck appuie sa théorie de la variabilité des espèces et qu'il arrive à penser que les êtres les plus compliqués procèdent des êtres les plus simples par des transformations graduelles.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), également professeur au Muséum, dont il créa la ménagerie, épousa les idées de Lamarck et s'attacha surtout à démontrer qu'il y a unité de plan de composition dans le règne animal. Partisan convaincu de l'idée de variabilité des espèces, il soutint à cette occasion avec Cuvier une lutte restée célèbre. L'autorité de Cuvier fit prévaloir sa thèse jusqu'en 1840, époque à laquelle Darwin fit paraître son *Traité de l'origine des espèces.*

En physiologie, Flourens, dès 1824, se livre à des recherches sur le rôle des différents centres nerveux; Magendie distingue le premier les nerfs moteurs des nerfs sensitifs et étudie l'action physiologique de nombreux médicaments.

En médecine, l'école de Broussais dominait; le plus grand praticien de l'époque était Dupuytren. Homme de bien et d'un grand dévouement à ses malades, très aimé du petit peuple de Paris qui le considérait comme un sauveur, Dupuytren possédait en effet une rare sûreté de diagnostic. Son service

de l'Hôtel-Dieu était suivi par toute une foule de médecins français et étrangers, et longtemps l'habit vert et le pantalon blanc demeurèrent, en souvenir de Dupuytren, comme un uniforme dans le corps médical [1].

Archéologie. De 1828 à 1838, les explorations de Tournal et de de Serres dans les grottes de l'Aude, du Gard et de la Lozère, amenèrent au jour de nombreux fragments de poteries mêlés aux débris d'animaux de l'époque quaternaire. Mais on n'avait pas encore trouvé d'ossements humains. La gloire de démontrer la haute antiquité de notre espèce était réservée à Boucher de Perthes, qui, en 1838, dans la carrière de Moulin Quizhon, près d'Abbeville, trouva une dent humaine, un fragment de mâchoire, qui paraissaient appartenir à une autre race que la nôtre, et surtout de nombreux instruments (outils et armes) en silex taillé. Depuis lui, les découvertes préhistoriques se multiplièrent jusqu'à celle en 1892, du *Pithécanthrope* de Java, par le Dr Eugène Dubois, et celle plus récente de l'*Homme fossile de la Chapelle-aux-Saints* (1908).

L'expédition d'Égypte avait déterminé la création d'une science nouvelle, l'égyptologie. Mais on ne savait ce que signifiaient les caractères gravés sur les monuments ou hiéroglyphes. Pendant longtemps, on les prit pour des rébus. C'était à Champollion, orien-

1 Il ne faut pas oublier enfin que l'agitateur et pharmacien Raspail entrevit, longtemps avant Pasteur, l'existence et le rôle des microbes dans les maladies. C'est pourquoi il faisait de l'excellent parasiticide qu'est le camphre, la base de sa « médecine rationnelle ».

taliste français, qu'était réservée la gloire de percer le mystère. — Étudiant le monument appelé la pierre de Rosette, il s'aperçut qu'il portait la traduction grecque du texte égyptien. Le nom de Ptolémée qui revenait plusieurs fois dans la traduction lui permit de l'isoler dans le texte égyptien, et, après de longs efforts, il parvint à reconstituer le système de l'écriture égyptienne, qui offre d'assez grandes analogies avec celui des langues coptes qu'il avait déjà étudié.

CHAPITRE XI

LE RÈGNE ÉCONOMIQUE DE LA BOURGEOISIE

Il y a dans l'histoire de l'humanité des périodes où le repos nécessité par de longues guerres, la consolidation des finances par une bonne gestion et la perspective d'une paix durable, la réalisation pratique de découvertes scientifiques antérieures, tout concourt à faire franchir aux civilisations ce pas en avant vers l'inconnu que l'on a coutume d'appeler le progrès. — Ce progrès se manifeste surtout par une poussée d'entreprises industrielles et commerciales d'abord prospères, bientôt suivies d'une crise. 1830 est une date pleine d'enseignements à cet égard.

La France s'était reprise après la chute de l'Empire. A ce pays baigné par trois mers, au sol fertile, au climat béni, aux habitants industrieux et travailleurs, il ne fallait que du repos, de la sécurité et une sage administration : elle eut tout cela sous la Restauration. — La Monarchie de Juillet assista à un splendide épanouissement économique de la bourgeoisie; et ce triomphe d'une classe devait avoir des conséquences proches ou lointaines des plus importantes.

Les conditions de la vie changent. L'emploi de la vapeur et de la houille, les inventions de Jacquart et de Philippe de Girard déterminent l'exode du

paysan vers les villes et créent le prolétariat ouvrier; la substitution de la machine à l'homme accroît le paupérisme; l'introduction de tous ces facteurs nouveaux produit un déplacement, une rupture dans l'équilibre social. Des sociologues, des utopistes que nous étudierons plus loin, en proposant des systèmes et des remèdes pires que le mal, l'aggraveront. Ils ont achevé l'ébranlement de l'édifice et, conséquence lointaine mais pourtant nécessaire, préparé le mouvement syndicaliste qui s'opère sous nos yeux, le socialisme d'état, la reprise du babouvisme sous d'autres noms.

C'est ce règne économique de la bourgeoisie, le développement intensif de l'agriculture, du commerce et de l'industrie sous le Gouvernement de Juillet que nous allons rapidement passer en revue.

Industrie.

L'emploi de la houille et de la vapeur, l'application des nouvelles inventions mécaniques, françaises d'origine, mais récemment importées d'Angleterre, au tissage et à la filature du coton, transforment l'industrie, domestique jusqu'alors, en grande industrie. D'où des modifications profondes dans l'outillage comme dans le but à atteindre. La machine tend partout à remplacer la main de l'homme, et l'industrie commence à travailler pour le nombre. Sa préoccupation constante devient l'abaissement des prix de revient afin de rendre ses productions accessibles à tous. Ce mouvement de concentration, de production continue, donne à la vie urbaine une importance de jour en jour plus considérable et amène bientôt la formation d'un élément social nouveau, la classe ouvrière.

La houille tend de plus en plus à se substituer au bois dans la fabrication de la fonte et du fer; le charbon de terre à remplacer le charbon de bois. La production de la houille passe de 1.843 millions en 1830 à 1.970 millions en 1832 et 2.490 millions en 1834. L'affinage de la fonte, qui partout se faisait au bois jusqu'en 1820, s'opère de plus en plus avec la houille. Le puddlage, d'importation anglaise, commence à se généraliser après 1830. A partir de 1825, les forges sont forcées de renouveler leur outillage. — La production de fer a triplé, d'où abaissement considérable dans les prix [1]. La tôle, le fer étamé, le fer-blanc, se développent rapidement après 1830. On fabrique des faulx en France au lieu de les faire venir d'Allemagne, et les aiguilles françaises triomphent, entre 1820 et 1830, des concurrences allemande et anglaise. Seul l'acier, jusqu'à l'invention de Bessemer, demeurera un métal de luxe.

Les machines à vapeur deviennent de pratique courante dans toutes les industries à partir de 1835 [2], et les bateaux à vapeur font leur apparition en 1823. En 1825, un service régulier est établi entre Calais et Douvres, et en 1832, un autre entre Marseille et Alger. L'État commence également à transformer sa flotte de guerre [3].

Les Chemins de fer eurent des débuts beaucoup plus lents.

1 Les rails en fer qui, en 1829, valent 540 francs la tonne, n'en valent plus que 350 en 1845.

2 En 1830, l'industrie n'utilisait que 10.000 chevaux vapeur; elle en utilise 60.000 à la fin du règne de Louis-Philippe.

3 En 1840, on estimait déjà à 21 millions de francs la valeur de la flotte à vapeur. (Levasseur : *Histoire des Classes ouvrières.*)

En 1828, on construisit quelques kilomètres de voie ferrée entre Saint-Étienne et Andrézieux. Les wagons étaient tirés par des chevaux, comme nos tramways. En 1832, on prolongea la ligne jusqu'à Roanne et l'on fit un emploi régulier de la locomotive.

Devant le mauvais vouloir des maîtres de poste et l'insouciance des pouvoirs publics, la création de nouvelles lignes subit un assez long temps d'arrêt. En 1833, les Chambres votent une somme de 500.000 francs pour faire des études et une Commission est nommée pour l'établissement de six réseaux aboutissant à Paris, mais ce n'est qu'en avril 1835 qu'un projet de chemin de fer entre Paris et Rouen est déposé à la Chambre. La même année, on vota la construction de la ligne de Paris à Saint-Germain, et la concession pour quatre-vingt-dix-neuf ans en fut accordée à Émile Pereire, ancien Saint-Simonien [1]. Ce ne fut toutefois qu'en 1839 que le Gouvernement, voyant la France fortement distancée par l'Angleterre, proposa un plan d'ensemble au Parlement. En 1842, une loi, accordant le concours de l'État à l'industrie des chemins de fer, marque le point de départ du changement économique radical qui caractérise la deuxième partie du XIXe siècle.

Parallèlement aux machines à vapeur, les moteurs à eau, stimulés par la concurrence et aidés par l'invention de la roue Poncelet, se développent.

Les industries chimiques prennent également,

1 La création de la ligne de Paris à Saint-Germain est, et ceci est à remarquer, une œuvre essentiellement Saint-Simonienne et due en partie aux remarquables articles d'Émile Chevalier, qui, dans *Le Globe,* avait prédit depuis 1831 la transformation économique du monde entier par la vapeur.

grâce aux découvertes dont nous avons déjà parlé, un rapide essor. De grandes usines se montent à Saint-Gobain, à Javel, à Cherbourg (pour l'iode). A la fin de la Restauration, Guibal et Rattier emploient le caoutchouc pour imperméabiliser les étoffes. En 1830, on importe déjà 16.000 kilos de caoutchouc brut. En 1832, Mme Merckel fabrique par jour 100.000 allumettes à friction. Vicat découvre la chaux hydraulique artificielle. La fabrication mécanique du papier, invention française, se développe à partir de 1827 dans les Charentes, les Vosges et l'Isère, bientôt suivie de celle des papiers peints (1834). Les arts céramiques, la verrerie, l'industrie des bougies stéariques, se développent rapidement.

Du côté de l'industrie textile, c'est une véritable révolution qui s'opère. Au moment du blocus continental, les Anglais empêchaient le coton, que déjà l'on savait tisser mécaniquement, d'entrer dans nos ports. Le lin pouvait sans doute y suppléer, mais on ne le tissait encore qu'à la main. Le 12 mai 1810, Napoléon Ier fit paraître au *Moniteur* un décret offrant un prix d'un million à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin. Philippe de Girard, d'une noble famille de Provence et déjà connu par plusieurs inventions antérieures, se mit au travail et trouva. Dès le mois de juillet, il prit un brevet dans lequel était exposé le principe de sa découverte et, en 1813, il établit à Paris une filature de lin à la mécanique. La chute de Napoléon empêcha l'inventeur de recueillir le fruit de ses efforts. Non seulement il n'obtint aucune récompense, mais encore il se vit jeter en prison faute de pouvoir payer une somme de 6.000 francs qu'il avait empruntée pour monter sa fabrique. Il a

fallu que l'invention de Philippe de Girard revînt d'Angleterre, où elle avait été utilisée dès l'origine, pour qu'on sût l'apprécier en France (1835). Quant à l'inventeur, il se réfugia en Pologne, où, mieux compris par le Gouvernement russe, il fonda une filature de lin assez importante pour être devenue le centre d'une nouvelle ville, Girardoff [1].

Le tissage du coton, appliqué aux nankins, percales, mousselines fines, velours et satin, fait des progrès remarquables. En Alsace, les Dollfus et les Koechlin ont pris la direction du mouvement et fabriquent des tissus de qualité supérieure. L'impression sur étoffes à Mulhouse reçoit une impulsion nouvelle, grâce à l'invention de la *Perrotine*, machine à imprimer en plusieurs couleurs. En 1833, la fabrique de Sedan lança des étoffes de fantaisie qui obtinrent le plus grand succès. L'industrie de la soie prend enfin à Lyon un développement rapide, grâce à l'adoption du métier Jacquart [2], perfectionné par Dupouilly.

1 Une réparation tardive est venue enfin. La ville de Lille a élevé à Philippe de Girard une statue fondue avec des canons pris à Austerlitz et une pension fut accordée à sa famille.

(Eugène MULLER : *Jeunesse des Hommes célèbres*.)

2 Jacquart (1752-1834), ouvrier tisseur lyonnais, avait le génie de la mécanique. Déjà, il avait inventé une machine à fabriquer des filets de pêche. Frappé de compassion pour la peine que donnait aux femmes et aux enfants l'usage du métier Vaucanson dont on se servait alors, il entreprit de simplifier ce métier. Il y consacra sa vie, celle de sa femme, le peu d'argent dont ils disposaient. Il vendit jusqu'à son lit pour payer ses expériences, et, quand il n'eut plus rien, il se loua comme manœuvre chez un fabricant de chaux du Bugey, tandis que sa femme, Claudine Boichon, entrait comme ouvrière dans une fabrique de chapeaux de paille. Dix-sept ans s'écoulèrent avant que le malheureux

Agriculture. Conséquence nécessaire du développement de l'industrie, l'agriculture réalisait également d'importants progrès par suite des exigences croissantes de la population. On remarque, surtout dans le Nord et le Nord-Est de la France, la substitution de la culture continue, par la rotation raisonnée d'assolements convenables, au régime de la jachère. Le matériel agricole se perfectionne, et l'invention de la charrue Grangé permet des labours plus nombreux et plus rapides. L'amélioration des routes [1], la loi de 1836

ouvrier pût continuer ses recherches. Avec son fils, il avait contracté un engagement volontaire à l'armée du Rhin. Il y perdit cet enfant, frappé à côté de lui d'un boulet de canon. Blessé lui-même, il languit dans les hôpitaux, obtint son congé et regagna Lyon, où il retrouva sa femme dans un grenier des faubourgs. Minée par le chagrin et les privations, la malheureuse mourut bientôt, confiante dans le génie de son mari. Jacquart travaillait toujours à sa machine. En 1800, il l'exposa et obtint une médaille de bronze. Il était arrivé à supprimer un ouvrier dans la fabrication des tissus brochés. Peu de temps après, il obtenait un nouveau perfectionnement qui permettait de supprimer encore toute une catégorie d'ouvriers, les *tireurs de lacs,* puis, un peu plus tard, les *liseuses du dessin*. Jacquart triompha alors. Napoléon Ier le fit venir à Paris, l'installa au Conservatoire des Arts et Métiers et lui accorda une pension à condition qu'il ne fabriquerait ses métiers que pour la France. — Les fabricants de Lyon les adoptèrent assez vite, mais les ouvriers, que la nouvelle invention condamnait à la misère, puisqu'elle se passait d'eux, commencèrent à exécrer ce nom de Jacquart qu'ils avaient d'abord porté aux nues. Un jour, l'inventeur fut reconnu, malmené; on voulut le jeter au Rhône. Il ne dut son salut qu'à la protection de la police. Consterné, Jacquart quitta la ville et se réfugia à Oullins, dans une petite maison qu'il avait acquise. Bientôt, d'ailleurs, l'industrie de la soie recevant une impulsion nouvelle du fait de son invention, les ouvriers inoccupés retrouvaient de l'ouvrage. Jacquart mourut à quatre-vingt-deux ans. Le commerce lyonnais, qu'il avait enrichi, lui éleva une statue en 1840.

1 De 1814 à 1848, on construisit 7.000 kilomètres de routes

sur les chemins vicinaux, donnent aux produits agricoles des débouchés plus faciles. Une culture nouvelle enfin, celle de la betterave à sucre [1], fait son apparition et donne naissance à une industrie nouvelle, source de richesse pour les départements du Nord.

Le froment prend une extension de plus en plus considérable [2]; l'usage de la pomme de terre se généralise; la culture de la vigne s'étend rapidement jusqu'en 1835 [3]. — Le fumier devenant absolument nécessaire dans la culture, l'élevage s'en accroît d'autant. Celui du cheval d'abord, puis du mouton, du bœuf enfin, parce qu'on consomme plus de viande. On défriche, on crée de nombreuses prairies naturelles et artificielles. Malgré cela, de vastes parties du territoire sont encore couvertes de bois. Dans d'autres (Bresse, Sologne, Indre), on conserve de trop nombreux étangs parce que la main-d'œuvre est rare. D'où des foyers endémiques de paludisme. Ce n'est que sous le second Empire que s'effectueront les grands défrichements et la mise en culture des étangs.

nationales et 22.000 de routes départementales. On procéda à la construction ou à la réfection de 500 ponts supprimant autant de bacs.

1 La découverte du sucre dans la betterave de Silésie semble due à Margraaf. Achard, de Berlin, essaya le premier d'extraire ce sucre pour les besoins du commerce. Ce furent Mathieu de Dombasle et Chaptal qui, lors du blocus continental, montrèrent que ce sucre pouvait entrer en concurrence avec celui des colonies et fondèrent en France les premières sucreries indigènes.

2 Sa culture passe de 4 millions d'hectares en 1815 à 6 millions en 1846.

3 Il se récolte annuellement 40 à 45 millions d'hectolitres de vin en France sous le règne de Louis-Philippe.

L'aisance pénétrant dans les campagnes, le paysan achète de la terre. Le morcellement de la propriété foncière commence et détermine partout l'élévation de son prix. Les salaires agricoles augmentent parallèlement. Dans le Nord de la France, le gain annuel d'un ouvrier agricole est de 381 francs; dans le centre, de 360; celui des femmes, 125 francs par an. La dépense d'une famille de cinq personnes s'élève annuellement à 860 francs, dont 570 de nourriture [1]. Il mange de la viande quatre à cinq fois dans l'année seulement, et, sauf dans les pays vignobles, ne boit de vin que les jours de fête au cabaret.

Commerce. Le commerce français, très florissant à la fin de la Restauration, subit une première crise au moment de la Révolution de Juillet. Tout le monde avait peur de tomber dans l'anarchie, ainsi que nous l'avons vu. Les affaires se remirent assez vite, et la prospérité du commerce s'accentua et prit un développement considérable jusqu'en 1837. A ce moment, les nombreuses sociétés anonymes qui s'étaient formées par suite du groupement croissant des capitaux, se livrèrent à un agiotage effréné, et, une crise analogue à celle de 1907 ayant éclaté en Amérique, le contrecoup s'en fit gravement sentir en Europe [2].

1 Villermé : *Tableau de l'état des ouvriers agricoles et dans les manufactures* (1840).

2 Le commerce spécial est de 987 millions en 1829. Il tombe à 942 en 1830, à 830 en 1831, se relève 1 milliard 12 millions en 1832 et continue son mouvement ascensionnel jusqu'en 1837.

Les voies de communication, depuis ce jour plus nombreuses, facilitent son essor. En 1832, le prix du roulage est de 0 fr. 30 par tonne kilométrique; il s'abaisse à 0 fr. 20 en 1847. De même, le mouvement des escomptes annuels de la

Quant à la politique commerciale suivie, ce fut constamment le régime protecteur qui fut adopté.

Après 1815, les ports anglais, regorgeant de marchandises, en inondèrent le marché français. Menacés de ruine, les fabricants réclamèrent du Gouvernement le régime prohibitif, qui leur fut accordé par la Restauration. En 1819, à la suite d'une disette, on avait permis l'introduction d'une grande quantité de blé russe. Une forte baisse en fut la conséquence, et, pour protéger l'agriculture, le Gouvernement inaugura le système de l'*Échelle mobile* qui devait subsister jusqu'en 1861. Voici en quoi consistait ce système. L'on élevait ou l'on abaissait les droits sur les blés étrangers suivant la baisse ou la hausse du prix des blés indigènes. En certains cas, lorsque les cours atteignaient un minimum fixé à l'avance, l'importation était même complètement interdite. On ne voulait pas que le blé coûtât moins de 16 francs ni plus de 20 francs l'hectolitre. De cette manière, on conjurait l'extrême disette et l'extrême avilissement des prix. L'*Échelle Mobile* ne parvint toutefois qu'à enrayer la baisse sans faire remonter sensiblement les cours.

La Monarchie de Juillet se trouva, par la force des choses, forcée de maintenir sévèrement le régime

Banque de France est de 449 millions en 1816, de 617 en 1830 et de 1 milliard en 1840 (LEVASSEUR).

Le commerce général de la France passe de 818 millions en 1827 à 2.437 millions en 1837.

Les importations sont de 638 millions de francs de marchandises en 1830 et de 920 millions en 1846; les exportations passent de 593 millions en 1830 à 850 en 1846. — En 1840, on inaugure la première ligne de paquebots à vapeur entre Le Havre et New-York.

protecteur ainsi que l'*Échelle Mobile*. La prohibition fut toutefois supprimée en 1832, mais des droits d'entrée énormes continuèrent à frapper les produits étrangers [1]. De même le cabotage fut interdit aux navires étrangers, et un droit de tonnage perçu sur eux à l'entrée des ports.

Finances.

Les guerres de l'Empire non seulement coûtaient fort cher, mais encore gênaient considérablement l'agriculture, le commerce et l'industrie. Les bras manquaient, on n'osait rien entreprendre, et les finances de l'État s'en ressentirent profondément. La Restauration, et c'est un de ses grands mérites, liquida, grâce à la politique de M. de Villèle et à la sage gestion du baron Louis, tout l'arriéré de l'Empire. Elle laissa les finances de la France en excellent état, nous l'avons déjà dit. Le montant des rentes créées par l'État de 1815 à 1830 dépasse 190 millions [2]. En 1829, le 5 % était à 110 francs et le 3 % à 86. Cet état florissant n'empêcha pas le Gouvernement de Louis-Philippe de se trouver en déficit en 1848. — Il faut dire à sa décharge que les 42 millions de rente qu'il

1 Le sucre était la principale richesse des colonies. Jusqu'en 1837, afin de favoriser la betterave, les sucres coloniaux étrangers subirent des taxations énormes, déjà atténuées en 1832. Mais, comme les sucres coloniaux français finissaient par ne plus se vendre eux-mêmes, le fisc vint mettre des entraves au commerce du sucre de betterave en le frappant d'un impôt (1837).

2 Les associations de capitaux se multiplient. En 1816, la Cote de la Bourse de Paris ne contient que 16 valeurs; 42 en 1824; 258 en 1840.

De 1818 à 1820 apparaissent les premières Compagnies d'assurances sur la vie. Les Caisses d'épargne, fondées en 1818, sont au nombre de 345 en 1845.

émit furent nécessités non seulement par la conquête de l'Algérie et la campagne de Belgique, mais encore par la loi de 1833 sur l'enseignement primaire et les grands travaux publics. Il put toutefois, grâce au bon rendement des impôts et à l'accroissement, dû au bien-être, des Contributions indirectes, supprimer en 1832 la loterie royale, institution importée au XVIII[e] siècle par Casanova, et qui donnait au Trésor un revenu annuel de 10 millions.

CHAPITRE XII

LE COMPAGNONNAGE
CONDITION DES OUVRIERS

En ce temps-là, le Ministère et la Confédération générale du Travail étaient inconnus. La classe ouvrière était réduite, au moins pour les ouvriers du bâtiment, au Compagnonnage, institution antique et de mœurs turbulentes, très peu connue, et que nous croyons utile d'exposer avec quelque détail [1].

Le Compagnonnage était et est encore, car bien que déchu de son importance il n'a pas complètement disparu, une association de secours mutuels entre ouvriers, association dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui tire son nom de ce que, au

1 Le Compagnonnage attira sur lui, par ses trop nombreuses batailles entre *Devoirs* différents de 1820 à 1840, l'attention du public. En 1839, un compagnon menuisier du *Devoir de Salomon,* un *gavot* fort intelligent, Agricol Perdiguier dit Avignonnais la Vertu, voulant rétablir la concorde entre les différents *Devoirs,* écrivit un ouvrage très intéressant, le *Livre du Compagnonnage,* qui obtint un vif succès. George Sand en tira un roman, *Le Compagnon du Tour de France,* d'affabulation assez indigeste, mais de documentation assez sûre parce qu'elle est due précisément à Perdiguier. M. Martin Saint-Léon, dans *Le Compagnonnage,* a tiré au clair la question assez embrouillée du Compagnonnage. C'est à ces trois ouvrages que nous avons fait de larges emprunts. (Voir également Noël AYMÈS : *La France de Louis XIII,* pp. 267 et suivantes. et Henri HAUSER : *Les Ouvriers du temps passé* Paris, 1898).

moyen âge, les anciens compagnons étaient logés chez leur patron et mangeaient à sa table (*cum pane*). Il faut se garder de confondre le Compagnonnage avec les corporations ou *jurandes*. Le Compagnonnage consistait en plusieurs associations de résistance des ouvriers essentiellement différentes des associations des maîtres ou *jurandes* et qui avaient pour but de rendre possibles les voyages qu'entreprenaient, au sortir d'apprentissage, les jeunes gens qui voulaient se perfectionner dans leur métier en faisant ce qu'on appelait leur *Tour de France.*

Ces associations étaient si solidement établies dans l'ancien Régime qu'elles subsistèrent malgré des Ordonnances royales et les condamnations de l'Église, qui leur reprochait d'être des sociétés secrètes et de parodier les mystères de la religion dans leurs cérémonies rituelles. — Le Compagnonnage traversa la Révolution tandis que le régime corporatif y sombrait, végéta quelque peu sous l'Empire et devint très prospère sous la Restauration, car non seulement il était la seule organisation ouvrière qu'il y eût, mais encore « le caractère archaïque de l'institution, l'esprit sincèrement chrétien dont il était animé, dit M. Martin Saint-Léon, lui attirait de puissantes protections de la part du Gouvernement ».

On comptait trois rites ou *Devoirs* de Compagnons : **Origines et légendes.**

1° Les Enfants de Salomon ou compagnons du *Devoir de liberté;*

2° Les Enfants de Maître Jacques ou *Dévorants;*

3° Les Enfants du Père Soubise.

Chacun sait que le roi Salomon avait appelé auprès de lui les meilleurs ouvriers pour l'édification du

Temple. Il avait confié la direction des travaux à trois architectes, Hiram, Maître Jacques et Soubise, dont le plus habile, Hiram, aurait été assassiné par Maître Jacques. Maître Jacques et Soubise, ne pouvant s'entendre, se seraient ensuite séparés.

D'après une autre légende, Maître Jacques serait Jacques de Molay, dernier grand maître des Templiers, brûlé par Philippe le Bel. Bien que cette légende ne repose sur aucun fondement sérieux, elle est moins invraisemblable. Il faut en effet se rappeler que les Templiers ont été de grands constructeurs d'églises, et que l'on peut avec certitude retrouver les traces du Compagnonnage jusqu'au XIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où, à la suite de l'affranchissement des Communes, des populations entières, travaillant sous la conduite d'ouvriers très habiles, entreprirent la construction des grandes cathédrales. — Il est certain que jamais on ne tailla mieux ni plus amoureusement la pierre et le bois. Les monuments du moyen âge sont là pour l'attester. Les architectes et les ouvriers de cette époque découvrirent par un effort de divination des procédés de taille qui se réduisent en général à des problèmes d'intersections de surfaces. Ces procédés furent transmis de génération en génération, et le secret soigneusement gardé dans les *Devoirs* jusqu'au jour où Monge, qui les avait surpris et étudiés chez les tailleurs de pierre et les charpentiers, les rassembla en corps de doctrine et, de leurs éléments coordonnés, créa une science nouvelle, la géométrie descriptive.

Le meurtre d'Hiram, les dissensions de Maître Jacques et de Soubise, ou, plus vraisemblablement, la rivalité entre les corps d'état des trois rites différents,

avaient amené entre les *Enfants de Salomon,* ceux de *Maître Jacques* et les *Compagnons de Soubise* une haine inextinguible et séculaire qui s'exhalait en rixes perpétuelles et parfois en véritables batailles rangées [1].

Mœurs, coutumes et cérémonies.

Les compagnons étaient hiérarchisés et devaient, sous peine de mort, prêter serment d'obéissance et de discrétion dans leurs *Devoirs* respectifs. Il y avait d'abord les aspirants, puis les compagnons, et enfin les compagnons finis. Pour être reçu compagnon fini, il fallait avoir exécuté un chef-d'œuvre, c'est-à-dire un ouvrage primé dans un concours entre compagnons. — Ils étaient initiés selon un cérémonial bizarre, très analogue à celui de la franc-maçonnerie, qui, d'origine plus récente, l'a certainement emprunté au Compagnonnage. Les compagnons portaient des sobriquets tels que *La Prudence de Draguignan, Bordelais la Rose, Nantais prêt à bien faire.* Ils étaient armés de longues cannes garnies de cuivre et de fer auxquelles, les jours de cérémonie, ils attachaient des flots de rubans bleus et blancs ainsi qu'à leurs chapeaux et à la boutonnière gauche de leurs habits. Ils remplaçaient entre eux le mot de Monsieur par celui de *Coterie* pour les tailleurs de pierre et de *Pays* pour les autres corps de métier. Aux fêtes patronales (saint Joseph pour les charpentiers, saint Éloy pour les forgerons, etc...), ils se rendaient à l'église avec leurs insignes, y entendaient la messe

1 Ils portaient des appellations bizarres et d'origine inconnue. Dans le *Devoir de liberté* (*Enfants de Salomon*), les tailleurs de pierre étaient des *Loups,* les menuisiers et les serruriers des *Gavots,* les charpentiers des *Drilles* (d'où l'expression joyeux drille).

et se réunissaient ensuite en un repas de corps, origine de bien des querelles. Aux enterrements, le cercueil, paré de cannes, d'une équerre, d'un compas et des couleurs de la Société, était porté par quatre à six compagnons.

Le Tour de France.

« C'est la phase poétique, le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l'artisan », dit George Sand. Le *Tour de France* comprenait un certain nombre de villes, toutes situées en dessous de la latitude de Paris et dans lesquelles les ouvriers allaient successivement travailler. Un compagnon parisien passait par exemple par Auxerre, Dijon, Chalon, Mâcon, Lyon, Avignon, Marseille, Montpellier, Montauban, Toulouse, Bordeaux, Nantes, Angers, Tours, Blois, Orléans. En arrivant dans une ville, il se rendait d'abord à l'auberge tenue par la *Mère* affiliée à son *Devoir*. Il se faisait reconnaître au moyen de mots de passe et s'installait chez elle, où il avait crédit jusqu'à concurrence d'une certaine somme garantie par le *Devoir* [1]. Il se présentait ensuite au *rouleur* ou compagnon installé à poste fixe dans la ville qui, en relation avec les patrons, lui cherchait et lui procurait de l'ouvrage d'autant plus facilement que les compagnons étaient en général d'excellents ouvriers. Une fois embauché, le compagnon continuait à loger et à manger chez la *Mère*, qui prenait soin de ses effets et le soignait quand il était malade. Aussi l'influence des *Mères* était-elle considérable.

Lorsqu'un compagnon aimé quittait une ville, tous les autres lui faisaient une conduite en règle, c'est-à-dire qu'on l'accompagnait jusqu'à une cer-

1 Chaque ouvrier payait une cotisation à son *Devoir*.

taine distance de la ville en chantant des chansons et en s'arrêtant à chaque instant pour boire un verre. — La *Conduite de Grenoble* était réservée au membre qui avait escroqué ou volé. On le faisait mettre à genoux et boire de l'eau tandis que les autres buvaient du vin. Chacun lui donnait un soufflet; on le chassait ensuite de la Société.

Cette flétrissure était fort redoutée.

Lorsque deux compagnons se rencontraient sur la grand'route, ils s'interpellaient ainsi : « Tope le pays. — Tope. — Quelle vocation? — Tailleur de de pierres. — Menuisier. — Quel *Devoir?* » S'ils étaient du même *Devoir*, ils se donnaient mutuellement l'accolade et des renseignements sur la ville que chacun venait de quitter. S'ils appartenaient à des *Devoirs* différents, ils commençaient par s'invectiver, puis, de leurs cannes et de leurs compas, s'étripaient à qui mieux mieux. Car la rivalité entre les différents *Devoirs* de même profession, le désir de venger le meurtre d'Hiram ou de laver Maître Jacques de l'accusation d'assassinat pesant sur lui, faisaient à chaque instant éclater des rixes dont quelques-unes furent des affaires fort chaudes. En 1736, une véritable bataille rangée fut livrée dans les plaines de la Crau. De nombreux compagnons restèrent sur le carreau, et il fallut envoyer de la troupe pour rétablir l'ordre. En 1816, près de Lunel, un sérieux engagement eut lieu, ainsi que le rappelle la chanson :

Entre Mus et Vergèze
Nos honnêtes compagnons
Ont fait battre en retraite
Trois fois ces chiens capons,,,

Pas de charge en avant.
Repoussons ces brigands,
Ces chiens de Dévorants
Qui n'ont pas de bon sang.

En 1825, à Bordeaux, un forgeron fut tué au cours d'une rixe entre forgerons et menuisiers [1]. — En 1827, à Blois, les *Gavots* furent assiégés chez leur *Mère* par des charpentiers (*Drilles*) que l'un des leurs avait insultés. Deux charpentiers et un menuisier furent tués.

Comme on le voit, il y avait là de graves abus, et l'on a pu dire que le *Tour de France* était, il y a quatre-vingts ans, un véritable champ de carnage. — Sous la Monarchie de Juillet, les batailles sont surtout dues à ce que les *Devoirs* persistent à repousser les boulangers et les cordonniers, qui, eux aussi, voulaient faire partie du Compagnonnage.

Les grèves étaient rares sous la Restauration. On se bornait à mettre tel ou tel atelier en interdit. Mais après les journées de Juillet, éclata une crise industrielle et commerciale assez violente — nous en avons parlé à propos des émeutes de 1832 et 1834 à Lyon — et les grèves devinrent plus fréquentes. En septembre 1832, les ouvriers charpentiers employés à la construction du pont du Pecq, sur la ligne de Saint-Germain, réclament, obéissant aux ordres d'une *Coterie,* la journée de dix heures, un salaire [2] de 4 francs

1 En mil huit cent vingt-cinq
Un dimanche, à Bordeaux,
Nous fîmes des boudins
Du sang de ces Gavots.

2 En 1825, un maçon recevait à Paris 0 fr. 35 de l'heure, et un menuisier 0 fr. 33.

par jour chez les entrepreneurs et de 6 francs chez les bourgeois. Le Code pénal interdisait, à cette époque, les coalitions d'ouvriers. Quelques arrestations furent opérées, et le président de la *Colerie,* Albouisse, condamné à un mois de prison. En octobre et novembre 1833, les bijoutiers, les cordonniers, les boulangers, les tailleurs, se mettent successivement en grève. A Lyon, les tisserands ferrandiniers partagent avec les mutuellistes la direction du mouvement de 1834. Mais si l'influence du Compagnonnage dans tous ces mouvements est probable, sa participation n'apparaît nettement nulle part.

Au total et à part les rixes, le Compagnonnage n'était pas une mauvaise institution, aussi bien pour les patrons que pour les ouvriers. — Le *Devoir* répondait des compagnons qu'il procurait; par conséquent, il fallait, pour devenir et rester compagnon, se montrer d'une exacte probité. La rivalité entre mêmes corps de métiers de *Devoirs* différents était une cause d'émulation. Des cours de *Trait* et de *Coupe de pierre* étaient faits par les plus habiles de l'association [1]. Le Compagnonnage pourvoyait aussi à la vie morale des ouvriers en fournissant à ses adhérents un foyer chez les *Mères* et une famille parmi leurs frères.

Les côtés fâcheux étaient la grande dépense, le penchant à l'ivrognerie, car tout était prétexte à beuveries, et surtout les batailles.

A partir de 1840, on observe des symptômes crois-

1 « A Avignon, *Lyonnais, l'Ami du Trait;* à Marseille, *Languedoc le Chapileau,* tenaient écoles de dessin pour notre Société. » (Agricol PERDIGUIER.)

sants de décadence dans le Compagnonnage. Son influence auprès de la classe ouvrière diminue graduellement à cause de l'intolérance des *Devoirs* [1], de l'invention des chemins de fer, qui, en accélérant l'évolution industrielle, ont entièrement changé les conditions de la vie; de l'état d'esprit des ouvriers enfin, qui n'acceptent plus les rites étranges de cette antique association ni les brimades exercées par les compagnons sur les aspirants.

Le Compagnonnage n'est plus guère qu'un souvenir. Il existe pourtant encore pour les charpentiers [2] et les couvreurs; pour les tailleurs de pierre et les tonneliers-foudriers. S'occupant uniquement d'intérêts professionnels et non de politique, à l'encontre des syndicats, ces associations exercent une influence plutôt modératrice sur les ouvriers. Elles ont parfois réussi à empêcher des grèves.

Filateurs et tisserands.

Nous donnerons encore, d'après Villermé [3], quelques renseignements sur la condition économique des ouvriers filateurs et tisserands.

En Alsace (Sainte-Marie-aux-Mines), les filateurs gagnent 2 francs par jour en moyenne; les femmes, 1 franc à 1 fr. 25. La nourriture d'une famille de six personnes revient à 1 fr. 75 par jour.

1 De 1830 à 1840, le Compagnonnage constitue encore une grande force sociale. La *Gazette des Tribunaux* dit, à propos d'un procès : « Il paraît que, dans la province, les compagnons du *Devoir* exercent sur les ouvriers de leur partie une domination tyrannique. » (Cité par M. MARTIN SAINT-LÉON.)

2 A l'Exposition universelle de 1889, on pouvait voir le *Chef-d'Œuvre* exposé par les charpentiers.

3 VILLERMÉ : *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les manufactures*, 1840.

A Lille, les ouvriers vivent dans les taudis des *caves* et des *cours* et s'égayent dans les cabarets de la rue des Étaques. Ils sont dans des conditions hygiéniques détestables. Les hommes gagnent trente sous par jour, et les femmes vingt. Une famille de trois personnes vit avec 915 francs par an, dont 798 pour la nourriture et le logement. Les ouvriers lillois mangent des pommes de terre, de la soupe maigre, du beurre, du fromage et un peu de charcuterie. Ils boivent de l'eau chez eux ; de la bière et du genièvre au cabaret. A Roubaix et à Tourcoing, leur situation est bien meilleure. Les hommes gagnent de cinquante sous à 3 francs. Beaucoup de femmes reçoivent 270 francs par an. Ils mangent de la viande et boivent de la bière [1].

A Tarare (mousselines, rubans et cotons) les simples tisserands gagnent de 420 à 480 francs par an. Ils sont sobres, élèvent chacun un ou deux porcs et mettent chaque semaine le pot-au-feu. Ils boivent un peu de vin sans être ivrognes et ont de bonnes mœurs.

On s'est beaucoup apitoyé sur la situation des *Canuts* lyonnais.

Louis Blanc écrit en particulier : « La fabrique lyonnaise occupait en 1831 de 30 à 40.000 ouvriers. Au-dessus de cette classe, vivant au jour le jour, n'ayant ni capital ni crédit, 8 à 10.000 chefs d'atelier

1 Dans une brochure de 1840, un manufacturier du Nord, Mimerel (intéressé par conséquent dans la question), dit que les ouvriers de l'industrie gagnent de 2 à 5 francs par jour, les femmes 1 fr. 20 à 2 francs, et les enfants de 0 fr. 40 à 1 franc. Villermé, désintéressé dans la question, estime ces chiffres trop élevés et indique ceux que nous avons donnés plus haut.

qui, propriétaires chacun de quatre à cinq métiers, employaient les compagnons pourvus par eux des instruments de travail, moyennant la retenue de la moitié du salaire payé par le fabricant. Huit cents fabricants, placés entre les chefs d'atelier et les commissionnaires chargés de fournir la matière première, agents parasites, véritables sangsues de l'industrie lyonnaise. Les commissionnaires pesaient sur les fabricants qui, à leur tour, opprimaient les chefs d'atelier, lesquels retombaient sur les canuts. De 4 à 6 francs par jour, les salaires étaient tombés à dix-huit sous pour un travail de dix-huit heures. »

Villermé fait un tableau moins noir de la situation. D'après lui, les ouvriers de la Croix-Rousse et de Saint-Georges travaillent de quinze à dix-huit heures et gagnent 1 fr. 50 à 2 francs par jour en 1833.

Un compagnon dépense de 547 à 730 francs par an. Un chef d'atelier avec femme et deux enfants dépense 1.500 francs. Ils mangent presque tous les jours de la viande. Au déjeuner, du pain et du fromage. Au dîner, de la viande avec des légumes ou de la salade et du vin. Ceci, en mars 1835, « au moment où les journaux représentaient les ouvriers lyonnais comme mourant de faim [1] ».

Villermé ajoute que ce qui tue le *canut*, c'est son loyer, dont le prix (210 francs à la Guillotière, 200 à la Croix-Rousse pour une famille et trois métiers) est beaucoup trop élevé.

1 En 1837, par exemple, la situation n'était plus la même, et il y eut alors de la vraie misère.

CHAPITRE XIII

UTOPISTES ET THÉOSOPHES

Les électeurs à 200 francs s'enrichissant du bond accompli par l'industrie, les machines faisant concurrence à l'homme et les ouvriers se multipliant cependant jusqu'à former une classe nouvelle, le prolétariat; tout cet état brièvement esquissé que présentait la situation économique autour de 1830 devait donner naissance à des tentatives d'innovation et de réforme sociale plus ou moins heureuses. — Les écoles de Saint-Simon et de Fourier en sont les principales.

On est frappé, lorsqu'on étudie le Saint-Simonisme, du rôle joué par l'École Polytechnique en cette affaire [1]. Il s'explique si on se rappelle que le mathématicien est un être essentiellement spéculatif, habitué à raisonner sur des abstractions. La mathématique est un levier puissant et un instrument admirable, mais aussi un langage auquel on fait dire ce que l'on veut. Partant d'un principe exact (en général d'un principe d'observation), elle arrive à des résultats exacts; partant d'un point de vue faux, elle aboutit, par une suite de raisonnements rigoureux,

1 Un grand nombre de Saint-Simoniens appartenaient à cette École : Enfantin, Michel Chevalier, Fournel, Pereire, Jean Reynaud, Hippolyte Carnot, etc... Olinde Rodrigues et Auguste Comte étaient répétiteurs à l'École Polytechnique.

à des conclusions erronées. Ce qui a fait la gloire d'un Laplace, d'un Ampère ou d'un Fresnel, ce n'est pas tant la maîtrise avec laquelle ils ont manié le haut calcul que d'avoir, par une lueur de génie, imaginé des hypothèses qui, si elles ne sont pas la vérité absolue, s'en rapprochent cependant à ce point que l'expérience a pu les vérifier; tandis qu'un Poisson, calculateur habile mais esprit faux, a vu controuver par les faits les idées préconçues qu'il avait soumises à l'analyse.

L'erreur capitale de Saint-Simon et de ses disciples est précisément d'être parti d'un principe des plus contestables et d'avoir traité l'âme humaine comme un problème de géométrie, alors qu'en réalité elle est infiniment plus complexe. Ils devaient aboutir à un échec certain.

Saint-Simon. Le comte Rouvroy de Saint-Simon, né en 1760, descendant du duc, auteur des *Mémoires* et se prétendant issu de Charlemagne [1] par les comtes de Vermandois, servit en Amérique sous Washington. Colonel à vingt-trois ans, il quitta le service en 1785 et applaudit à la Révolution, qui, peu reconnaissante, l'emprisonna pendant la Terreur. Libéré, il passa en Portugal, se livra à des spéculations sur les biens nationaux en compagnie du comte de Roedern, et, frustré de ses bénéfices par son associé, acheva sa ruine en menant une vie fort peu édifiante — pour tout connaître, prétendait-il.

1 Ceci est radicalement faux. La filiation authentique des Rouvroy ne s'établit que depuis Mathieu le Borgne (1337). La famille Saint-Simon Vermandois n'est pas la même que celle des Rouvroy Saint-Simon.

Entre temps, il s'était marié avec une demoiselle de Champgrand, plus connue en littérature sous le nom de Mme de Bawr, avait divorcé, pressenti enfin sans succès Mme de Staël pour une nouvelle union. — Un peu las et estimant que tout marchait mal dans la société, il conçut le projet de la réorganiser par l'alliance de la science et de l'industrie. Saint-Simon s'établit à cet effet à côté de l'École Polytechnique, s'y frotta aux professeurs et aux élèves, et, sans bien les comprendre, se bourra de sciences exactes. Jugeant son instruction achevée, il déménagea et s'installa près de l'École de médecine. Il ne possédait plus rien et fut tout heureux de trouver une place de copiste au Mont-de-Piété, aux gages de 1.000 francs par an (1808). Son ancien valet de chambre, Diard, qui avait fait fortune, le recueillit. Malheureusement, Diard mourut bientôt, et Saint-Simon, qui avait abandonné sa place, tomba dans une telle misère qu'il se tira un coup de pistolet (1823). Il ne réussit qu'à se crever un œil. Il mourut en 1825, plein de foi dans ses idées et disant à ses disciples : « Le fruit est mûr, vous le cueillerez. » — Il avait été en 1819 déféré aux tribunaux et acquitté pour sa fameuse Parabole[1].

1 « Supposons, disait Saint-Simon, que la France perde ses dix principaux savants, ses dix principaux artistes, etc... la nation deviendrait un corps sans âme à l'instant où elle les perdrait. Supposez, au contraire, que la France, conservant les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, les lettres et les arts, perde le même jour *tous les membres de la famille royale,* les grands officiers de la Couronne, les ministres, les cardinaux, les évêques, etc...; cette perte de trente mille individus réputés les plus importants de l'État ne causerait aux Français de chagrin que sous le rapport sentimental, car il n'en résulterait aucun mal pour l'État... »

Le gouvernement de Louis XVIII trouva la Parabole du

La Doctrine. L'homme est indéfiniment perfectible, et la loi du progrès continue. Tel est le principe, nullement démontré, sur lequel s'appuie tout le système de Saint-Simon. Ceci posé, il divise l'histoire de l'Humanité en deux périodes : les périodes *organiques* dans lesquelles règne un système social bon ou mauvais, mais généralement accepté — ce sont les périodes de repos — et les périodes *critiques*, caractérisées par les efforts tentés pour passer du régime existant à un régime nouveau. Ce sont des périodes de secousses.

Il y a par exemple une période organique depuis l'avènement du christianisme jusqu'à Luther, et une période critique qui commence à Luther et se continue par la Révolution française. L'œuvre révolutionnaire paraît à Saint-Simon avoir surtout eu comme but la ruine de la papauté. Or, sous peine d'arrêt dans sa marche, il faut à l'humanité, qui va à un avenir religieux, un Gouvernement spirituel. Comment et sur quelles bases le reconstituer?

Saint-Simon divise la société en travailleurs et en oisifs (abeilles et frêlons), et il est convaincu que l'avenir appartient aux premiers. Il leur attribue en outre trois fonctions sociales. Les *artistes* doivent parler aux sentiments de l'Humanité et l'émouvoir; les *savants* s'adresseront à son intelligence et l'instruiront ; les *industriels*, enfin, répondront à son besoin d'activité et l'enrichiront. Dans un premier ouvrage (*Lettres d'un habitant de Genève à ses Contemporains*) le philosophe s'était adressé aux savants. Il voulait faire ouvrir une souscription devant le tombeau de

plus mauvais goût, paraît-il, et il fut question de mettre son auteur à Charenton.

Newton et nommer par les souscripteurs un aréopage de vingt et un membres, présidé par un mathématicien, chargé d'assurer le gouvernement spirituel de l'Humanité et de la conduire au bonheur social. Les savants, ne paraissant pas à l'auteur de cette idée bizarre susceptibles d'assumer à eux seuls la tâche dont il les chargeait; soupçonnant, de plus, le rôle de l'industrie dans l'avenir, il s'adressa aux industriels et prit pour devise : « Tout pour et par l'industrie. »

Estimant qu'il est enfin temps d'inaugurer le règne du travail, Saint-Simon fait du roi le chef des industriels. Il choisit les ministres parmi eux, afin qu'ils sachent élaborer un budget, il propose encore divers moyens assez peu pratiques pour faire passer la puissance politique aux mains des industriels. — Il fait enfin appel aux artistes et, coordonnant toutes les idées qu'il a émises jusque-là, il pose les bases de la résurrection religieuse qui, sous le nom de *Nouveau Christianisme*, doit organiser le bonheur de l'humanité. « Aimez-vous les uns les autres », avait dit le Christ. Précepte admirable mais trop vague qui, avec cet autre : « La souffrance est sainte », avait suffi à consoler les hommes tant que la guerre et la barbarie avaient régné en maîtresses. Maintenant que la paix universelle devenait probable grâce aux progrès de la science et de l'industrie, il fallait trouver autre chose. Depuis Luther, l'ancien pouvoir spirituel se dissolvait, et il devenait urgent d'y suppléer. — Ainsi, suivant Saint-Simon, la véritable religion était encore à fonder qui devait conduire l'humanité au bonheur par le sentiment avec les artistes, par la raison avec les savants,

par les actes et par l'argent avec les industriels. — C'était là une conception, et nous ne dirons point qu'elle fût bonne. Nous nous bornerons à faire remarquer que le bonheur rêvé par Saint-Simon est exclusivement matériel. Quoi qu'il en soit, tel était l'état de la doctrine au moment où son créateur disparut.

Les disciples. Saint-Simon avait eu pour secrétaires l'historien Augustin Thierry et le philosophe Auguste Comte [1]. Tous deux s'étant séparés de lui en 1817 et 1823, l'héritier de la doctrine fut Olinde Rodrigues, qui, aussitôt après la mort du *Maître*, fonda un journal, *le Producteur*, afin de prêcher la bonne parole. Armand Carrel, Auguste Comte, Bazard et Enfantin se joignirent à lui, attirèrent des artistes, des littérateurs, de nombreux élèves de l'École Polytechnique. Bientôt une école se forma qui reconnaissait comme chefs Bazard et Enfantin, devant lesquels Olinde Rodrigues s'était modestement effacé.

Bazard Saint-Amand, né à Paris en 1791, avait été, avec Buchez et l'étudiant en médecine Flottard, le fondateur de la *Charbonnerie*. Président de la Haute Vente, il avait, en 1821, organisé le complot de Belfort.

Prosper Enfantin, fils d'un banquier et né à Paris en 1796, élève de l'École Polytechnique en 1813, démissionnaire en juin 1814, avait pris, pendant les Cent Jours, du service à l'armée des Alpes. Licencié

1 Auguste Comte a certainement rédigé le troisième cahier du *Catéchisme industriel* et, dans bien des écrits de Saint-Simon, on entrevoit la plume d'Augustin Thierry.

après Waterloo, il entra dans le commerce, le quitta pour la banque, voyagea en Russie avec Lamé et Clapeyron et se spécialisa dans les questions économiques.

Enfantin a été fou, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : lui-même l'avouait [1]. C'était malgré tout un homme très remarquable. Ses essais de religion, ses théories sociales sont ridicules, mais il les développait avec une éloquence si entraînante, une foi si robuste et si inconsciente — la foi d'un apôtre — que l'on s'explique parfaitement l'ascendant immense qu'il a pu prendre sur de jeunes hommes, enfants du siècle élevés dans l'indifférence, qui avaient besoin de croire à quelque chose ou à quelqu'un. Joignez à cela une stature élevée, une figure « d'une beauté olympienne » et d'une majestueuse douceur, ce quelque chose de magnétique dans le regard que les Italiens appellent la *cavata* et nous le charme, et vous aurez une idée de l'espèce d'hystérie mystique dans laquelle il avait plongé les membres de la *Famille*. — Il ne faut pas oublier enfin que, sa folie passée, Enfantin a consacré sa vie à l'entreprise du percement de l'isthme de Suez, dont, le premier après Gœthe, il avait eu l'idée, et que si le firman fut accordé à M. de Lesseps, ce fut surtout une affaire de chance.

Le *Producteur* (1825-1826), l'*Organisateur* (1829) et l'enseignement de la rue Taranne (1829-1830) com-

1 Un jour que Maxime du Camp le questionnait sur la période de la retraite à Ménilmontant, Enfantin commençait à lui répondre avec bonhomie, lorsque, s'interrompant, il lui dit : « Tais-toi, ma folie va me reprendre. » (Maxime du Camp : *Souvenirs littéraires*.)

plètent et achèvent la phase doctrinale et philosophique du Saint-Simonisme.

Remarquant que, dans l'histoire de l'humanité, le vainqueur avait d'abord tué le vaincu, puis en avait fait son esclave; que le serf avait succédé à l'esclave et l'homme libre au serf, les Saint-Simoniens en concluaient que l'humanité marche vers le principe de l'association universelle fondée sur l'amour; principe qui, soit dit en passant, ne paraît guère se vérifier aujourd'hui. La base sociale étant le travail, et la force brutale ayant cédé devant l'intelligence, *chacune devait recevoir suivant sa capacité, et chaque capacité selon ses œuvres.* Par conséquent, il n'était plus besoin de propriété ni d'héritage. C'est, on le voit, l'absorption pure et simple de l'individu par l'État, l'exaspération du fonctionnarisme. Enfin, la loi du progrès était manifeste. Les soldats reculaient tous les jours devant les marchands. L'organisation définitive de l'industrie amènerait infailliblement la fin des guerres, la paix universelle, turlutaine qui venait en droite ligne de la *Polisynodie* de ce bon abbé de Saint-Pierre.

La Révolution de Juillet ne manqua pas de donner aux Saint-Simoniens une impulsion nouvelle. L'École devint la *Famille. Le Globe* s'étant trouvé à vendre, on réunit des fonds, on l'acheta, on mit à sa tête Pierre Leroux, on organisa les conférences de la rue Taitbout. « Devant un amphithéâtre bondé [1], se plaçaient sur trois rangs des jeunes hommes vêtus de bleu et quelques dames en robes blanches et écharpes violettes. Bientôt paraissait le *prédicateur,* conduit

1 Louis Blanc : *Histoire de dix ans.*

par les deux Pères suprêmes, Bazard et Enfantin. »

Le *Globe*, rédigé surtout par Émile Chevalier, avait entrepris une campagne active. Il réclamait la construction des chemins de fer, des réformes financières, la création de banques agricoles et populaires, l'application de l'armée aux travaux publics et surtout l'abolition de l'héritage, parce qu'il fournit à un certain nombre d'hommes le moyen de vivre oisifs du travail des autres. — En politique extérieure, il préconisait l'alliance de l'Angleterre qui représente l'Industrie, de l'Allemagne qui représente la Science, et de la France qui symbolise la Religion et devait servir de trait d'union entre les deux autres nations. La Russie recevrait de l'Europe moralité, science et industrie, et ferait elle-même l'éducation de l'Asie. (*Globe* du 12 mai 1831.)

Au moment du choléra, le *Globe*, avec une prévoyance prophétique, proposa comme remède l'*adduction d'eaux pures à Paris*, le percement d'une grande voie allant du Louvre à la Bastille et la construction immédiate des chemins de fer. Ceci était sainement imaginé. Ce qui l'était moins, c'était d'inviter Louis-Philippe et le vieux Lafayette à prêcher d'exemple et à prendre, l'un une pelle, l'autre une pioche, pour commencer la rue de Rivoli ; c'était de faire commander par des polytechniciens en uniforme les escouades d'ouvriers dont les travaux devraient s'exécuter au son de la musique militaire ; c'était enfin de convier les femmes les plus brillantes de Paris à stimuler par leur présence le zèle des travailleurs, au risque de le paralyser.

En même temps, partaient des missionnaires pour porter la bonne parole en province. Jean Reynaud et

Pierre Leroux se distinguèrent dans cette campagne et enflammèrent Lyon, qui garda longtemps souvenir de leur passage.

Cependant, sous l'influence d'Enfantin qui voulait être « le Jésus du *Nouveau Christianisme* », la doctrine se transformait peu à peu en religion. La *Famille,* abandonnant la rue Taitbout, s'établit dans un local plus spacieux rue Monsigny, réunissant des ingénieurs, des artistes, des médecins, etc... : « Les uns avaient apporté leurs livres, les autres leurs meubles. Les repas avaient lieu en commun. On s'essayait au culte de la fraternité. Le nom de Père fut donné aux membres du degré supérieur, et les dames qui faisaient partie de cette colonie intellectuelle reçurent les doux noms de Mères, de Sœurs, de Filles [1]. » (Louis Blanc.)

La scission. Les deux Pères suprêmes, Bazard et Enfantin, prirent à eux deux le nom de pape et, un beau matin, prièrent Louis-Philippe dans une lettre fort digne d'avoir à leur céder la place [2]. Le Saint-Simonisme devenait un gouvernement lorsque la division s'introduisit parmi ses membres. Bazard, ancien carbonaro et homme d'action, voulait une conclusion politique; Enfantin, âme féminine, esprit aventureux et mystique, brûlait de fonder une religion. — C'est sur cette question d'organiser l'avenir religieux de la société que les choses se gâtèrent. S'ils étaient d'accord sur le principe, à savoir que l'humanité

1 Il n'y eut guère que la « Mère Bazard » et la « Sœur Fournel ».

2 Lettre niée par les Saint-Simoniens.

marche vers un but religieux, les deux Pères ne s'entendaient plus sur les moyens de réaliser cet avenir. Bazard voulait un temps d'arrêt et Enfantin marcher de l'avant. Ce dernier était plein d'initiative; il en avait tant qu'il dérailla complètement. Enfantin, en proie à un mysticisme d'autant plus dangereux que c'était un mysticisme sensuel, Enfantin voulait *réhabiliter la matière* et « établir l'harmonie de l'esprit et de la matière si longtemps opposés l'un à l'autre ». Le *Prêtre* devait se consacrer à cette tâche, aidé de la *Femme* que l'on aurait, pour la circonstance, affranchie des lois qui l'enferment dans le mariage et fait participer au pouvoir suprême. L'union du *Prêtre* et de *la Femme* devait former le *Couple Prêtre.*

Bazard, marié et père de famille, effrayé des conséquences auxquelles conduisait la doctrine extravagante d'Enfantin, voulut se retirer. On le supplia de n'en rien faire. Il se passa alors rue Monsigny des scènes rappelant celles des convulsionnaires sur le tombeau du diacre Pâris. Des discussions énervantes durèrent des semaines entières sans trêve ni repos. Un jour, Moïse Retouret eut une heure d'extase et se mit à prophétiser; une autre fois, Olinde Rodrigues fut comme frappé d'apoplexie. Enfin, malgré qu'Enfantin eût été nommé chef de la Religion, Bazard chef du Dogme et Olinde Rodrigues chef du Culte, un schisme ne tarda pas à se produire le 19 novembre 1831. Bazard, épuisé par les luttes qu'il avait soutenues, se retira définitivement [1].

[1] Il avait été frappé d'apoplexie un soir que la discussion avait été plus ardente que jamais. Il mourut quelques mois après, le 29 juillet 1832, à Courty, près de Montfermeil.

Enfantin, nommé Père suprême, lâcha alors la bride à sa fantaisie et exposa ses idées sur la réhabilitation non plus seulement de la matière, mais de la *chair*, sujet bien plus scabreux, et sur la nécessité de rendre la femme l'égale de l'homme dans l'État comme dans la famille, dans le temple comme dans l'État. Tout cela — il le proclamait lui-même — ne pouvait se faire sans l'aide de la *Femme, la Mère*, c'est-à-dire une femme idéale qui formulerait la déclaration des droits et des devoirs de son sexe. Aussi fallait-il la chercher le plus tôt possible. *Le Globe* lança un appel aux femmes. Pas une ne répondit. George Sand venait de publier *Indiana* et *Valentine :* « On crut voir en elle la Deborah attendue, dit Maxime du Camp. » On lui dépêcha Adolphe Guéroult. Elle refusa : la déception fut immense.

Effrayés des projets d'Enfantin, Pierre Leroux, Carnot et Jean Reynaud font scission; mais Edmond Talabot déclare que le Père est le chef de l'Humanité, Olinde Rodrigues et Émile Barrault jurent de lui rester fidèles. Une nouvelle réunion de la *Famille* eut lieu quelques jours après l'insurrection de Lyon (décembre 1831). Un fauteuil vide, à côté du Père suprême, symbolise l'absence de la *Femme*. Olinde Rodrigues, comme chef du Culte, se place à côté d'Enfantin. Il expose les bases d'un projet financier tel que Rothschild, Lafitte ou Aguado n'en ont jamais conçu et qui doit, suivant lui, inaugurer la puissance morale de l'argent.

L'association financière des Saint-Simoniens aurait eu pour objet :

1° De travailler à l'amélioration physique et morale du peuple; 2° d'organiser des maisons d'éduca-

tion où les enfants des Saint-Simoniens auraient été élevés gratuitement; 3° de fonder des maisons d'associations industrielles pour les travailleurs devenus Saint-Simoniens; 4° de propager la doctrine de manière à remplacer l'anarchie industrielle par l'association religieuse des travailleurs. — L'acte passé devant notaire devait être signé par tous les membres de la *Famille,* dont les biens réunis formeraient l'apport social.

La lecture de ce plan souleva des cris d'admiration, et tous se jetèrent dans les bras du Père Enfantin.

« Cet hiver de 1832 fut, pour la *Famille,* une longue suite de festins, de concerts, de bals, de réjouissances variées auxquelles tout Paris était invité. La fumée du punch s'élevait comme le sacrifice du culte nouveau; la voluptueuse mélodie des valses était son chant liturgique. Les fêtes de la rue Monsigny attirèrent des femmes élégantes et frivoles, venues pour danser, qui ne semblaient pas se douter qu'elles accomplissaient une fonction religieuse et une révolution philosophique [1]. »

Ces fêtes trop nombreuses, le commencement d'exécution du projet d'Olinde Rodrigues, ne tardèrent pas à amener de sérieuses difficultés financières. Olinde Rodrigues, qui d'ailleurs n'approuvait pas les idées d'Enfantin sur la mission du *Couple Prêtre,* voulut, en sa qualité d'héritier direct des doctrines de Saint-Simon, réunir les membres de la *Famille* autour de lui. Son appel ne fut point écouté; il se sépara avec éclat.

1 P. Thureau-Dangin : *Histoire de a Monarchie de Juillet.*

La retraite à Ménilmontant.

La caisse étant vide et les dettes devenues criardes, la *Famille* dut se dissoudre, et, sous prétexte de pratiquer le culte de la fraternité et d'abolir la domesticité, se retira à Ménilmontant, dans une maison entourée d'un grand jardin qu'Enfantin y possédait. Quarante disciples suivirent le Père dans cette retraite le 20 avril 1832. Ils réparèrent la maison, cultivèrent le jardin qui était en friche et se livrèrent à la pratique de la vie commune. — Le Dr Léon Simon, médecin homœopathe, fut (ô imprudence) promu au grade de chef de cuisine; il était aidé dans ses fonctions par Paul Rochette et Charles Duveyrier. Edmond Talabot, Gustave d'Eichtal et Moïse Retouret, jeunes élégants dans le monde, épluchaient les légumes et lavaient la vaisselle avec une grâce inimitable; Michel Chevalier servait à table avec quelques seigneurs sans importance dont les noms ne nous sont pas parvenus; Émile Barrault, ancien professeur de rhétorique à Sorrèze, cirait les bottes, et il les cirait mal. — « Le matin et le soir, ils nourrissaient leur esprit de la parole du Père ou bien cherchaient dans la *Vie des Saints* des exemples et des préceptes. Des hymnes, composées par l'un d'eux, M. Félicien David, servaient à exalter leurs âmes en charmant leurs travaux. A cinq heures, le cor annonçait le dîner. Tous disposaient alors leurs outils en faisceaux et chantaient en chœur la prière d'avant le repas. » (Louis Blanc.)

Le 6 juin, au son du canon de Saint-Merry, la *Famille*, inaugurant son costume, descendit des hauteurs de Ménilmontant pour s'interposer entre la troupe et les insurgés : elle fut accueillie de part et d'autre à coups de fusil. — C'est la cérémonie pré-

cédant cette sortie qui fut appelée *la prise d'habits*. Le costume des Saint-Simoniens, étrange et difficile à porter, avait été dessiné par Edmond Talabot. Il se composait d'un justaucorps bleu-violet (couleur de la foi), d'un gilet rouge se laçant par derrière (couleur de l'amour) et d'un pantalon blanc (symbole de la pureté); une ceinture de cuir verni et une toque rouge le complétaient. Le col était nu, et la barbe se portait longue, à la manière des Orientaux.

Cependant le Gouvernement goûta peu les promenades saint-simoniennes au travers des émeutes, et Dieu sait s'il y en avait à cette bienheureuse époque. Une lettre un peu trop claire d'Enfantin à Duveyrier sur la complète émancipation de la femme servit de prétexte au parquet. Le 27 août 1832, Enfantin, Michel Chevalier, Barrault, Duveyrier et Olinde Rodrigues durent comparaître en cour d'assises, prévenus du délit d'outrage à la morale publique.

Ils se rendirent à l'audience en troupe et en costume, au son du cor, sous les yeux des bourgeois ahuris, escortés de tous les polissons du faubourg. Le *Père*, encadré de deux *Sœurs*, Mmes Aglaé Saint-Hilaire et Cécile Fournel, était revêtu d'un habit pareil aux autres, mais de nuance plus claire. Les mots « Le Père » étaient écrits en grosses lettres sur sa poitrine. Sur celle de Charles Duveyrier on pouvait lire : « Charles, poète de Dieu. » — Le procès fut épique. Le président, M. Naudin, demanda à Enfantin : « Ne vous qualifiez-vous pas le père de l'humanité? Ne professez-vous pas que vous êtes la loi vivante? » Le Père acquiesça avec le plus beau sang-froid. Le premier témoin appelé, Moïse Retouret, sommé de prêter serment, en demanda l'autorisa-

tion au Père. Celui-ci ne la donna point. Moïse Retouret refusa de prêter serment, et tous firent de même.

L'avocat général Delaplane prononça un réquisitoire violent pendant lequel Enfantin, pour intimider les magistrats, essayait sur eux le magnétisme de son regard. Le président lui ayant intimé l'ordre de cesser, il prononça un grand discours qui acheva d'indisposer ses juges. Il récolta un an de prison et 100 francs d'amende en compagnie de Charles Duveyrier et de Michel Chevalier. La *Famille* reprit ensuite fort dignement la route de Ménilmontant, dont elle gravit la pente, suivie d'une foule immense.

L'emprisonnement du Père fut le signal de la dispersion de la *Famille*. Quelques-uns, à la suite d'Émile Barrault, partirent pour l'Orient à la recherche de la *Mère* [1]. Le plus grand nombre reprit la vie du commun des mortels. Quant à Enfantin, à peine sorti de Sainte-Pélagie, il partit pour l'Égypte, afin d'étudier un projet de percement de l'isthme de Suez [2]. Il entra en pourparlers avec Méhemet-Ali ; les deux hommes éprouvèrent l'un pour l'autre la plus vive admiration. Des travaux furent commencés, et le barrage du Nil entrepris. Malheureusement, le pacha, influencé par le consul d'Angleterre, n'accorda pas le firman sous le prétexte qu'il serait sacrilège d'amener la mer dans le désert traversé par Moïse. Revenu en France, Enfantin fonda une Société d'études du

1 Ils ne la trouvèrent pas. Lire leur nénarrable odyssée dans les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp.

2 Projet dont on retrouve la trace dans le *Producteur* (1825 et l'*Organisateur* (1828)

canal de Suez. Après la guerre de Crimée, il se vit sur le point de réussir. Malheureusement, Abbas Pacha, qui lui avait promis le firman, fut étranglé le 14 juillet 1854, et Saïd Pacha l'accorda à M. de Lesseps, qu'il avait connu consul de France au Caire. Enfantin, administrateur du chemin de fer de Paris à Lyon depuis 1839, mourut en 1864.

« L'établissement du Saint-Simonisme n'a pas produit un seul miracle, écrivait Henri Heine en 1840, sinon qu'un ancien mémoire de tailleur laissé par Saint-Simon fut payé dix ans après sa mort par ses disciples. » — Il a eu cependant une puissante influence. Les Saint-Simoniens ont parfaitement compris la nécessité d'un pouvoir spirituel, et cette idée a stimulé le zèle des catholiques et préparé la renaissance religieuse de 1845. Leur collectivisme religieux et sentimental est le point de départ du socialisme matérialiste et irréligieux de Karl Marx et de Lasalle, bien que ceux-ci s'en défendent; leur idée de l'émancipation de la femme a fait son chemin. Ils ont très nettement vu le rôle considérable joué par les découvertes scientifiques et l'industrialisme qui en est la conséquence. Ils ont pressenti le bouleversement social de la seconde moitié du XIXe siècle qu'ils avaient d'ailleurs préparé par les applications nombreuses et variées qu'a faites l'économie politique de leurs principes à la banque, au commerce, à l'industrie. — Les Saint-Simoniens ont été les romantiques de la sociologie comme Lamennais et Lacordaire ont été les romantiques de l'Église.

Fourier.

Victor Hugo a écrit quelque part : « Il y avait (en 1817) à l'Académie des Sciences un Fourier cé-

lèbre que la postérité a oublié, et, dans je ne sais quel grenier, un Fourier obscur dont l'avenir se souviendra. »

Fourier pour Fourier, nous préférons le géomètre; le sociologue est par trop peu sérieux.

Né en 1772 à Besançon, Charles-Marie Fourier, employé de commerce, ne commença à écrire que vers 1808[1]. — Il part de cette idée qu'il doit exister un plan de Dieu tel qu'il puisse assurer le bonheur aux hommes — et bonheur exclusivement matériel comme celui de Saint-Simon. — Le tout est de découvrir ce plan, et Fourier, nouveau Prométhée, croit y être parvenu.

Il imagine un monde dont le pivot est l'agriculture et le mouvement l'association. Et, de même que Newton a découvert l'attraction universelle, de même lui, Fourier, a découvert l'attraction passionnelle.

Le Créateur nous a donné des passions; ce n'est pas sans but. Nous devons les étudier, les satisfaire et nous en servir pour notre plus grand bonheur; fonder un ordre social où toutes, bonnes ou mauvaises, trouveront leur emploi et une satisfaction qui tournera au profit général.

Il y a douze passions fondamentales : cinq des sens (les cinq sens); quatre affectueuses : l'amitié, l'ambition, l'amour et le *familisme;* trois distributives ou *mécanisantes.* — La loi du monde est le travail. Or, le travail n'est pas agréable parce qu'il est mal organisé. Il faut le rendre attrayant. On y parviendra en

1 **Principaux ouvrages :** ***Le Nouveau Monde industriel; la Théorie des quatre mouvements; l'Association domestique et agricole.***

adaptant le milieu à l'homme au lieu d'adapter l'homme au milieu comme on a fait jusqu'ici, et en se servant habilement de ces trois passions *mécanisantes* qui sont : la *papillonne* ou besoin de changement; la *cabaliste* ou goût de l'intrigue, de l'émulation qui résulte de l'humanité; la *composite*, qui cherche à se satisfaire dans un plaisir affectant à la fois le corps et l'esprit.

Ceci posé, organisons des travaux agréables comme la culture des fleurs et des fruits ; associons les hommes en capital, travail et talent, et groupons les travailleurs en *séries* et en *phalanges* pour réunir ceux qui ont le même goût. La *phalange* sera formée de 1.620 personnes; elle possédera une lieue carrée de terrain que l'on cultivera en commun [1]. Les *phalangistes* habiteront le *phalanstère*, grand bâtiment dont les hôtels-pensions de Suisse peuvent donner une idée. Par suite de la mise en œuvre du principe de l'association, tout sera moins cher, car au lieu de cent cuisines, il n'y en aura qu'une, et le reste à l'avenant. On évitera donc le gaspillage de la vie de ménage. En échange de leurs terres, les propriétaires recevront des actions, et la terre pourra être exploitée comme si elle appartenait à un seul. De grands ateliers industriels, où les machines aideront beaucoup l'homme, rendront également le travail en société plus parfait. La division en sera poussée jusqu'aux dernières limites, afin de le rendre plus attrayant.

Fourier prévoit jusqu'aux moindres détails de la vie en phalanstère.

1 Le produit total en sera ainsi réparti : un tiers au capital qui aura bâti le *phalanstère*; cinq douzièmes au travail et un quart au talent.

Les tout petits enfants, confiés à des bonnes modèles (où les prendra-t-il?), formeront le chœur des *Nourrissons;* ils passeront ensuite dans celui des *bambins* et des *bambines.* Il a une manière ineffable d'utiliser les passions ou les défauts. Tout le monde sait que les petits garçons ont un penchant naturel à la saleté et un caractère indiscipliné. On utilisera ces deux défauts en employant les petits garçons aux travaux malpropres et répugnants du phalanstère qu'ils accompliront avec la plus grande joie. Ils formeront le groupe des *Petites Hordes.* Les petites filles, au contraire, ont un goût décidé pour la parure et la coquetterie. Aussi les *Petites Bandes* contiendront-elles les enfants propres, sages, ayant de l'inclination à faire régner partout l'élégance et le bon ton! — Des armées industrielles seront créées qui exécuteront partout les grands travaux d'utilité générale, comme par exemple le boisement du Sahara [1]. Chaque journée phalanstérienne ne sera plus qu'une succession de travaux agréables et de plaisirs enchanteurs auxquels pourra à peine suffire l'humanité. Et ainsi s'établira l'harmonie universelle.

Fourier ne s'en est pas tenu là. Il jugeait à vue de pays que le monde durerait 80.000 ans : 5.000 ans de misères qui s'achèvent sous nos yeux; 70.000 ans de bonheur parfait dans le phalanstère; 5.000 ans de misères nouvelles annonçant la fin du monde. —

1 Ceci est moins insensé qu'il ne paraît. Le Sahara repose sur une nappe d'eau souterraine assez peu profonde, et partout où on peut l'atteindre, il vient un palmier. De nos jours, on crée ainsi de toutes pièces des oasis au moyen de puits creusés dans le désert, et surtout de puits artésiens. Mais Fourier connaissait-il l'existence de la nappe d'eau souterraine du Sahara? C'est ce qu'il faudrait savoir.

Dans 30.000 ans, les aurores boréales devaient faire fondre les glaces du pôle; l'eau salée des mers devait se changer en une agréable limonade, l'*aigresel;* les lions et les requins faire place aux anti-lions et aux anti-requins susceptibles de rendre une foule de services à l'humanité; notre planète s'enrichir de quatre satellites! La vie de l'homme enfin serait prolongée jusqu'à cent quatorze ans en moyenne, et, devançant Nietzsche, Fourier entrevoyait une manière de surhomme que l'extrême puissance de sa volonté, surexcitée par la passion de savoir, agrémenterait d'une queue avec un œil au bout [1]!

Fourier est très amusant, et sa *Cosmogonie* est décrite avec beaucoup de verve. Faut-il prendre la peine de le réfuter? Il se réfute bien tout seul. Disons seulement avec M. Levasseur que le Fouriérisme « est du sensualisme pur, embelli par l'imagination et habillé de formules économiques avec des perspectives parfois lumineuses sur les services que peuvent rendre l'association et la science. En autorisant toutes les passions — il n'en a oublié qu'une, la paresse, qui mène à tous les vices — il ne constitue que l'anarchie. Sans le devoir et sans la loi, il n'y a ni morale, ni société organisée. »

Pour être juste, il faut convenir que Fourier a vu très nettement les bienfaits que peut procurer l'association, surtout au point de vue agricole [2]. Il est certain que, si de grandes compagnies financières

1 Les disciples de Fourier traitent cette histoire de queue de pure légende. Ce ne serait qu'une image à laquelle les caricatures du temps ont fait un bien beau sort.

2 Zola, dans *Travail et Fécondité,* a repris les idées de Fourier sur l'association agricole.

s'organisaient pour la culture du sol, elles produiraient davantage et à meilleur marché que les propriétaires livrés à leurs seules ressources, et pourraient donner à leurs actionnaires de fort beaux dividendes [1]. — Car il est à remarquer que Fourier ne proscrit pas le capital. Il lui fait même une belle place, et toute sa vie attendit, pour appliquer ses théories, un capitaliste qui ne se présenta jamais. Les disciples de Fourier (car il en a eu) ont essayé d'expliquer sa doctrine difficile à saisir et obscurcie par l'abus des néologismes. Le plus célèbre, Victor Considérant, ancien élève de l'École Polytechnique et officier du génie, l'a résumée dans un livre intitulé : *Destinée sociale* Il fonda même à Condé-sur-Vesgre un phalanstère qui échoua de la façon la plus piteuse. Fourier est mort à Paris en 1837.

Nous ne parlerons ni de Cabet, ni de Proudhon, ni de Louis Blanc, qui sortent du cadre chronologique que nous nous sommes tracé, mais nous ne saurions résister au plaisir de dire deux mots du *Mapah* ou « celui qui fut Gannot », comme il disait en parlant de lui-même, parce que, dans la religion qu'il avait imaginée, on s'évadait de soi-même pour devenir un autre homme.

Le *Mapah* était un médecin de toute beauté que les pertes au jeu, les peines de cœur et l'abus de la phrénologie conduisirent à édifier une religion nouvelle, l'*Évadisme*. Dans un manifeste daté de « notre grabat apostolique », il annonça au pape Grégoire XVI qu'il le remplaçait. En même temps, il l'initiait aux

1 Cela s'est réalisé avec succès en Tunisie.

mystères du culte *évadien*, basé sur le dogme antique de l'unité du principe mâle et du principe femelle dans la nature [1]. Gannot proclamait la supériorité de la femme sur l'homme. Ève d'abord. Adam ensuite, d'où le nom d'*Évadisme* donné à la nouvelle religion. Lui-même s'intitulait le *Mapah*, de *Mater* et de *pater*. L'*h* finale était un ornement. — Le *Mapah* n'eut jamais que deux disciples : celui qui fut Caillaux, qui résuma, non sans poésie, la doctrine dans l'*Arche de la Nouvelle Alliance*, et un Auvergnat marchand de marrons. Le *Mapah* mourut obscurément en 1851.

1 Enfantin avait eu la même idée.

CHAPITRE XIV

AUGUSTE COMTE ET LE POSITIVISME

Le cas d'Auguste Comte est singulier, et l'on éprouve à parler de lui le plus grand embarras. Il a été frappé d'aliénation mentale à l'âge de vingt-huit ans et a dû passer plusieurs mois dans la maison de santé d'Esquirol; il s'est guéri, a été menacé deux ou trois fois de rechutes et a fini, lui aussi, par fonder une religion. En même temps, penseur vigoureux et des plus profonds, il a établi une remarquable classification des Sciences et créé une branche nouvelle de la philosophie, la Sociologie.

Né à Montpellier, dans une famille très catholique et très monarchiste — ceci est à retenir — Auguste Comte entra en 1814 à l'École Polytechnique. Licencié en 1816, il en sortit sans fonctions et dut, pour vivre, donner des leçons de mathématiques. Il les a professées toute sa vie. En 1818, il devint secrétaire de Saint-Simon et, dès 1819, commençait à publier quelques opuscules qui serviront plus tard de base à sa *Politique positive.* De caractère trop entier pour se plier à la direction de Saint-Simon, il rompit bruyamment avec lui en 1824. L'année d'après, et malgré la vive opposition de sa famille, il épousait Mlle Caroline Massin, libraire. Il faisait là un sot

mariage, mais il n'ignorait rien des antécédents de sa femme : il pouvait s'attendre à tout. Le jeune ménage n'était pas riche, la femme était légère. Comte donnait des leçons, il avait commencé son cours de philosophie positive, il se tuait de travail; ses déceptions conjugales jointes au surmenage cérébral qu'il s'était imposé déterminèrent chez lui, en juin 1826, une crise qui nécessita son transport chez le spécialiste Esquirol. — Il était atteint de mégalomanie. La guérison est ordinairement la règle de cette affection. Le philosophe recouvra l'usage de la raison en 1828.

Ses fonctions de répétiteur d'analyse et d'examinateur d'entrée à l'École Polytechnique, un cours de mathématiques spéciales à l'Institution Laville et la rédaction de son cours de philosophie positive l'occupèrent jusqu'en 1842. — A cette date, au mois d'août, il se sépara définitivement de sa femme pour des raisons d'ordre privé. Ce fut le commencement de tous ses malheurs. Peu après, il perdait sa place d'examinateur d'entrée à l'École Polytechnique et de professeur à l'Institution Laville; il en était réduit à ses émoluments de répétiteur, à quelques leçons particulières et à un subside temporaire fourni par trois riches Anglais, ses admirateurs. L'amitié de Stuart Mill, celle de Littré, lui furent également d'un puissant secours. Sur ces entrefaites, la sœur d'un de ses élèves, Mme Clotilde de Vaux, jeune femme malheureuse et jolie, lui inspira une passion profonde qu'elle sut habilement contenir dans les bornes d'un respectueux mysticisme. De santé fort précaire, Clotilde de Vaux mourut le 5 avril 1846, et Auguste Comte, inconsolable, lui voua un culte quotidien

qu'il transforma bientôt en une véritable religion, celle de l'Humanité [1].

A partir de ce moment, le philosophe tenta de donner à ses conceptions un caractère pratique en écrivant le *Traité de politique positive.* La plupart de ses disciples, Littré en tête, se séparèrent de lui après la publication de cet ouvrage. Ils lui gardèrent néanmoins la plus grande vénération; Littré organisa même en sa faveur une souscription annuelle pour suppléer aux leçons qu'il ne pouvait plus donner. — Les dernières années d'Auguste Comte furent employées à écrire le *Catéchisme positiviste,* l'*Appel aux Conservateurs* et le premier volume de la *Synthèse subjective.* Il mourut en 1856, d'un cancer à l'estomac, après avoir, dans un testament des plus étranges et qui devait donner lieu à un procès célèbre, institué treize exécuteurs testamentaires chargés de conserver son appartement de la rue Monsieur-le-Prince comme premier siège du culte de l'Humanité.

Nous allons maintenant exposer dans ses grandes lignes la philosophie positive telle que son auteur l'a conçue.

Le Positivisme.

Le Positivisme est moins une doctrine philosophique qu'un résultat du développement de la civilisation, une tendance d'un esprit nourri de sciences exactes à rejeter comme inaccessible la recherche

1 Le dogme est la philosophie positive avec une place prépondérante pour la morale, dont la formule est : « Vivre pour autrui ». Le culte est triple : 1° culte personnel (adoration de la femme; mère, épouse et fille); 2° culte domestique, comprenant neuf sacrements qui préparent l'admission de l'individu dans l'Humanité; 3° le culte public, qui a pour objet l'Humanité ou Grand Être. — La religion de l'Humanité jouit, paraît-il, d'un grand succès au Brésil.

des causes efficientes et des causes finales, à se borner à l'observation rigoureuse des phénomènes et de leurs lois. Dans la conception d'Auguste Comte, le Positivisme sera d'abord une classification et une philosophie des sciences (*Cours de philosophie positive*) et ensuite une sociologie qui aboutit à une politique et à une religion (*Traité de politique positive*). Littré et Stuart Mill n'admettaient que les principes contenus dans le *Cours de philosophie positive* et rejetaient le reste comme contradictoire.

Auguste Comte appuie tout son système sur une loi de l'évolution de la pensée, qu'il a appelée *la loi des trois états*. La philosophie ne doit pas, selon lui, s'égarer dans les spéculations métaphysiques sur la nature, sur la substance, sur la cause première que nous ne pouvons connaître et dont la recherche serait forcément infructueuse. Elle doit s'appuyer uniquement sur la science, ne s'occuper que des faits et s'élever de généralisation en généralisation, à une représentation systématique et positive de l'univers.

La science sera-t-elle donc matérialiste? Non pas, car le matérialisme est encore une théorie métaphysique, et le Positivisme, indifférent à la métaphysique, ignore ce qu'est la matière et ne le cherche pas. De même il ne niera pas Dieu, mais, ne pouvant le connaître, il ne s'en occupe pas. C'est le raisonnement de Laplace, auquel ondc mandait pourquoi il n'avait pas parlé de Dieu dans son *Exposition du Système du Monde* et qui répondait : « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. »

Comte trouve [1] la justification de son système

1 Nous exposons simplement les idées de Comte; nous ne les apprécions pas.

dans les trois états par lesquels, au cours des siècles, aurait passé l'humanité. — A l'origine, dans ce qu'il nomme la période théologique, l'homme cherchait la cause de toutes choses dans l'action d'êtres divins : ses propres pensées, par exemple, lui semblaient inspirées par les dieux (polythéisme). Plus tard, il n'a plus vu là des dieux, mais un seul (monothéisme), et, voulant trouver une cause réelle aux phénomènes, *il l'a vue dans l'action de certaines abstractions* comme l'âme. C'est la période métaphysique. Dans les temps modernes, enfin, l'homme s'est affranchi de ces croyances. Il s'est contenté de rechercher non plus les causes des phénomènes, mais simplement leurs lois, et c'est la période positive.

Cette loi des trois états se vérifie — toujours d'après Comte — dans l'histoire des sciences et permet d'établir entre elles une « hiérarchie positive » en les classant par ordre de complexité croissante. A la base, seront les sciences mathématiques, dont l'objet et les méthodes sont les plus simples de toutes et qui ont permis de constituer un ensemble de sciences plus compliquées, les sciences physiques. Les sciences mathématiques et physiques sont les sciences des corps bruts. — A un degré supérieur, on trouvera les sciences des corps organisés (sciences biologiques), et, tout en haut de l'échelle, la physique sociale ou sociologie, qui est la science la plus compliquée et encore à l'état rudimentaire.

Chacune de ces sciences fondamentales a sa philosophie propre que Comte étudie d'une manière approfondie et magistrale. Elles ont entre elles de nombreux rapports dont la connaissance constitue la philosophie positive, et toutes convergent progres-

sivement vers la sociologie, science finale et universelle. — En résumé, la philosophie positive sera une synthèse générale de toutes les sciences et « le lien général du savoir ». Littré regardait cette définition comme l'œuvre capitale d'Auguste Comte, et Stuart Mill considérait que la loi des trois âges est « l'épine dorsale de la philosophie ».

Cette loi, d'ailleurs discutable, n'est pas non plus absolument originale. Turgot avait déjà dit que les conceptions humaines, d'abord théologiques, deviennent métaphysiques et finissent par être positives ; Kant (que Comte se vantait de n'avoir jamais lu) avait reconnu que l'histoire est un phénomène naturel, assujetti à un cours déterminé; Condorcet avait tenté de tracer un tableau qui mît en évidence l'enchaînement des progrès de la civilisation; le médecin Burdin avait avancé, en 1813, que les sciences commencent par être conjecturales pour devenir positives; Vico enfin, historien et philosophe napolitain, avait écrit : « L'humanité dans son développement traverse trois âges : l'âge divin, dans lequel l'homme encore enfant fait des dieux de tout ce qu'il voit; l'âge héroïque, où règne la force et où dominent quelques héros; l'âge humain, où se développent les lois, l'industrie, le commerce, l'art, la science. »

Le mérite d'Auguste Comte est d'avoir, avec une singulière force de penseur, rassemblé en corps de doctrine tous ces éléments épars, en le fondant sur le fait général de l'évolution. La classification des sciences, c'est-à-dire les quatre premiers volumes du *Cours de philosophie positive*, est un monument des plus remarquables. Enfin la partie capitale de son

œuvre, l'idée maîtresse dont on relève l'évidente préoccupation dans la plupart de ses ouvrages et surtout dans la politique positive, c'est l'idée de reconstruction sociale[1]. Auguste Comte a très clairement vu qu'après les destructions, les ruines accumulées par la Révolution, l'humanité devait, si elle voulait vivre, relever l'édifice social. Quels que soient d'ailleurs les moyens indiqués par le sociologue et les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, il faut voir au moins l'intention de cette tentative de reconstruction.

L'influence d'Auguste Comte, à peu près nulle de son vivant, est considérable aujourd'hui. Elle s'est d'ailleurs divisée en deux courants parfaitement distincts, et les partis les plus opposés se réclament de ce philosophe. C'est ainsi que, pour prendre un très récent exemple, les fondateurs de la République portugaise sont, en même temps que de fervents positivistes, des admirateurs de la Révolution française, tandis que l'*Appel aux Conservateurs,* qui n'avait pas été écouté du vivant de Comte, a trouvé récemment un écho chez des maîtres de la critique contemporaine et dans une partie de la jeunesse française [2].

1 D'après le mathématicien Joseph Bertrand, le volume consacré aux *Sciences mathématiques* contiendrait toutefois d'assez graves erreurs de doctrine et de faits.

2 Sans reprendre à leur compte tout le système positiviste, des philosophes politiques du groupe de l'*Action Française* s'en sont inspirés pour aboutir à des conclusions monarchiques qui ont rencontré l'adhésion de MM. Antoine Baumann et Paul Ritti, membres de l'exécution testamentaire d'Auguste Comte.

CHAPITRE XV

LES ENFANTS PERDUS DE L'ÉGLISE[1]

Tandis que les philosophes et les sociologues imaginaient des systèmes et fondaient des religions, que faisait l'Église? — « Sous la Restauration, par l'imprudence des uns et la perfidie des autres, dit M. Thureau-Dangin, le catholicisme avait paru solidaire du parti royaliste; l'opposition libérale, sous couleur de gallicanisme, avait été imbue de préventions contre le *parti prêtre*. » — On a vu que la Révolution de Juillet s'était faite avec une tendance anticlér.cale très accentuée, aux cris de « A bas les Jésuites ». L'Église avait donc gardé une attitude d'expectative et d'effacement. Une réaction ne pouvait que s'ensuivre : Lamennais, Lacordaire et Montalembert en furent les protagonistes.

Ame violente et troublée comme cette mer de la Côte d'Émeraude devant laquelle il avait passé son enfance, l'abbé de La Mennais, Breton comme Chateaubriand, était né à Saint-Malo en 1782. Après une enfance indisciplinée, il fit sa première commu- **Lamennais.**

1 L'économie de cet ouvrage ne comportait pas un chapitre sur l'état du catholicisme en 18.0. D'autant que le grand réformateur orthodoxe des ordres monastiques, le restaurateur de la liturgie et de la musique sacrée, dom Guéranger, n'a commencé d'écrire et d'agir que vers 1842.

nion avec ferveur, mais très tard, à l'âge de vingt-deux ans. Quelques années plus tard, sous la pression de son frère et de son confesseur, l'abbé Caron, il entra dans les ordres et reçut la prêtrise en 1816. L'année suivante, il publiait le premier volume de ce livre du désespoir qu'est l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

L'indifférence, telle que l'entend Lamennais, est assez particulière. Ce n'est pas la simple tiédeur. Ce n'est pas non plus l'indifférence d'un Auguste Comte qui, estimant que nous ne pouvons rien savoir sur les causes premières ou finales, en prend son parti et se désintéresse de toute question métaphysique ou religieuse. L'indifférence de Lamennais est plus complexe. C'est la doctrine de ceux qui, tout en ayant une religion, restent indifférents à la vérité et aux dogmes essentiels. Il distingue trois sortes d'indifférences. Les uns estiment que, par politique, la religion est nécessaire pour le peuple, mais ils s'en passent volontiers pour eux-mêmes : ce n'est pas autre chose que de l'athéisme; d'autres admettent que la religion est nécessaire à tout le monde, mais qu'elle n'a point été révélée : c'est le déisme, dont la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* est un assez bel exemple; d'autres enfin croient bien que Dieu s'est révélé aux hommes, mais sans instituer de doctrine destinée à discerner le vrai du faux : c'est le protestantisme.

Donc, pour Lamennais, être en dehors du catholicisme, c'est être indifférent en matière de religion.

L'*indifférentisme* a comme conséquence nécessaire la liberté religieuse, et cette liberté conduit fatalement au scepticisme. Aussi, ne faut-il pas l'accorder et tout soumettre, dans l'ordre des gouvernements et

dans l'ordre de la vérité, à l'autorité et à la tradition dont l'Église catholique est dépositaire, et le pape, son chef, interprète et gardien. — Ainsi l'*Essai sur l'indifférence* conduit-il à un ultramontanisme rigoureux, à une théocratie.

Cette doctrine absolue était exposée dans une langue âpre mais éloquente, avec un génie impétueux. Le succès du livre fut immense. Un peu plus tard, en 1826 et 1829, Lamennais écrivait encore que l'erreur fondamentale de la Révolution avait été la haine de l'Église, et son but la destruction de toute religion [1]. Dans les séminaires, cet absolutisme fit école, mais, à Rome et parmi les évêques, il effraya.

Dans sa retraite de La Chesnaye où il s'était retiré avec quelques amis, Lamennais ne devait pas tarder à se demander si le libéralisme, qu'il avait jusque-là considéré comme une source d'anarchie, ne serait pas un sauveur. — Sur ces entrefaites, la Révolution de 1830 éclata. Le parti de Lamennais fut bien vite pris, et, le 5 septembre, il débarquait à Paris pour fonder, avec l'abbé Gerbet, auquel vinrent se joindre l'abbé Lacordaire et le comte Charles de Montalembert, un journal. — Ce journal fut l'*Avenir*.

L'abbé Lacordaire, né à Recey-sur-Ource en Bourgogne, avait débuté par le barreau. Ame ardente et généreuse, atteint d'abord de l'angoisse métaphysique du siècle, il ne vit bientôt plus d'espoir qu'en Dieu et se fit prêtre. De taille élancée, les yeux noirs pleins de feu, les traits délicats et d'une pâleur maladive, il mettait au service de Lamennais les

1 Ce sont aussi là les idées de Joseph de Maistre.

ressources d'une plume incisive et d'une parole entraînante. Il avait vingt-huit ans.

Le comte Charles de Montalembert, fils d'un pair de France, blond, myope, aristocrate s'il en fut et à peine âgé de vingt-deux ans, apportait l'aide d'un talent naissant et enthousiaste qui devait s'épanouir plus tard dans de beaux travaux historiques [1].

La destinée de Lamennais est étrange. Il a été ultramontain, et l'Église l'est devenue; il a demandé la liberté d'enseignement, et on l'a obtenue; il a rêvé de démocratie chrétienne, et on a tenté de la réaliser; il a réclamé la séparation de l'Église et de l'État, et la séparation a été consommée. La condamnation de ses doctrines l'a jeté du parti de l'autorité dans celui de la révolution, de la foi dans l'incrédulité. Il fit du prosélytisme républicain avec la même ardeur audacieuse qu'il avait fait du prosélytisme catholique.

L'Avenir. L'*Avenir*, journal quotidien, réclamait du Gouvernement de Juillet la liberté absolue de tous les cultes, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement, la séparation radicale de l'Église et de l'État, la suppression du budget ecclésiastique. Et cela au moment où la Belgique venait, sous la direction du clergé, de faire sa révolution; où la catholique Pologne se redressait frémissante d'espoir; où l'Irlande, galvanisée par O'Connell, poussait ces deux cris : « Christ et liberté ».

L'*Avenir*, sympathique à la littérature romantique, et singulièrement romantique lui-même, eut

1 *Histoire des Moines d'Occident; Sainte Élisabeth de Hongrie*, etc...

un rapide succès qu'augmentèrent encore deux procès. Accusé d'un double délit : excitation à la haine et au mépris du Gouvernement, provocation à la désobéissance aux lois, ses rédacteurs furent traduits en Cour d'assises, et, grâce à la défense enflammée de Lacordaire, acquittés. L'autre procès fut celui de l'École libre. Lacordaire et Montalembert avaient ouvert, sans autorisation, une école enfantine, en s'appuyant sur la Charte qui promettait la liberté d'enseignement. Ils résistèrent à toutes les sommations, et l'école fut fermée par la police. Ils n'obéirent qu'à la force. Traduits devant la Cour des Pairs [1], ils furent condamnés à une amende.

La condamnation.

Cependant le bruit mené par l'*Avenir* et ses rédacteurs inquiétait le haut et le bas clergé. Lamennais se tourna alors vers Rome et n'en obtint point de réponse. L'*Avenir*, à court d'argent d'ailleurs, suspendit sa publication, et Lamennais, accompagné de Lacordaire et de Montalembert, partit pour Rome à l'automne de 1831, afin d'y justifier sa doctrine devant le Pape.

Ils demeurèrent plusieurs mois à Rome. Désespérant d'être reçu par le Souverain Pontife, Lacordaire se décida à partir. Lamennais obtint enfin une audience. Le Pape le reçut *debout* [2], comme s'il eût voulu lui faire un honneur particulier et lui témoigna la plus grande bienveillance, mais il ne lui dit pas un mot de l'affaire qui l'amenait. En revanche,

1 Le comte de Montalembert était pair de France depuis la mort de son père.

2 Les visiteurs du Saint-Père se tiennent debout, et lui assis.

il lui fit fort admirer une réduction du *Moïse* de Michel-Ange qu'il possédait, exécutée par Michel-Ange lui-même. — Lamennais et Montalembert, désespérés, retournèrent à Paris en passant par l'Allemagne. A Munich, au sortir d'un banquet que leur avaient offert les catholiques du pays, ils furent touchés par la réponse de Rome. C'était l'Encyclique *Mirari vos* qui condamnait la doctrine de l'*Avenir* sans d'ailleurs nommer le journal ni ses rédacteurs.

La douleur de Lamennais fut profonde, mais il refusa de se soumettre : il était d'un orgueil immense. Ses disciples, effrayés, l'abandonnèrent. Ruiné par un libraire pour lequel il s'était engagé, il fut forcé de vendre jusqu'à la Chesnaye : tout lui manquait à la fois. C'est dans cette épreuve que cet homme, qui fut surtout un écrivain de génie, composa les *Paroles d'un Croyant* (1834), livre apocalyptique et passionné, écrit en versets à la manière de la Bible, dans une langue frémissante et magnifique, d'une puissance d'images qui n'a point été surpassée. L'effet fut considérable, mais une nouvelle encyclique vint condamner l'ouvrage et son auteur. Lamennais rompit définitivement avec l'Église en publiant les *Affaires de Rome* (18.6). Dans un troisième avatar, il allait devenir le citoyen Lamennais, représentant effacé du peuple en 1848 et mourir tristement en 1854.

Lacordaire, lui, s'était soumis presque immédiatement. Effrayé de l'abîme dans lequel voulait l'entraîner son maître, il rompit avec lui non sans un cruel déchirement, car il l'aimait. Dans des conférences au collège Stanislas, il commença en janvier 1834 sa carrière d'orateur sacré, mais de forme toute romantique, qui devait se poursuivre à Notre-Dame pen-

dant le Carême de 1835 et s'épanouir plus tard dans la même chaire, sept années durant, après qu'il eut revêtu le blanc habit de Saint-Dominique.

Montalembert rompit également avec Lamennais et se consacra désormais à l'histoire.

L'abbé Beautain, professeur de philosophie à Strasbourg, fit aussi parler de lui. Méconnaissant comme Lamennais la part assignée à la raison dans le fondement de la certitude, il exposa une doctrine analogue à celle de l'*Essai sur l'indifférence.* Censuré par son évêque, Mgr de Trévern, il se soumit aussitôt.

L'abbé Châtel essaya de fonder une église schismatique dont il s'intitula le primat. Il parvint à réunir quelques adhérents et célébra le culte nouveau pendant quelques années. Son église ayant été fermée par la police en 1842, l'ex-abbé Châtel fut tout heureux de trouver une petite place dans l'administration des postes. De récents essais du même genre ont également avorté. Le culte de l'abbé Châtel n'était d'ailleurs qu'une parodie de religion.

CHAPITRE XVI

L'ART

L'art, comme la littérature, cherchait dès le commencement du siècle une formule nouvelle et précédait la poésie dans le romantisme.

Peinture. Prud'hon, peintre bourguignon (1758-1823), réagit déjà contre David et son école. Le portrait de Joséphine, assise sur un rocher dans le parc de la Malmaison, est déjà de l'art romantique, et du meilleur, mais Prud'hon, artiste d'un génie tout personnel, si délicat qu'il en était presque effacé, n'avait rien de ce qu'il faut pour faire un chef d'école.

Gros (1771-1835), un des meilleurs élèves de David, a lui aussi le goût du mouvement, mais il faut arriver au Salon de 1812 pour rencontrer une conception nouvelle de l'art.

Un peintre de vingt-deux ans, le Rouennais Géricault (1791-1824) venait d'exposer : *Un officier des Chasseurs de la Garde chargeant.* L'allure martiale de l'homme, le mouvement impétueux du cheval, les couleurs violentes de l'uniforme, tout ce désordre apparent répandu sur la toile firent pousser des cris de détresse aux contemporains. Ce fut bien pis lorsque le peintre, mis en goût par l'admiration du public pour son œuvre, exposa en 1819 le *Radeau de la*

Méduse. Cette toile, malgré l'abus du bitume, est une œuvre des plus remarquables par la largeur du dessin et l'horreur pathétique du sujet, si dramatiquement traité. C'était quelque chose de tout à fait neuf, et le public ne s'y méprit point, en dépit des anathèmes des critiques. Cette œuvre est l'expression la plus saisissante et la plus intense de l'art romantique, qui, ne l'oublions pas, fut moins une esthétique nouvelle qu'une protestation contre l'école de David. L'artiste romantique a par-dessus tout le souci de la vérité, et le laid lui paraît aussi intéressant que le beau à représenter (Ce sont déjà les idées de la préface de *Cromwell*). Ce qu'il recherche principalement, c'est la vie et la passion, le mouvement et la couleur. Les peintres romantiques négligeront le dessin pour la couleur et les jeux de lumière : c'est ce que Ingres, fidèle élève de David, ne leur pardonnera jamais. Quant à leurs sujets, ils les prendront dans l'histoire, surtout dans celle de la Renaissance, parce que les velours et les soies des costumes sont plus pittoresques et plus chatoyants; ils s'inspireront des grands poètes italiens ou anglais, des vieilles ballades allemandes, de tout un sentimentalisme étranger.

Géricault ne put jouer le rôle de chef d'école. Passionné pour le cheval, qu'il peignait d'ailleurs si bien, il fit une chute dans laquelle la boucle de son gilet froissa la moelle épinière et y détermina une lésion. Il languit quelques mois et mourut à trente-quatre ans, en 1824, dans la pleine vigueur de son beau talent, et avant d'en avoir donné toute la mesure.

Il fut remplacé comme premier rôle dans la bataille romantique par son élève Delacroix.

Neveu du peintre de portraits Riesener, la rage de la peinture avait poursuivi Eugène Delacroix dès son enfance. A dix-huit ans, il entra dans l'atelier de Guérin, où, sous les yeux de Géricault, il composa et exécuta son tableau du *Dante,* représentant un épisode de la *Divine Comédie.* Dante et Virgile traversent l'Achéron dans une barque à laquelle se cramponnent désespérément les réprouvés qu'ils rencontrent. Guérin, peintre médiocre, fronça le sourcil en voyant cette peinture tourmentée, remplie de couleurs violentes et de figures grimaçantes. Gérard, qui le vit aussi, le regarda longtemps et en parla à M. Thiers, alors critique d'art au *Constitutionnel.* Thiers passa au Louvre, où se tenait le Salon, vit à son tour le tableau, le trouva à son goût et écrivit un article dithyrambique. Le lendemain, Delacroix avait un nom, et le *Dante,* sans avoir soulevé trop de colères, fut acheté deux mille francs par le Gouvernement, sur la recommandation de Gérard et de Gros.

En ce temps-là, le public n'était pas convié annuellement à contempler les chefs-d'œuvre des peintres contemporains. On produisait moins et plus lentement. Il y avait moins d'amateurs, moins de talents moyens, et personne ne s'en plaignait. — Le Salon de 1824 fut le premier après celui de 1822. La Grèce occupait toutes les pensées. Delacroix exposa les *Massacres de Chio.* Il se livra, autour du poème fiévreux et de sombre lyrisme qu'est le tableau, le pendant ou mieux la préface de la bataille d'*Hernani.* Les « classiques », avec des clameurs indignées, traitaient de « balai ivre » le pinceau du jeune peintre, mais l'opinion publique, appuyée par Thiers, se déclara en sa faveur. Victor Hugo et Casimir Delavigne venaient de chanter l'héroïsme et les malheurs

de la Grèce; tout le monde était hellénophile et il eût fallu que l'œuvre fût une véritable croûte pour ne pas remporter un éclatant succès. Or le tableau était bon. Sans doute, l'ensemble est confus, encombré, souvent incorrect, les attitudes tourmentées et peu naturelles, mais que de vie et de passion, quelle lumière et quelle couleur !

Delacroix fut dès lors salué comme un maître : il avait vingt-six ans. Autour de lui se pressèrent une foule de peintres romantiques : les deux Deveria, les deux Boulanger, Ary Scheffer, de moindre envergure, mais de talent cependant. C'est ainsi qu'au Salon de 1827, on pouvait, avec un *Christ au Jardin des Oliviers* de Delacroix, voir un *Mazeppa* de Boulanger, *la Naissance d'Henri IV* de Deveria [1]. Delacroix, poursuivant sa brillante fortune, exposa successivement *Marino Faliero, la Grèce sur les ruines de Missolonghi* et la *Mort de Sardanapale*, qui souleva un tolle formidable [2]. — On chercha quelque adversaire à lui opposer. On découvrit l'homme qui lui

1 Eugène Deveria (1805-1865), élève de Girodet, devint célèbre à vingt-deux ans par cette vaste toile traitée d'un pinceau hardi et fougueux. Ce fut son chef-d'œuvre. Gâté trop jeune par la gloire, il ne donna plus que des œuvres estimables, sans doute, mais ne dépassant pas la moyenne. — Son frère Achille eut aussi de brillants débuts. Ce fut surtout un dessinateur, et un dessinateur satirique, collaborateur assidu de la *Caricature*.

Ary Scheffer est célèbre par sa *Mignon* et un beau portrait de Lamennais. Les Boulanger sont restés médiocres.

2 En 1834, Delacroix partit pour le Maroc; il en rapporta plusieurs tableaux, dont les *Femmes d'Alger dans leur appartement*. En 1841, il donna son chef-d'œuvre, l'*Entrée des Croisés à Constantinople*. Il est impossible de faire connaître tout l'œuvre de Delacroix, qui fut le peintre le plus fécond et aussi le plus remarquable de l'école de 1830. Musicien à son heure, causeur étincelant, il savait aussi écrire.

était le plus dissemblable : Ingres, depuis peu revenu d'Italie.

Jean-Auguste-Dominique Ingres, né à Montauban en 1781, fils d'un artiste qui lui enseigna les premiers éléments de la peinture et de la musique, fut un des meilleurs élèves de David et obtint le prix de Rome en 1801. L'école de Rome ayant été privée de budget jusqu'en 1806, c'est à cette date seulement qu'il partit pour l'Italie. Il resta jusqu'en 1820 à Rome et habita ensuite Florence. Lorsqu'il revint à Paris en 1824, il était peu connu en France. L'*Œdipe* et le *Sphinx*, l'*Odalisque*, tableaux envoyés aux Salons de 1812 et de 1819, y avaient obtenu peu de succès. Le *Vœu de Louis XIII* mit son talent en relief au Salon de 1824 et lui valut un engouement de réaction contre les *Massacres de Chio*. Choisi par les « classiques » comme l'homme de la résistance, Ingres conçut le plan d'ouvrir un atelier et de défendre une doctrine ; il apportait à l'exécution de ce projet son génie et une volonté intraitable. L'*Apothéose d'Homère*, exposée en 1827, fut le premier manifeste de ce programme.

Aux yeux d'Ingres, la forme est tout, et un dessin impeccable est indispensable pour la représenter. Nous ne dirons point qu'il eût tort, mais bien qu'il n'apportait aucune originalité, aucune chaleur dans la défense et la manifestation d'une telle doctrine. Fanatique du dessin et fort peu coloriste, Ingres est la négation du XIXe siècle et, par là, très intéressant.

Ses premières compositions sont des imitations plus ou moins fidèles de son maître David. Peu à peu il s'en éloigne, et, admirateur constant de Raphaël, c'est dans la manière de ce maître qu'il s'oriente et

progresse. D'ailleurs, ce n'est pas le peintre d'Homère déifié, modèle de la peinture conventionnelle et poncive, que nous proposons d'admirer. C'est à peine celui de l'*Odalisque,* encore qu'il sache peindre les chairs avec une rare vérité. L'Ingres dont la gloire, à notre sens, ne périra pas, c'est l'auteur des portraits de la famille Rivière, de Cherubini, de M. Bertin. — Ajoutez qu'il avait un caractère exécrable et un goût malheureux pour le violon. Les romantiques étaient pour lui des « méchants », et Delacroix sa bête noire. — Ingres ne fit qu'un seul élève, Flandrin. Son influence a été moins grande qu'on ne se l'imagine parfois. Il mourut en 1867, chargé d'ans et de gloire.

Entre ces deux extrêmes, Ingres et Delacroix, un genre mixte, conciliant le goût de la couleur et la nécessité du dessin, une école du *juste-milieu* ne pouvait manquer de faire son apparition. Son plus illustre représentant est Paul Delaroche (1797-1856).

Élève de Gros, il envoya au Salon de 1827 la *Mort d'Élisabeth,* toile sensationnelle, comme nous dirions aujourd'hui. On y sent l'influence de Géricault, auquel il avait demandé des conseils. Élisabeth est verte à souhait, aussi verte que si elle avait navigué sur le *Radeau de la Méduse.*

Après les *Enfants d'Édouard* (1830), *Cromwell devant le cercueil de Charles Ier* et la *Mort du duc de Guise* (1835), qui furent des succès considérables, Paul Delaroche devint le peintre populaire et préféré de la Monarchie de Juillet. Parmi ses dernières compositions, il faut signaler les *Girondins,* petit tableau qui est un de ses meilleurs.

Talent moyen, Paul Delaroche plaisait au public par la sentimentalité dramatique de sa composition et le soin qu'il prenait de ne point le choquer par une orgie de couleurs, ni par des attitudes d'une hardiesse tourmentée. Comme on l'a dit très justement, il faut voir en lui le Casimir Delavigne de la peinture.

Le plus connu et le plus officiel des peintres militaires est Horace Vernet, qui peignit des kilomètres de batailles, dont la plupart sont au musée de Versailles; les plus estimés sont Charlet, et surtout Raffet, qui a illustré avec génie les guerres de la Révolution et de l'Empire et créé un type inoubliable de vieux grognard.

Nous devons enfin placer à un rang honorable Decamps, un ami du duc d'Orléans, peintre lumineux, d'une composition habile et sobre, qu'on pourrait compter parmi les premiers s'il n'avait eu l'illusion malheureuse de la grande peinture, et Octave Tassaert, plus connu peut-être comme dessinateur léger. Tassaert avait en peinture la conception de la vie triste et le goût des sujets navrants (Voir au Louvre la *Famille Malheureuse*). Cette amertume à jet continu le conduisit au suicide en 1874, sans que personne ait su au juste pourquoi, pas même lui peut-être.

Le goût de la vérité et de la couleur, l'étude directe de la nature et son interprétation exacte firent surgir, parmi les peintres romantiques, toute une école de paysagistes qui n'eut guère son complet développement qu'à la fin du règne de Louis-Philippe. Nous devons toutefois signaler comme appartenant à la

génération de 1830 Paul Huet et Corot avec ses poétiques et aériens paysages. Théodore Rousseau et Troyon ne viennent que plus tard.

Ils sont légion, et nous ne pouvons tous les citer. Dessinateurs.

Numa Bassaget, Nicolas Maurin, Tassaert, Vallou de Villeneuve, traitent des sujets légers, souvent grivois; Granville se spécialise dans les animaux; les deux Johannot, Célestin Nanteuil, illustrent les œuvres des maîtres romantiques.

Deveria, Daumier et Philipon font de la caricature politique. La liberté de la presse avait fait éclore, après la Révolution de Juillet, un grand nombre de feuilles illustrées, la plupart satiriques. Le Lyonnais Philipon, en créant le *Charivari* et la *Caricature*, se livra, avec la collaboration des principaux artistes du temps, à une satire acerbe, trop souvent injurieuse et ordurière, du roi [1], du clergé, des ministres, de tous les corps constitués. Il faut feuilleter les années 1831 et 1832 de la *Caricature* et du *Charivari* pour se rendre compte des licences de tous les genres qu'on se permit.

Deux noms seulement nous arrêteront dans cette énumération de dessinateurs, parce qu'ils sont hors de pair : Gavarni et Daumier.

Sulpice-Guillaume Chevalier, dit Gavarni, fut d'abord employé au cadastre. Venu à Paris en 1829,

1 C'est Philipon qui imagina la « poire ».

Au cours d'un procès fait au *Charivari*, il imagina pendant une des audiences que le toupet et les favoris du roi lui donnaient une vague ressemblance avec une poire. Le numéro du lendemain démontra en quatre croquis comment la tête d'un roi citoyen peut se transformer en fruit comestible. Les « poires » étaient inventées. Dieu sait le succès qu'elles obtinrent et l'abus qu'on en fit.

il entra à la *Mode*, que venait de fonder Émile de Girardin, puis à la *Silhouette* et au *Charivari*. Les productions de Gavarni sont considérables. Il a créé des types restés célèbres : le *titi*, le *débardeur*, *Thomas Vireloque*. Ses dessins sont d'une exécution très ferme, très solide, et certains de ses types de femme d'une grâce délicieuse. Gavarni avait une tournure d'esprit très philosophique et infiniment d'esprit; aussi ses légendes valent-elles autant que le dessin par leur profondeur et leur gravité mordante. Il composait souvent un dessin pour la légende qu'il avait d'abord imaginée. Gavarni a écrit un roman, *Michel*, qui n'est pas sans valeur.

Honoré Daumier, de Marseille, récolta à ses débuts à la *Caricature* en 1832 six mois de prison pour un Gargantua qui représentait un roi avalant de gros budgets et offrant avec Louis-Philippe la plus fâcheuse ressemblance. Il s'empara du type de *Robert Macaire* [1] et, dans une suite de dessins, montra

1 Robert Macaire est le type moderne et l'incarnation cynique du crime jovial, de la friponnerie adroite et audacieuse. C'était, dans l'origine, un personnage d'un mélodrame, l'*Auberge des Adrets*, un vulgaire brigand auquel l'acteur Fréderick Lemaître sut donner une physionomie à la fois grotesque et effrayante. Fréderick transforma petit à petit la figure banale de Robert Macaire et en fit le héros fanfaron du vol et de l'assassinat. Ce n'est qu'à la reprise de l'*Auberge des Adrets*, en 1832, que le public fit à Robert Macaire et à son fidèle Bertrand un si brillant succès. En 1834, on représenta un *Robert Macaire* en quatre actes et six tableaux ainsi que des suites : le *Fils de Robert Macaire*, la *Fille de Robert Macaire*. etc... — Dans ces suites, l'assassin disparaît complètement; le fripon et l'escroc se substituent au voleur de grand chemin. Robert Macaire n'est plus qu'un aventurier de bas étage aux vêtements sordides, aux bottes éculées. — De la scène, Robert Macaire passa à la caricature avec Daumier.

Robert Macaire banquier, avocat, journaliste, créateur d'affaires financières véreuses, et personnifia en lui l'impudence, la perversité et le charlatanisme. Daumier se spécialisa dans la caricature des *inamovibles,* ministres, députés, qu'il affublait d'épithètes désobligeantes : *Centrier, Gras, membres de la Chambre prostituée.* M. Thiers était une de ses cibles favorites qu'il criblait de flèches acérées. Il signait Rogelin.

Daumier est un violent. Il est loin d'avoir la grâce élégante de Gavarni, mais il est puissant. Ses familiers de la Cour citoyenne, ses hommes d'affaires, surtout, sont tracés d'un crayon dur, cruel, qui souligne sans pitié les ridicules; mais tous ces personnages sont vivants, plus que vivants : ils grouillent.

Daumier fut aussi un peintre, et nullement négligeable. Le *Convoi funèbre du Père Lachaise,* les *Voleurs et l'Ane* sont des œuvres très intéressantes.

Traviès enfin créa le type de Mayeux. Ce Mayeux est un bossu irréligieux, gourmand, l'œil émerillonné et la lèvre sensuelle, chaud patriote et zélé garde national. Il symbolise la vanité sotte du petit rentier de Paris, tout fier d'avoir participé aux *Trois Glorieuses.*

Sculpture.

Le mouvement romantique, moins important en sculpture qu'en peinture, est cependant assez sensible.

Le Dijonnais François Rude (1784-1855) rompt avec l'imitation de l'antique. Il observe la nature avec amour et la rend avec passion : il donne vrai-

ment l'illusion de la vie. Le groupe du *Départ*, plus connu sous le nom de groupe de la *Marseillaise*, est à l'Arc de Triomphe. Cette œuvre, pleine de force et du plus beau mouvement, donne une impression très vive et très exacte de l'élan généreux et irrésistible qui porta à la frontière les volontaires de 92. Rude a souvent eu de l'inspiration, mais il ne la comprenait qu'unie à un travail acharné.

Les tigres, les lions, tous les animaux s'animent sous le ciseau de Barye (1796-1875). Théophile Gautier disait « qu'à l'aspect du *Lion au Serpent*, exposé en 1833, tous les vieux lions de marbre aux traits presque humains qu'on voit dans les jardins une patte sur un globe, serrèrent leurs queues entre leurs jambes et faillirent laisser échapper la boule qui leur sert de contenance ».

James Pradier (1796-1852) était un Génevois naturalisé. Artiste fécond et gracieux, il rappelle beaucoup Canova.

David d'Angers voyait dans la sculpture la « tragédie des arts ». Il lui manqua la puissance créatrice pour réaliser ce rêve. Il a reproduit en médaillons les traits de la plupart des célébrités artistiques de la Monarchie de Juillet.

Foyatier, Marochetti, Clesinger et Maindron furent des artistes honorables; Antonin Moine et Augustin Préault, des sculpteurs essentiellement romantiques.

La musique. La mode, en France, se partage entre l'opéra italien et l'opéra-comique, et celui-ci est romantique.

La *Dame Blanche*, de Boieldieu (1775-1834) est le type du genre. Nous ne pouvons nous faire une idée de l'enthousiasme qu'elle souleva. — « C'est la rose

blanche de l'opéra-comique », a dit un critique allemand. L'ouvrage est en effet de couleur discrète et agréable.

Auber (1782-1871) a été le Scribe de la musique et le dieu de toute une génération : « Tous deux, a dit Henri Heine, ont de l'esprit, de la grâce, du sentiment et même de la passion. Il ne manque à l'un que la poésie, et à l'autre la musique. » Et M. Camille Bellaigue d'ajouter : « Pendant quarante ans, l'opéra-comique se composa de Scribe et d'Auber, comme une goutte d'eau se compose d'hydrogène et d'oxygène. » — Cette lucrative association a produit la *Muette de Portici*, le *Domino noir*, *Fra Diavolo*, les *Diamants de la Couronne*, *Haydée*, qui valut à son auteur la direction du Conservatoire, etc..., etc...

La musique d'Auber est le type de la musique inoffensive. Il a pourtant écrit une page admirable : l'*Air du Sommeil* dans la *Muette*.

Herold (1791-1831) est un compositeur d'une bien plus large envergure et presque un musicien de génie, mort malheureusement trop jeune, comme Bizet, après avoir eu le temps, toutefois, de donner à l'opéra-comique sa forme définitive. Herold était élève de Méhul. Il débuta en 1826, par une ravissante partition, *Marie*, parfaitement oubliée aujourd'hui, d'une couleur très personnelle. Il est tout à fait romantique. *Zampa* et le *Pré-aux-Clercs* sont ses deux chefs-d'œuvre. Dans *Zampa*, sombre histoire de brigands, on sent parfois passer comme le souffle brûlant de Weber. Dans le *Pré-aux-Clercs* (1831), Herold, sacrifiant au goût de la mode, se met à la remorque de Rossini et gâte souvent son originale inspiration par des fioritures italiennes. Herold ne jouit pas de

son triomphe et mourut le lendemain de la première représentation du ***Pré-aux-Clercs*** [1].

Un musicien, parfaitement méconnu de son temps, encore qu'il fût le plus romantique de tous, c'est Hector Berlioz (1808-1869). Berlioz est un très grand artiste, plus encore que grand compositeur, et il est, en musique, le romantisme personnifié. Ses poètes préférés sont Virgile, Byron et Victor Hugo. Il débuta par la *Symphonie fantastique*, œuvre inégale mais pleine de force à laquelle ses contemporains ne comprirent absolument rien. Sa vie fut très tourmentée, et il avait un caractère exécrable. Marié, il passa par tous les paroxysmes de l'amour et de la haine et finit par rompre avec sa femme. Méconnu comme compositeur, il échoua dans la critique musicale, et, fortement aigri, s'y fit détester par les coups de boutoir qu'il distribuait avec une large libéralité. — Il vieillit très oublié, « méchant comme mille diables, disait-il lui-même, et *vomissant* la vie ».

Comme tout bon romantique, Berlioz est individualiste à l'excès, et « les dieux qu'il adore, dit M. Bellaigue, sont des dieux étrangers ». Si, pendant sa vie, il a été injustement contesté, il a largement pris sa revanche depuis sa mort. Chacun sait que la *Damnation de Faust*, l'*Enfance du Christ* et ses admirables *Troyens* sont aujourd'hui des œuvres entrées au répertoire.

Félicien David (1810-1876) commença sa carrière

1 Fromental Halévy (1799-1862) donne surtout l'illusion d'un grand musicien. Malgré les succès de la *Juive* et de la *Reine de Chypre*, ce n'en est point un.

La musique d'Adolphe Adam ressemble au péplage d'une poupée babillarde. Le gazouillement en est assez mélodieux, surtout dans *Giralda*.

par les hymnes qu'il composa pour l'école saint-simonienne dans la retraite de Ménilmontant. Revenu de cette erreur de jeunesse, il partit pour l'Orient et en rapporta une inspiration très personnelle, puisée dans la nature même. On a pu dire que ses compositions, de style un peu maigre, mais classique, étaient de l'orientalisme musical.

Le dieu de l'opéra italien est Rossini (1792-1868), qui vint s'établir à Paris en 1829, après le *Barbier de Séville*, et ne le quitta plus jusqu'à sa mort. — « La nature avait donné à Rossini le génie et la paresse. Toute sa vie il jouit de l'un et de l'autre avec délices. » (Camille BELLAIGUE.)

C'était un enfant de la balle, fils d'une chanteuse et d'un compositeur attaché à une troupe italienne. Lui-même, pendant toute sa jeunesse et dans son pays natal, composait à la hâte des opéras qu'il livrait à jour fixe, pour vivre et faire vivre ses parents restés à sa charge. Dans le flot de ces « déjeuners de soleil », on rencontre un sanglot douloureux, *Otello*, et un éclat de rire, le *Barbier de Séville*. Un beau jour, Rossini partit pour la France. Son génie s'y développa. Il donna *Guillaume Tell*, dont certaines pages le font l'égal des plus grands maîtres. Après quoi, estimant sa tâche remplie à l'égard de la musique, il se confina dans la paresse et la gourmandise, envers lesquelles il avait aussi des devoirs à remplir. En trente ans, il devint fort bon cuisinier et gros comme un muid.

Bellini (1802-1835) et Donizetti (1797-1848) sont de petits maîtres assez incolores, connus, l'un par la *Norma* et la *Somnambule*, l'autre par *Lucie de Lamermoor* et la *Favorite*.

Né à Berlin, Meyerbeer (1794-1864) vint en 1826 à Paris et y passa toute sa vie. Son nom véritable était Liebmann Beer, qu'il changea en Meyerbeer pour satisfaire son grand-père paternel Meyer, qui ne lui laissa sa fortune considérable qu'à cette condition. Meyerbeer consacra cette fortune à la musique et à la représentation de ses œuvres. Élève de Clementi, il débuta par un oratorio intitulé *Dieu et la Nature*, et, en 1813, faisait représenter à Munich son premier opéra, la *Fille de Jephté*. Ces ouvrages furent froidement accueillis; ils étaient trop austères. Un voyage en Italie, l'exemple donné par les succès de Rossini, l'engagèrent à modifier sa première manière. Fixé à Paris, il obtint de Scribe le livret d'un opéra. Cet opéra est *Robert le Diable*, joué pour la première fois le 22 novembre 1831.

Robert le Diable n'eut pas tout d'abord le succès qu'il devait remporter plus tard. Le rôle de Robert, écrit pour le ténor Nourrit, est très sobre, trop sobre, peut-être. En voici la raison : Nourrit avait pris la Révolution de Juillet au sérieux. Pendant plusieurs mois, il crut indispensable de paraître après la représentation en uniforme de garde nationale sur la scène de l'opéra et d'y chanter la *Marseillaise*. A cet exercice, il se cassa la voix. Il lui fallut des rôles spéciaux. Néanmoins, *Robert le Diable* ne tarda pas à obtenir auprès du public une légitime faveur, et, avec les pathétiques *Huguenots* (1836), Meyerbeer était salué comme un maître. Il mourut en 1864, sans avoir pu voir le grand succès de l'*Africaine*, qu'il avait mis un temps considérable à écrire.

Meyerbeer, un peu dédaigné de nos jours, est un dramaturge puissant, d'une orchestration colorée et

pleine d'imprévu. Moins virtuose que Rossini, il possède une harmonie plus variée. Sa phrase mélodique est large, fortement rythmée, soutenue par une instrumentation sonore et nombreuse. L'influence de *Robert le Diable* a été énorme par la nouveauté du sentiment dramatique qui y était exprimé. Ce sentiment éclate surtout dans les *Huguenots*, peinture tragique de la Saint-Barthélemy.

Le Polonais Frédéric Chopin (1809-1849), mort à trente-neuf ans, miné par la phtisie, pianiste extraordinaire et compositeur très original, vint en France après la Révolution de Pologne. Il donna d'abord quelques concerts. Mis à la mode par la comtesse Potocka, il se mit à composer. Poète plus encore que musicien, Chopin écrivit des œuvres comme lui maladives et charmantes, dans lesquelles il s'est efforcé de faire passer l'âme de sa patrie malheureuse et persécutée. Il y a pleinement réussi et a su tirer du piano, qu'il maniait en maître, des effets tout à fait nouveaux. Cette musique nerveuse est la personnification de toute une époque. Elle évoque immédiatement l'idée du jeune premier lyrique et fatal, de la femme languissante et incomprise; mais ici le couple romantique est slave, c'est-à-dire à la fois voluptueux et violent, et ce parfum d'exotisme lui donne un cachet très particulier.

Litz n'était encore connu en 1830 que comme un exécutant des plus remarquables. Il jouait le Chopin mieux que Chopin lui-même, ce qui est tout dire.

CHAPITRE XVII

LA VIE EN FRANCE AUTOUR DE 1830

Il paraît convenable de terminer un livre sur 1830 par une rapide esquisse de la vie que, tant à Paris qu'en province, menaient nos pères.

Le mouvement de centralisation, commencé par la Révolution et aggravé par Napoléon, qui voulait tenir sous sa main tous les rouages du pays, produisit son plein effet sous la Restauration. Tout, à cette époque, se trouvait déjà concentré à Paris, et c'est Paris surtout qu'il faut étudier si l'on veut se faire une idée exacte de la France autour de 1830.

Paris. Paris n'était pas alors la ville énorme et cosmopolite de trois millions d'humains que nous voyons aujourd'hui, et le boulevard des Italiens n'était pas la Babel où, à partir de cinq heures du soir, on entend parler toutes les langues, et même le français. Le boulevard de Gand [1] était un endroit de bonne compagnie, et Paris une cité d'un million d'habitants à peine, dans laquelle on vivait au lieu de s'agiter.

La Ville était divisée en douze arrondissements, et la rapide visite que nous allons faire dans chacun nous donnera une idée générale de la physionomie de la capitale.

Les fortifications, construites en 1840 par M. Thiers,

1 C'est le nom que portait le boulevard des Italiens.

n'existaient pas, et Paris était limité aux boulevards extérieurs tels que les boulevards de Clichy, de Grenelle, etc... Belleville, Montmartre, Auteuil, Montrouge, étaient des villages hors barrières, des communes complètement indépendantes. Un mur d'enceinte, démoli en 1823, entourait jadis la ville, coupé çà et là par des barrières auxquelles aboutissaient des rues importantes. C'est ainsi que l'on rencontrait la barrière de Belleville à l'extrémité du faubourg du Temple; la barrière d'Enfer à l'extrémité de la rue d'Enfer [1]; la barrière Montparnasse à l'intersection de la rue de la Gaîté et du boulevard Edgard-Quinet.

Tout l'élégant quartier des Champs-Élysées n'était pas construit, à peine sillonné de quelques voies rares et désertes telles que l'allée des Veuves (avenue Montaigne). Les Champs-Élysées eux-mêmes n'étaient qu'un bois assez mal tenu au milieu duquel, surtout au Cours la Reine, pullulaient des cabarets souterrains, refuges de malfaiteurs comme ce *Cœur Saignant* qu'a décrit Eugène Sue dans les *Mystères de Paris* [2].

La Madeleine s'élevait au milieu de chantiers et de terrains vagues, et les rares personnes qui y achetaient des terrains à bas prix passaient pour des fous cou-

1 Situation actuelle : place Denfert-Rochereau. La rue d'Enfer prenait en bas de la rue Soufflot et faisait suite à la rue de la Harpe.

2 « Un escalier, creusé dans la terre humide et grasse, conduisait au fond d'une espèce de large fossé. A l'un de ses pans, coupé à pic, s'adossait une masure basse, sordide, lézardée; son toit, recouvert de tuiles moussues, s'élevait à peine au niveau du sol. »

(Eugène Sue : *Mystères de Paris*.

rant à leur ruine [1]. On croyait en effet vers 1820 que Paris s'étendrait du côté de la Salpêtrière, et la spéculation se portait vers ces parages. Nous connaissons des personnes dont les grands-parents avaient acheté un terrain rue du Banquier, qui n'ont jamais pu s'en débarrasser et qui l'ont encore.

La rue de la Chaussée-d'Antin (rue du Mont-Blanc) habitée surtout par les nouveaux riches de la finance, contenait quelques hôtels particuliers et de nombreux jardins. Un terrain assez grand pour y bâtir une maison ordinaire à cinq ou six étages s'y vendait difficilement de 20 à 25.000 francs. Sur l'emplacement actuel des *Galeries Lafayette,* un riche Anglais, M. Hope, possédait un hôtel dont le jardin s'étendait presque jusqu'à l'Opéra (exactement rue des Mathurins prolongée).

Au-delà de la Trinité, commençait la campagne. On gardait les moutons rue de Clichy et on moissonnait dans tout le quartier de l'Europe et de la plaine Monceau. Dans la rue Saint-Lazare, tout à côté de la rue d'Amsterdam, se trouvait le jardin de Tivoli, où, aux beaux jours du Directoire, Mme Récamier et ses amies, les citoyennes Tallien et Hamelin, venaient danser la Trénitz avec Vestris, Lafitte et autres muscadins. En 1830, Tivoli avec son orchestre, ses feux d'artifice et ses montagnes russes, faisait encore les délices des marchandes de modes et des petites maîtresses.

Le parc Monceau, appartenant au duc d'Orléans, était un bocage désert, mystérieux et fermé à clef, qui ne s'ouvrait que sur la présentation de cartes

1 Voir à ce propos *César Birotteau* et la *Cousine Bette.*

parcimonieusement accordées. Entre la rue de Rome et la rue de la Pépinière, on rencontrait le quartier de la Petite Pologne, composé de masures bâties dans des ruelles fangeuses et habitées par une extraordinaire population de réfugiés étrangers, de marchands de contremarques, de montreurs d'animaux et de repris de justice. Le village de Belleville n'était guère connu que des duellistes qui allaient se battre aux Buttes Chaumont et par les deux cabarets de Desnoyers et d'Hainsselin, points de départ de la fameuse descente de la Courtille. — Dans le quartier de la Roquette, on voyait encore beaucoup de petits hôtels, *folies* de grands seigneurs et de traitants du XVIIIe siècle [1], enfouis dans de vastes jardins et devenus des fabriques.

La rotonde du Temple, bâtie en 1781, était entièrement occupée par des marchands de meubles et de vieux habits, des chapeliers, des échopes d'écrivains publics. C'est au Temple que tout ce qui a été neuf et magnifique vient finir. Les robes d'indienne côtoient les robes de soie, et les habits de pairs de France les casquettes de loutre. Le *Décrochez-moi-ça* est la ressource du petit monde qui veut briller à l'instar du grand. Les marchands vous arrêtent : « Monsieur, une belle redingote, un chapeau tout neuf..... Madame, une bonne couverture, une robe toute fraîche. Venez que je vous arrange. »

Le boulevard du Temple est la Kermesse parisienne, une foire perpétuelle. On y trouve à rire, à jouer, à se délasser de jour et de nuit, grâce à tous les

1 Il y a encore la rue de la Folie-Regnault, la rue de la Folie-Méricourt.

plaisirs qui s'offrent aux flâneurs. Bobèche et Galimafré, deux niais populaires, amusent les badauds et permettent aux tire-laine d'exercer leur industrie. Mme Saqui, première danseuse et acrobate de France, le petit Lazari (huit sous aux premières, six à l'orchestre et quatre au parterre), les Funambules, le Cirque Olympique des frères Franconi se disputent la faveur du public [1].

Le Marais a peu changé d'aspect. La place Royale, la rue Saint-Louis (rue de Turenne), étaient habitées par des familles de vieille bourgeoisie parlementaire et des rentiers timides. — Dans l'angle sud de la place de la Bastille, près du canal, on voyait l'Éléphant, monument bizarre qui, dans la pensée de Napoléon, devait symboliser l'expédition d'Égypte, et dont il avait à peine eu le temps de faire exécuter la maquette. C'était un éléphant de quarante pieds de haut, construit en charpente et en plâtre, portant sur son dos une tour énorme et jadis peinte en vert. Au moment de la Révolution de Juillet, l'éléphant, très oublié depuis 1814, tombait en ruines, entouré d'une palissade pourrie.

Entre le faubourg Saint-Antoine et la Râpée, s'étend le quartier de Picpus. Les chemins y sont peu pavés, les rues moins bâties encore; l'herbe y pousse. Pas de voitures, pas de boutiques. Des murs très haut cachant des couvents, enserrant des jardins maraîchers.

Si tous ces quartiers, très peuplés aujourd'hui, étaient à peu près déserts en 1830, le centre, compris

1 On y voyait aussi le cabaret de l'*Épi-scié,* tapis franc où Lacenaire fut arrêté en 1832.

entre le boulevard de Gand et la Seine, grouillait. Le boulevard de Gand est le lieu de réunion des élégants. On va dîner au *Café de Paris* (à côté du théâtre des Nouveautés) ; on va prendre des glaces le soir chez *Tortoni* (au coin de la rue Taitbout), ouvert en 1822 dans la maison du prince Demidoff.

Le Palais Royal, bien que le *camp des Tartares* et l'*arbre de Cracovie* aient déjà disparu, jouit encore d'une grande faveur dans le public parisien [1]. Aucune famille bourgeoise ne saurait y habiter ; c'est le rendez-vous de tout ce qui, à Paris, n'a pas d'existence régulière et stable : célibataires, étudiants, réfugiés, officiers en congé ou en demi-solde. Au-dessus des magasins qui ont envahi tous les rez-de-chaussée, on trouve des restaurants, des estaminets, des salles de bains et des maisons de bouillotte. C'est au Palais Royal que sont les *Frères Provençaux,* Véry, dont la cuisine est exquise et savante, le *café Lemblin,* rendez-vous des officiers en demi-solde, où Ballanche et Brillat-Savarin étaient fort assidus, le *Café de Foy,* fondé en 1749 par un ancien officier, le *Caveau du Sauvage* et les maisons de jeux (le 113, le 129), qui faisaient la fortune du Trésor et des fermiers des jeux et où se perdaient des fortunes [2].

La place du Carrousel était beaucoup plus petite que maintenant. Il y avait, à la place du monu-

1 Le seul droit de location des chaises dans le jardin rapportait annuellement 32.000 francs au roi citoyen.

2 Le fermier des jeux versait au Trésor 5.500.000 francs par an. Outre les maisons du Palais Royal, la ferme des jeux comptait encore le *Cercle des étrangers,* rue Grange-Batelière, *Frascati,* rue Richelieu, et plusieurs autres dans divers quartiers.

ment de Gambetta et des deux squares qui sont derrière, deux ou trois îlots de maisons et, serpentant à travers, la rue du Doyenné, illustrée par le séjour prolongé qu'y firent Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Célestin Nanteuil, Arsène Houssaye.

La rue de Rivoli, commencée par Napoléon, n'allait que jusqu'aux Tuileries. Sur l'emplacement des magasins du Louvre, se trouvaient trois ruelles boueuses et mal famées : les rues du Chantre, de la Bibliothèque et Froidmanteau. Le percement de la rue de Rivoli, réclamé à grands cris par les Saint-Simoniens lors du choléra de 1832, était d'ailleurs chose désirable. Il devait donner de l'air au vieux quartier des Halles, du Châtelet et de l'Hôtel de Ville, dédale de petites rues percées au travers d'îlots de masures à huit étages, posées comme au hasard et sans aucun souci de l'alignement. Un boyau étroit et fangeux, le ruisseau large coulant au milieu, les boutiques en contre-bas comme des caves; çà et là de grosses bornes cerclées de fer : telles étaient les rues Pirouette, des Écrivains, de la Savonnerie, de la Vieille-Lanterne, ruelles sans air et sans soleil, véritables pépinières de scrofuleux, qui abondaient au carré Saint-Martin, autour des Halles et de la Tour Saint-Jacques. Les rues Saint-Denis et Saint-Martin, si insuffisantes pour notre intense circulation, étaient alors de grandes artères.

On conçoit aisément combien, avec une telle topographie, la guerre des rues était facile. Un caillou lancé dans le réverbère maintenu par un système de cordes et de poulies au milieu de la rue plongeait celle-ci dans l'obscurité. On dépavait. Les gros pavés de grès, entassés, formaient la première assise

de la barricade sur laquelle on amoncelait pêle-mêle futailles, charrettes, meubles, omnibus [1], tout ce qui tombait sous la main. On édifiait de la sorte une forteresse presque inexpugnable, derrière laquelle les insurgés canardaient à l'aise la ligne et la garde nationale. C'est ainsi qu'une poignée d'hommes put tenir en échec tout un régiment à Saint-Merry et rue Transnonain.

Traversons la Seine et pénétrons dans la Cité. Le Pont Neuf, qui nous y conduira, portait encore de petites maisons basses, habitées par des fripiers, des marchands de ferraille et de friture. C'est, avec le Pont-au-Change, un des ponts les plus fréquentés de Paris. A la place de la Préfecture de police, du Tribunal de Commerce, de l'Hôtel-Dieu et d'une bonne moitié du parvis Notre-Dame, il y avait un labyrinthe de petites rues étroites et tortueuses. Les rues Saint-Éloy, de la Calandre, aux Fèves, Cocatrix, étaient de véritables coupe-gorges dont les tapis francs, célébrés par Eugène Sue, servaient d'habituels refuges aux apaches de l'époque. On les tenait là, sous la main, à deux pas du Palais de Justice, au lieu qu'ils fussent disséminés partout comme actuellement. — Et c'était très pratique. Lorsqu'un crime avait été commis, la police donnait un coup de filet dans les tapis francs de la Cité, et il était bien rare qu'elle n'y fît pas quelque bonne capture.

L'île Saint-Louis est restée à peu près la même. A

1 Un omnibus qui passait était un bienfait des dieux pour une barricade. On arrêtait la voiture, on faisait descendre les voyageurs en offrant galamment la main aux femmes, on dételait les chevaux et on hissait le véhicule sur la barricade.

son extrémité, était une troisième île, l'île Louvier, comprise entre le quai Henri IV et le boulevard Morland, et reliée à la terre ferme par le pont Grammont, en face de la rue du Petit-Musc. — L'île Louvier contenait des chantiers de bois et un bal.

Le Jardin des Plantes a conservé jusqu'à ces dernières années la même physionomie qu'en 1830. Derrière la Salpêtrière, commençaient le village d'Austerlitz et la campagne. Le boulevard de l'Hôpital était encore dans Paris, mais fort peu, et tout ce faubourg Saint-Marceau était un lieu étrange. — « Ce n'était pas la solitude, il y avait des passants; ce n'était pas la campagne, il y avait des maisons; ce n'était pas une ville, les rues avaient des ornières comme les grandes routes et l'herbe y poussait; ce n'était pas un village, les maisons étaient trop hautes. Qu'était-ce donc? Un lieu habité où il n'y avait personne, un lieu désert où il y avait quelqu'un, plus farouche la nuit qu'une forêt, plus morne le jour qu'un cimetière [1]. »

Près de la barrière d'Italie, on voyait la rue Croulebarbe, où, en 1829, Ulbach assassina la bergère d'Ivry. On arrivait ainsi à la vallée de la Bièvre et au champ de l'Alouette, pré vert planté de peupliers entre lesquels serpentait la petite rivière des Gobelins. Les femmes du quartier venaient y laver. On se serait cru là à cent lieues de Paris si, devant soi, on n'avait vu le Panthéon, l'arbre des Sourds-Muets, le Val-de-Grâce et, tout au fond, les tours de Notre-Dame.

En redescendant vers le Quartier latin, on rencontrait, exactement entre la rue de l'Abbé-de-l'Épée

1 Victor Hugo : *Les Misérables*.

et la rue du Val-de-Grâce, ce que l'on a pu appeler la forêt vierge de la rue d'Enfer. C'était, autour d'un vieil hôtel défoncé, lézardé, ruiné, une forêt de platanes, de sycomores, de marronniers, d'acacias enlacés les uns aux autres dans une incroyable confusion, avec un puits béant, enfoui dans un fourré de hautes herbes, qui donnait dans les Catacombes. On disait dans le quartier que la maison était hantée. Elle servait en réalité, ainsi que le puits, aux réunions des ventes de *Carbonari* et de la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera.*

Il est à remarquer qu'il y avait alors beaucoup de jardins dans Paris, ce qui, dans une certaine mesure, remédiait à l'étroitesse des rues. Le terrain de Paris est un terrain de bois par excellence. Entourez de palissades un terrain vague; au bout de dix ans vous retrouverez une forêt. Qui ne se rappelle les jungles de l'ancienne Cour des Comptes et les brousses du Champ de Mars?

Les rues Saint-Jacques, d'Enfer, de la Harpe, au pays latin, sont habitées par tout un peuple d'étudiants, de grisettes et de petits rentiers. Les uns ont leur rendez-vous tout indiqué à la *Chaumière* (rue de Chevreuse) ou à la *Closerie des Lilas* (Bullier); les autres vont jouer au cochonnet sur l'esplanade plantée d'arbres qui sépare l'Observatoire du Luxembourg. — Ce jardin était plus grand qu'aujourd'hui de tout l'ancien enclos des Chartreux, que l'on nommait la *Pépinière*, comprenant le lycée Montaigne, l'École coloniale et l'École de pharmacie. Les rues du Luxembourg et de Médicis n'existaient pas. Les maisons en bordure donnaient directement sur le jardin et en possédaient chacune une clef.

Le faubourg Saint-Germain, qui n'était guère habité par l'aristocratie que depuis le retour des Bourbons, a peu changé d'aspect. Au-delà de l'Esplanade des Invalides, s'étendait le quartier du Gros-Caillou aux rues longues, boueuses, sans trottoir, si mal pavées qu'on y enfonçait à chaque pas jusqu'à la cheville, bordées d'un côté de maisons noires et lézardées, de l'autre par des murs à moitié écroulés.

Dans ce Paris, si brièvement décrit, vivaient un roi et sa famille, une aristocratie, une bourgeoisie, un peuple.

La Cour. La vie de la famille royale était des plus simples. « On retrouvait chez le roi l'élève de Mme de Genlis et le secrétaire du club des Jacobins, a dit Odilon Barrot dans ses *Mémoires;* le général des armées républicaines et le prince du sang de Louis XIV. » Comme Louis XIV, Louis-Philippe aimait le pouvoir, le travail et les constructions. Il restaura Versailles et créa le Musée sur ses ressources personnelles; il supportait avec impatience le principe : *Le roi règne et ne gouverne pas,* et aimait mieux au contraire gouverner que régner. Le fond de son caractère le rattachait à l'ancien régime, ses habitudes au nouveau. Il n'était point chasseur et avait de l'esprit. Au plus fort des « poires » il rentrait un jour à pied à Neuilly. Il vit un gamin tout petit qui se haussait sur ses pointes pour charbonner une poire gigantesque sur le mur du parc. Le roi s'arrêta, aida l'enfant et, le dessin achevé, lui donna un louis en disant : « La poire est aussi là-dessus. »

La reine et ses filles donnaient l'exemple de toutes les vertus. Adorée de ses enfants et de son mari,

Marie-Amélie avait sur eux autant d'autorité que d'influence. Elle souffrit beaucoup, au début du règne, dans son orgueil de princesse, et dans ses affections de famille. Mme Adélaïde, femme énergique et intelligente, était l'Égérie de son frère. Elle mourut, malheureusement pour lui, deux mois avant la Révolution de 48.

Les cinq fils du roi — sa meilleure cuirasse contre le régicide, disait-il — étaient, d'après M. de Metternich, « des jeunes gens comme on n'en voit guère et des princes comme on n'en voit pas ». Leur éducation au lycée, qu'avait non sans grande difficulté autorisée Louis XVIII, leur avait permis de se lier d'une amitié sincère et durable avec des artistes et des littérateurs. C'est ainsi que le duc d'Orléans était sur le pied d'une entière familiarité avec Decamps, Alexandre Dumas et Musset. La belle conduite des princes dans les expéditions de Belgique et d'Algérie leur attacha également l'armée, dont ils étaient fort aimés.

Si, au Palais Royal et tout de suite après la Révolution, M. de Semonville pouvait ironiquement s'excuser de se présenter devant le roi sans être crotté, la Cour de Louis-Philippe perdit, dès son installation aux Tuileries, cet aspect démocratique et rude des premiers jours qui, suivant le mot du comte Armand de Pontmartin, fut le « cilice des débuts du règne ».

Quoique fastueuse, la Cour des Tuileries fut essentiellement bourgeoise. La Cour aristocratique de Charles X avait disparu ainsi que toutes les charges qui en faisaient l'élégance et l'illustration. Plus de garde royale, plus de gardes du Corps, plus de grands officiers de la Couronne, plus de gentilshommes du

Dauphin ni de dames d'honneur, mais des officiers de la Garde nationale, des précepteurs, des professeurs de tout ordre, dont l'influence était considérable [1], et quelques généraux. En somme, à la Cour de grands seigneurs de Louis XVIII et de Charles X, avait succédé une Cour de militaires, de professeurs et de fonctionnaires [2].

Louis-Philippe eut bien de beaux chevaux, d'élégantes voitures et une resplendissante livrée; il donna sans doute des bals brillants et des dîners magnifiques; mais l'étiquette ayant été beaucoup simplifiée, et le nouveau souverain se trouvant dans l'obligation de s'appuyer sur la bourgeoisie, les fêtes des Tuileries n'avaient plus l'ancien éclat. Les princes ne faisaient que de courtes apparitions à ces réjouissances. Ils donnaient des bals intimes chez eux, au pavillon de Marsan, et ils y imposèrent la culotte courte et les bas de soie. Pour échapper de temps en temps aux bâillements des soirées familiales durant lesquelles la reine et ses filles tricotaient des vêtements pour les pauvres, ils allaient dîner aux *Frères Provençaux,* dans un salon qui fut appelé depuis « le Cabinet des Princes ».

La Ville. L'aristocratie, aussi bien à Paris qu'en province, devint de plus en plus fermée. Sous la Restauration, elle passait six mois à Paris dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, six mois dans les châteaux. Le bal au carnaval, les concerts et les sermons en

1 Voir la *Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvilier-Fleury.*

2 Comparer, pour voir la différence, les almanachs royaux de 1829 et de 1832.

carême, les mariages après Pâques, la chasse à l'automne, le boston et le reversi en toute saison et en tout pays : tels étaient ses plaisirs. — Peu de théâtres, jamais de voyages, égalité entre les gens de même *naissance*, quels que fussent d'ailleurs leurs titres, leur fortune ou leurs charges, car aristocratie signifiait encore sélection : telles étaient ses mœurs. Les plus riches recevaient d'une façon assez magnifique mais avec simplicité, de sorte que les plus pauvres pouvaient les inviter à leur tour sans crainte d'être ridicules.

Les soirées dansantes étaient nombreuses, mais sans le moindre faste. Un piano tenait lieu d'orchestre; un bouillon, un riz au lait, composaient le souper. Les jeunes filles, vêtues de mousseline blanche, portaient pour toute parure un ruban à la ceinture, une fleur naturelle dans les cheveux. Une politesse exquise était la marque de ces réunions, et il fallait infiniment plus de diplomatie pour être invité chez telle douairière ruinée de la rue de la Planche ou de la rue du Bac qu'aux raouts les plus brillants du faubourg Saint-Honoré ou de la Chaussée d'Antin.

La Révolution de Juillet apporta un très grand trouble dans les familles et les relations. Tout le monde, ou presque tout le monde, perdait des charges, des honneurs, des emplois. Le faubourg Saint-Germain *bouda*, selon le mot du temps, et ne consentit jamais, malgré toutes les avances, à venir aux Tuileries. On affecta de paraître ruiné; on resta indéfiniment dans les châteaux, l'hiver de 1831. On se moquait de Louis-Philippe, qui allait par les rues sa femme sous son bras et son parapluie sous l'autre,

on appelait le duc d'Orléans « Grand Poulot », on se passait de salon en salon des exemplaires de *Maria Stella* [1]. L'aventure de la duchesse de Berry acheva de tout gâter, et Paris contenait en 1832 deux villes ennemies séparées seulement par la Seine.

En revanche, les partisans de la Monarchie de Juillet étaient en liesse. Une sorte de frénésie de plaisirs s'était emparée de la riche bourgeoisie, et les bals se succédèrent sans interruption pendant l'hiver de 1831-1832. On dansait, comme on l'a dit, pour persuader à la France qu'elle était heureuse. Au bal de l'Opéra donné par les gardes nationaux en juin 1831, la cohue était telle que, dès trois heures de l'après-midi, les invités, en tenue de soirée, « prenaient la file en plein soleil et, sans souci du ridicule, mangeaient dans leurs fiacres en attendant l'ouverture des portes [2] ».

Les salons.

L'invasion des mœurs industrielles ne tarda pas à rendre de plus en plus étroit le terrain où pouvait se mouvoir la haute bourgeoisie; aussi bien l'aristocratie s'ennuya-t-elle de bouder. Vers 1834, de nouveaux salons se rouvrirent. Ce n'étaient plus ceux de la duchesse de Duras, de la princesse de la Trémoïlle, de Mmes de Sainte-Aulaire et de Montcalm; c'étaient ceux de la duchesse de Castries, beauté imposante et perfide, de la princesse Bagration, de la duchesse de Rauzon, de la princesse de Belgiojoso qui, par

1 *Maria Stella ou Échange criminel d'une demoiselle du rang le plus élevé contre un garçon de la condition la plus vile;* pamphlet très curieux et très rare de lady Newborough (Cf. Maurice Vitrac : *Philippe-Égalité et Monsieur Chiappini*).

2 Bardoux : *Histoire de la Bourgeoisie française.*

un étrange contraste, arriva à mettre la dévotion à la mode. Le salon, avec un homme considérable comme Chateaubriand, Pasquier, Molé ou Guizot qui en était la vedette, était alors l'ambition suprême de la Parisienne. — Un mauvais plaisant prétendait que la duchesse de Duras avait eu trois filles : *Ourika, Bourika* (la duchesse de Rauzon qui n'était pas bien fine) et *Bourgeonika* (la princesse de Talmont qui était couperosée). La duchesse de Rauzon eut un salon, salon musical surtout, où fréquentaient les artistes, les hommes de lettres et des étrangers. Sainte-Beuve, Eugène Sue, Listz, la comtesse Delphine Potocka et Chopin y étaient assidus. On faisait aussi d'assez bonne musique chez Mme d'Agoult. C'est chez elle qu'on entendit pour la première fois la *Symphonie fantastique* de Berlioz, les *lieds* de Schubert, et qu'on assista au naufrage de la *Frégate* d'Alfred de Vigny [1]. — Dans d'autres salons musicaux, on rencontrait Rossini, la Pasta, la Pisaroni, Tamburini, Lablache, Nourrit. « Quand on voulait donner un beau concert, on faisait venir Rossini, qui, moyennant quinze francs, tenait le piano toute la soirée et accompagnait les artistes : la Malibran, charmante, de conversation originale comme son talent, ou la Sontag, entêtée d'aristocratie et de belles manières, avide de louanges et d'argent, voulant jouer à la grande dame et s'y prenant mal. » (Daniel STERN.)

Parmi les salons principalement littéraires, arrê-

1 La *Frégate* de Vigny, une de ses belles pièces pourtant, fut accueillie avec un silence glacial par les hôtes de Mme d'Agoult.

tons-nous d'abord à l'Abbaye-aux-Bois. Mme Récamier, lys inviolable et de parfum passé, s'y consacrait au culte de Chateaubriand depuis que les petits ramoneurs ne se retournaient plus sur son passage. Pour « amuser l'inamusable », elle attirait chez elle les hommes les plus en vue du jour, et on y trouvait rassemblés comme à plaisir tous les personnages qui étaient ou aspiraient à être quelque chose dans les lettres ou dans l'État. On rencontrait chez Mme Récamier, Sainte-Beuve, Mérimée, Dugas de Montbel, petit homme qui a essayé de prouver qu'Homère n'a jamais existé, Dubois, le directeur du *Globe,* Kératry, Balzac et jusqu'à Élisa Mercœur. Ballanche, que la maîtresse de maison, avait amené de Lyon, était une cariatide de ce salon dans lequel, un beau jour, il introduisit Lamennais. C'est à l'Abbaye-aux-Bois que Chateaubriand lut les *Mémoires d'Outre-tombe* en 1834 et Sainte-Beuve *Port-Royal* en 1839. Balzac dut toujours y faire une lecture qu'ajourna indéfiniment Mme Récamier. A tous les romans de Balzac, elle préférait *M. Dupont* que Chateaubriand lui avait un jour apporté.

« Tout gravite autour de Juliette vêtue de blanc comme au temps du Directoire. C'est elle qui consacre les réputations littéraires et qui, par Chateaubriand, tient les clefs de l'Académie. » Elle les tiendra jusqu'à sa mort en 1849.

Le salon de Mme Ancelot était aussi une succursale de l'Académie. Mme Virginie Ancelot n'était ni bien jolie ni bien spirituelle au premier abord ; mais pleine de douceur, de gaieté et d'abandon, elle gagnait à être connue. On rencontrait chez elle Vigny, Victor Hugo, Parseval de Grandmaison, Mme Sophie Gay

et sa fille Delphine, Mme de Bawr, Soumet, Guiraud, etc...

Du temps où elle était encore Delphine Gay, Mme de Girardin allait beaucoup dans le monde, et surtout dans le faubourg Saint-Germain. Elle, Mlle de Flavigny (Mme d'Agoult) et la jeune duchesse de Grammont étaient les trois beautés blondes du noble faubourg. Elle épousa en 1831 Émile de Girardin, journaliste de génie qui, en fondant la *Presse* en 1836 et en réduisant de beaucoup le prix de l'abonnement, révolutionna le monde des journaux. A l'époque de son mariage, il venait de fonder la *Mode,* recueil élégant et bon marché. Mme de Girardin eut un salon, et chez elle aussi on faisait des académiciens. Lamartine, Hugo, Vigny, Balzac, Dumas, Nodier [1], de Barante, étaient les habitués de ces réunions.

Quelques types.

Nous serions incomplet si nous ne parlions de la vie à Paris et de quelques types.

La femme à la mode fait faire une robe chez Palmyre — jamais deux, Palmyre se répète —. Elle prendra ses chapeaux chez Simon, ses bonnets chez Herbeault, ses bottines chez Gelot et ses gants chez Boivin. Elle ne portera que des fleurs de Batton et des plumes de Cartier. Le dandy, copiant fidèlement le comte d'Orsay et Brummel, se fait habiller chez Renard ou chez Staub. Sa chaussure est de Ashley, ses gants de Walker, et son chapeau en pot de fleur renversé de Beaudoin. Ses vêtements sont taillés dans le dernier genre, c'est-à-dire qu'il a les flancs

1 Nous avons déjà parlé du salon de Charles Nodier.

coupés et la taille emprisonnée dans une redingote tête de nègre ou couleur dos de hanneton. Son gilet est tramé d'or et de soie ou en poil de chèvre; son pantalon est à pont et à sous-pieds. Il porte une canne de chez Verdier, déjeune chez Véry et dîne au *Rocher de Cancale* ou au *Café de Paris*. Le soir, les uns vont aux Bouffes, les autres à l'Opéra ou au Théâtre-Italien. Tous se retrouvent au bal.

Le bourgeois de 1830 n'est pas encore le type inoubliable qu'a incarné Henry Monnier dans *Joseph Prudhomme*.

Le bourgeois de Paris aime l'ordre, c'est-à-dire les boutiques ouvertes, bien éclairées, et la circulation facile. Il déteste entendre le fracas des réverbères brisés et le bruit sinistre des devantures qui se ferment. Il tient beaucoup à la liberté et, pour la conserver, il se soumettra à tous les sacrifices. Il sera le premier à demander à ce qu'on ferme les barrières, qu'on fouille les maisons et qu'on emprisonne les gens suspects. A défaut d'autre, il a la religion du bonnet à poil et du soldat citoyen, et sait par cœur son Béranger. Il va prendre son café au *Jardin Turc*, fréquente les petits théâtres du boulevard du Temple, admire Odry et Debureau et se permet parfois une partie fine au *Cadran Bleu*.

L'étudiant habite la rue Saint-Jacques, la rue d'Enfer, la rue de la Harpe ou la rue des Grès. Au commencement du mois, il dîne à trente-deux sous chez Flicoteaux; à la fin, il fréquente chez Rousseau l'*Aquatique*, ainsi nommé parce que chez lui le vin était inconnu. Pour quinze sous, il a une portion de viande et de légumes, un dessert, du pain à discrétion et un sourire de Mme Rousseau.

L'étudiant est républicain et danse beaucoup : l'hiver au *Prado* (rue de la Barillerie) et à la *Closerie des Lilas;* l'été à la *Chaumière,* au bois de Romainville ou au bal d'Asnières. Chaque année, il enterre le carnaval en assistant à la descente de la Courtille [1].

On voyait heureusement des spectacles plus édifiants que la descente de la Courtille. Il existait alors un homme charitable que tous les pauvres gens de Paris bénissaient et qu'ils appelaient l'*homme au petit manteau bleu,* faute de connaître son véritable nom. C'était une véritable Providence pour les malheureux qu'il secourait en public et en secret, dans la rue comme dans leurs mansardes. Dans un moment de crise industrielle, on le vit distribuer lui-

1 La descente de la Courtille était le retour, à travers le Faubourg du Temple, de la foule des masques qui sortaient de chez Hainsselain ou du *Grand Saint-Martin,* tenu par Desnoyers, à la Courtille. On dansait dans ces deux établissements la *chahut,* née du *fandango* des Espagnols et de la *chica* des nègres. C'était vers les cinq à six heures du matin un spectacle passablement répugnant : « La voilà (la descente de la Courtille) qui vient, a dit un contemporain, avec son infini cortège de masques pâles, avec ses deux mille voitures à la file et ses cent mille spectateurs. Voilà la voiture de *Milord l'Arsouille* (lord Seymour) avec ses six chevaux anglais et ses trois piqueurs en habit de chasse qui sonnent de superbes fanfares. Plus loin, un homme à cheval, en costume du moyen âge, jette à la multitude émerveillée des poignées de pièces de cinq francs. D'autres, garnies de femmes, jettent des paquets de dragées. Et tous ces masques s'animent et se renvoient le catéchisme poissard. — C'est le Longchamp de la canaille. On descend jusqu'aux *Vendanges de Bourgogne,* tenues par Charlier. On y déjeune; on casse la vaisselle, et Charlier se frotte les mains, sachant qu'il sera bien payé. »

même jusqu'à mille soupes par jour sur un quai de Paris. Il fondait des écoles, des asiles, élevait des orphelins, soignait des malades, délivrait des prisonniers pour dettes.

Cet homme, « véritable Juif errant de la Charité », se nommait Edme Champion.

Fils d'un pauvre batelier, il était né à Châtel-Censoir, dans l'Yonne. Ses parents morts — il avait huit ans — il fut emmené à Paris par une portière de la rue Tiquetonne qui se trouvait par hasard dans le village. Sa protectrice l'éleva, l'envoya à l'école et le mit en apprentissage chez un bijoutier. L'enfant ne se montra point ingrat. Il devint bientôt habile dans son métier et put soulager la vieillesse de sa mère adoptive. Son maître, qui l'aimait comme un fils, lui laissa la suite de ses affaires. Ce fut l'origine de sa fortune, qu'il accrut rapidement par d'heureuses spéculations de terrains à Paris. — Quand il fut riche, Edme Champion n'oublia pas sa triste et misérable enfance. Cœur généreux, il se consacra entièrement au soulagement des pauvres. Très oublié maintenant, le *petit Manteau bleu* (c'était là son costume ordinaire) fut longtemps, avec l'habit vert de Dupuytren, un souvenir cher au petit peuple de Paris.

Un autre souvenir bien lointain, un type de 1830, c'est le cocher de cabriolet. On tient deux dans sa voiture, trois en le comptant. Le cocher de cabriolet est de condition beaucoup plus relevée que le cocher de fiacre, qu'il méprise profondément. Il vous pousse de la paille sous les pieds, vous donne la moitié de sa couverture et vous fait mille questions. Il a vu le monde et fréquenté la société. Il a conduit à l'heure

un candidat académicien faisant ses visites; à la course un député, deux étudiants, une marchande de modes. Caustique, spirituel et causeur, le cocher de cabriolet est superficiel en tout mais étranger à peu de choses. Il est une institution populaire et essentiellement parisienne [1].

Les autres moyens de transport dans Paris étaient les fiacres et, de création toute récente, les omnibus. **Les innovations.**

L'idée première des omnibus est, comme le haquet, due à Pascal, et un premier essai de voitures publiques suivant un itinéraire tracé à l'avance fut fait en 1662 [2]. La mode en passa très vite. En 1828, un nommé Baudry reprit cette idée et organisa un service à Paris. Il rencontra le plus mauvais vouloir tant de la part de l'Administration que de celle du public. Bientôt cependant, plusieurs compagnies se montèrent pour le transport en commun des voyageurs, portant chacune un nom différent. Il y avait les *Dames Blanches*, les *Citadines*, les *Béarnaises*, les *Batignollaises*. Tous ces véhicules étaient à quinze places et dépourvus d'impériale. C'est en 1855 seulement que toutes ces entreprises particulières se fondirent en une seule compagnie.

C'est également vers la fin de la Restauration que les premiers magasins de nouveautés firent leur

1 Cf. une nouvelle d'Alexandre Dumas : *Le Cocher de cabriolet.*

2 Des carrosses à cinq sols par place furent établis à Paris le 18 mars 1662. Ils avaient six places et partaient quand ils étaient remplis de voyageurs allant dans la même direction. Il existe une comédie de Chevalier, intitulée l'*Intrigue des Carrosses à cinq sols* et jouée en 1662.

apparition. Il y avait les *Vêpres Siciliennes*, le *Solitaire*, la *Fille mal gardée*, le *Soldat Laboureur*, les *Deux Magots*, le *Petit-Saint-Thomas*, le *Gagne Denier*, aujourd'hui *Gagne Petit*, fondé rue des Moineaux par Bouruet-Aubertot.

Les commis de nouveautés reçurent le surnom de *calicots*. Voici l'origine de cette appellation.

Aux premiers temps de la fondation des magasins de nouveautés, une ardeur guerrière et une rage belliqueuse s'emparèrent des jeunes gens du commerce, et un beau jour, « ces preux chevaliers de la demi-aune » firent une invasion subite sur les boulevards de Paris avec de terribles moustaches poussées en une nuit, des éperons de six pouces et de larges pantalons à la cosaque. On transporta les *calicots* à la scène, et le ridicule les tua. On trouve encore dans les caricatures du temps les *Amours de M. Calicot et de Mlle Percaline*, gracieux symbole des anciennes filles de boutiques promues à la condition plus relevée de demoiselles de magasin.

La province. Les chemins de fer n'existant pas, la province était beaucoup plus autonome qu'aujourd'hui. Songez qu'il fallait de quatre à cinq jours pour aller de Paris à Lyon en diligence et que les départs n'avaient pas lieu tous les jours. Comparez également le nombre des voyageurs en voitures publiques et en chaises de poste avec celui des nombreux trains qui arrivent à Paris tous les jours et qui en partent.

Les nouvelles et le progrès ne pénétrant qu'avec une extrême lenteur, les caractères de chaque province étaient beaucoup plus tranchés. Dans certains coins reculés de la France, rien n'avait bougé depuis la Révolution. Celle-ci n'avait pas même laissé beau-

coup de traces dans la vie sociale. Malgré les différences de mœurs et d'habitudes dues au caractère propre de chaque race, voici le tableau que présentait en général la province.

Dans les villes, une aristocratie très fermée composée d'émigrés, de chevaliers de Saint-Louis, de chanoinesses et de membres des anciens Parlements jouant au whist ou à la bouillotte, lisant la *Quotidienne* et le *Drapeau blanc*, copiant en somme le faubourg Saint-Germain, mais avec plus de morgue. Tout ce monde n'était pas riche en général et vivait chichement, mais voisinait beaucoup. Il y avait tous les soirs des *assemblées* à tour de rôle chez les personnes notables de la ville. Le plus souvent, on arrivait en socques et avec une lanterne pour tout équipage. On buvait de la bière et de l'eau sucrée, on mangeait des échaudés, on jouait aux cartes, et la jeunesse dansait pendant le carnaval. Les *Scènes de la vie de province* de Balzac, les romans de Charles de Bernard donnent une idée très exacte de cette société. — Une bourgeoisie marchande uniquement occupée de ses intérêts, plus riche en général que cette noblesse, mais la prisant très fort et l'enviant, des fonctionnaires attachés, quel qu'il fût, au régime qui les faisait vivre, une population d'artisans paisibles, complétaient la physionomie de la plupart des villes françaises. — L'abaissement du cens, le développement de l'industrie, permirent peu à peu à d'assez nombreuses familles de commerçants, d'industriels et d'agriculteurs de se mêler aux affaires publiques comme électeurs et même comme éligibles. Ce mouvement ne commença toutefois à être sensible qu'après 1832.

Très conservateurs, les paysans avaient le respect

de la terre et l'amour de la propriété. Leur seule ambition était d'arriver à acquérir un lopin de terre. Peu y parvenaient. — Bien des causes maintenaient d'ailleurs la grande propriété. Les communications étaient rares, et les routes à peu près impraticables pendant l'hiver. Dans bien des pays, il fallait en toute saison voyager à cheval ou en char à bœufs. De grands bois séparaient les villages les uns des autres. Dans certaines régions comme la Bresse et la Sologne, les étangs et les fièvres qui en étaient la conséquence rendaient toute culture à peu près impossible. Toutefois, comparée aux autres régions de l'Europe, la fertile France était privilégiée.

En résumé, si, à la fin de la Restauration et au commencement de la Monarchie de Juillet, la vie est troublée à Paris par les agitations de la politique, elle est très calme et très indifférente dans tout le reste de la France. La masse de la population se soucia fort peu du changement de dynastie. La province constitue encore l'ossature très solide du pays; la France a le respect de l'autorité et le sentiment de la hiérarchie; la démocratie est à l'état embryonnaire dans la pratique; le capital et le travail n'ont pas été mis sérieusement en présence l'un de l'autre. S'ignorant, ils ne peuvent se haïr : il fait encore bon vivre en France.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le onze février mil neuf cent onze

PAR

L'Imprimerie de Montligeon

POUR

La Nouvelle Librairie Nationale

(1598